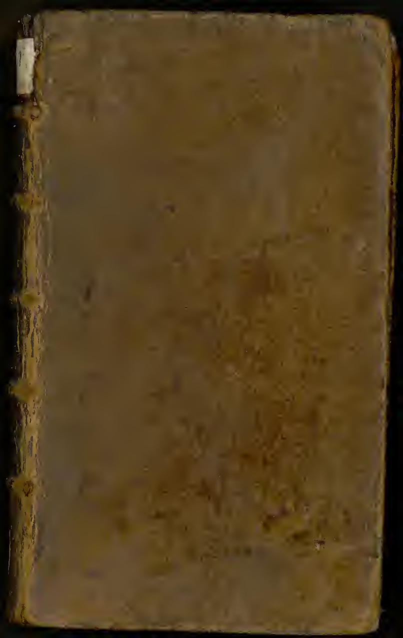
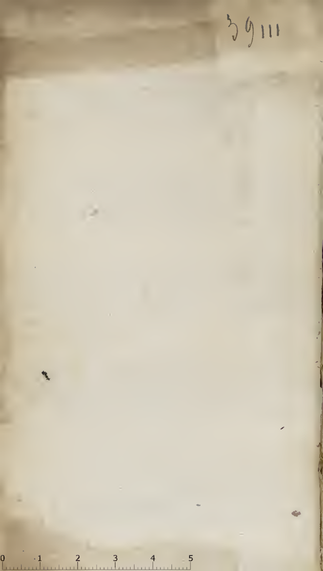



39111
0 1 2 3 4 5





NOUVELLE PRATIQUE DES MALADIES AIGUES, ET DE TOUTES CELLES QUI DEPENDENT DE LA FERMENTATION DES LIQUEURS.

Par DANIEL TAUVRY,
Docteur Regent de la Faculté de Medecine, en l'Université de Paris.

TOME PREMIER.





A PARIS,
Chez LAURENT D'HOURY, Marchand Libraire ruë S. Jacques, proche la Fontaine S. Severin, au Saint Esprit.

M. DC. XCVIII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.



A MESSIRE

GUY CRESCENT FAGON,

CONSEILLER ORDINAIRE du Roy en ſes Conſeils, & Premier Medecin de ſa Majeſté.



ONSIEUR,

Tous les Syſtemes ſur les cauſes qui produiſent les maladies n'étant que des conjectures phyſiques, on ne doit pas s'étonner de voir les Medecins ſi differens les uns des autres, lorſqu'il faut convenir d'une façon de guerir. Les Au-

theurs qui ont écrit ſur cette matie-re ſont ſouvent oppoſez : l'eſprit de l'homme eſt foible, il trouve plu-ſieurs cauſes poſſibles d'un même effet ; il demeure ſuſpendu, & il eſt difficile de le fixer. Cependant il ſemble, MONSIEUR, *que l'exemple des perſonnes illuſtres & celebres, qui comme Vous aprés des études immenſes, des meditations profondes & des experiences ſans nombre, ſe ſont fait des routes preſque ſeures, pour guerir les ma-ladies, doit l'emporter ſur une vai-ne incertitude. Heureux qui pour-roit imiter cette conduite ſage & ſçavante que Vous obſervez dans la gueriſon des malades ! Je m'eſtimerois infiniment heureux, ſi je l'avois pû atteindre en quel-ques endroits, bien loin de croire que cet Ouvrage ſoit une imitation de voſtre pratique, qui eſt l'admira-tion de tout l'Univers. Je ſuis bien éloigné de la temerité de celuy,*

qui ſans vous avoir preſenté ſes Ouvrages, n'a pas laiſſé de mettre voſtre illuſtre nom à leur teſte, & de vous y attribuer une methode tres-éloignée de la voſtre. Ce petit Traité ſera ſans doute, MONSIEUR, conforme en quelques endroits à vos ſentimens, puiſque j'eſpere que vous le lirez avant l'Impreſſion. Si Vous le jugez indigne de voſtre Protection, il ne paroiſtra point; mais ſi Vous l'approuvez, MONSIEUR, le public qui auroit de l'incertitude ſur beaucoup de faits qui y ſont rapportez, n'en doutera point, parce qu'il ſçait que perſonne n'a jamais mieux jugé d'une maladie que Vous; qu'aucun Medecin n'a jamais tant connu de differens medicamens, & n'a jamais mieux ſçeu les appliquer. Cela fait, MONSIEUR, que toute l'Europe vous regarde comme le plus ſçavant de tous ſes Medecins.

M. le Premier Preſident en répondant à l'invitation des Paranymphes.

C'eſt ce qu'un Magiſtrat dont l'integrité ne peut eſtre ſoupçonnée, nous dit à la teſte du plus auguſte Parlement, & comme il s'énonça beaucoup plus heureuſement que je ne pourrois faire, permettez-moy, MONSIEUR, de me ſervir de ſes termes : Il dit, que quoique Vous ſurpaſſaſſiez tous les Medecins dans l'Art de guerir ; cela ne faiſoit cependant qu'une partie de voſtre merite ; que Vous joigniez à une erudition profonde un eſprit ſublime & une juſteſſe, où peu de perſonnes pouvoient atteindre. Pour ne point toucher à un tableau qui nous parut ſi naturel, & qui nous fit tant de plaiſir ; Je finis en vous aſſeurant que je ſuis avec un profond reſpect,

MONSIEUR,

Voſtre tres-humble & tres-obeïſſant ſerviteur,
DANIEL TAUVRY, D. M.

PREFACE.



A pratique de la Medecine n'eſt ſans doute fondée que ſur des Obſervations : heureux ſont les Medecins qui en ont beaucoup, qui les appliquent avec prudence, & qui en tirent des conſequences juſtes: ce n'eſtpas qu'ils ne puiſſent ſe tromper, & qu'ils ne ſe trompent ſouvent dans la reſſemblance des maladies, de leurs cauſes, & dans l'application des differens medicamens qu'ils ordonnent : on doit donc eſtimer ceux qui ſe trompent rarement; qui dans le peu de certitude qu'on trouve dans l'Art de guerir, ne hazardent

jamais la vie de leurs malades; qui ne ſe ſervent que des remedes qu'ils connoiſſent, & dont le hazard a eſté tenté par leurs prédeceſſeurs. Qu'on ne s'étonne donc plus de voir qu'autrefois les Medecins les plus prudens eſtoient oppoſez à l'uſage des medicamens chymiques; ils avoient ſans doute leurs raiſons : & lorſqu'on examine ſerieuſement, combien il a fallu éprouver de poiſons pour mettre, par exemple, le ſublimé doux ou la poudre algarot en uſage; on ne peut aſſez s'étonner de la temerité de ceux qui les ont employez les premiers. Ces ſortes d'épreuves ne doivent pas eſtre faites par des hommes, qui ont leur Religion & l'honneur en recommandation; mais lorſqu'on a ſuffiſamment reconnu leurs proprietez, il eſt de la prudence de s'en

ſervir : on peut même en faire differens uſages, pourveu qu'on ſoit guidé par des indications juſtes. Car quoique la raiſon ne puiſſe point nous faire découvrir ces ſortes de medicamens ni leurs differentes vertus, parce que nous ne connoiſſons point parfaitement l'eſſence & les principes des mixtes ; cependant lorſque l'experience nous a montré les effets de quelques-uns, la raiſon doit conduire dans les differentes applications qu'on en fait.

Je dis que la raiſon ne peut point découvrir les vertus des mixtes ; il faut ajoûter qu'elle ne peut point découvrir les proprietez de pluſieurs mêlanges. Qui auroit jamais crû qu'en ajoûtant l'eſprit de nitre au beure d'antimoine, on en feroit un medicament doux,

abſorbant, ſans aucune corroſion, & ſeulement capable de détruire les aigres, & de pouſſer par les ſueurs ? Qui auroit crû que l'antimoine qui eſt ſans action, aprés avoit ſouffert une detonation avec le nitre, deviendroit émetique ; & qu'avec le double du même nitre, il perdroit cette qualité ? Qui auroit crû que le mercure mêlé au ſel commun & au vitriol, deviendroit par la ſublimation le plus violent de tous les poiſons ; & que ce même poiſon remêlé au mercure & ſublimé de nouveau, donneroit un medicament tres-doux ? Ce ſont ſans doute des experiences qui doivent rendre les Medecins tres-circonſpects dans leurs ordonnances, & qui devroient diminuer la hardieſſe des Empyriques.

Lorſqu'on conſidere les morts

qu'un bon remede a quelquefois coûté au public, on ne peut assez s'étonner, comment il peut souffrir les Empyriques : & lorsqu'on considere le plaisir que font aux Medecins ceux qui tentent des remedes qu'ils n'oseroient souvent employer ; on ne peut assez s'étonner de la haine qu'ils leur portent. En effet nous devons à leur temerité quelques bons remedes, que nous n'aurions point apperçus sans eux; & nous voyons tous les jours les catastrophes funestes qui arrivent aux malades qui se confient à ces temeraires. Ils sont tous semblables dans leurs épreuves; & n'estant point guidez par la raison, ils doivent necessairement hazarder la vie de leurs malades pour reüssir : c'est ce qu'on pourroit prouver par les Ouvrages des plus fameux d'en-

tre eux, & par les Ecrits de leurs amis.

On trouvera dans cette Pratique la maniere de se servir des medicamens les plus seurs & les plus usitez. L'on n'y neglige point les medicamens chymiques, qu'un long usage a rendus sans danger; on suit ce que l'experience a montré de plus probable; on tâche d'y ajuster les raisons physiques, par lesquelles on explique les differens symptomes des maladies, & sur lesquelles on fonde les indications *curatives*; on y joint les Remarques des Autheurs les plus celebres, pour montrer la convenance qui se trouve entre leurs Observations & nostre Pratique; & si je les cite assez souvent, c'est parce que je croy que l'authorité est d'un grand poids dans les faits de pratique: puisque, comme nous avons

dit, la Medecine n'eſt fondée que ſur noſtre experience, ou ſur celle de nos prédeceſſeurs.

Ce n'eſt pas qu'on doive croire indifferemment tout ce que nous marquent les Autheurs. Il y en a pluſieurs que l'ambition a pouſſez : d'autres qui manque de lumiere ſe ſont trompez ; & les uns & les autres en ont quelquefois impoſé à la poſterité. Pluſieurs Chymiſtes ſe vantent, ſans beaucoup de fondement, d'avoir pluſieurs ſpecifiques ; & comme ils ne ſe donnent de la reputation dans le monde, qu'en aſſeurant les effets ſurprenans qu'ils attribuent à leurs remedes, ils gardent le même caractere dans leurs Livres. Le même orgueil a pouſſé *Cardan* à dire qu'il avoit fait des prédictions admirables en examinant le pouls de ſes malades:

par exemple, il dit qu'il a prévû qu'un malade gueriroit; mais qu'il mourroit peu de temps aprés. *Galien* même ne paroist pas exempt de ces sortes de vanitez, lorsqu'il assure qu'il distingue les inflammations du foye en touchant l'artere, & lorsqu'il fait observer une infinité de differences entre les pulsations qu'on sent bien qu'il a imaginées dans le cabinet. On ne doit pas même toûjours avoir une grande confiance aux remedes qu'il loue; & il n'y a pas beaucoup de Medecins qui fassent attacher au cou la racine de pœone, pour guerir quelque epileptique. Sans doute le bon sens & un peu de bonne Physique doivent aider un Medecin à connoistre la verité ou la fausseté de ces Observations; mais sur tout, il doit examiner, si plusieurs Autheurs de differens caracte-

res, & qui paroiſſent originaux, ont approuvé les mêmes remedes : pour lors il les doit tenter & obſerver un peu par luymême ; quand il ne voit point d'ailleurs que la raiſon s'oppoſe aux indications que ces Obſervations luy fourniſſent.

Le deſordre des fermentations accompagnant preſque toutes les maladies aiguës, j'ay crû neceſſaire de commencer par l'explication de ces mouvemens des liqueurs ; & enſuite par l'examen de leurs effets dans l'état naturel & contre nature : cela m'a donné occaſion d'entrer dans le detail des Coctions & des Criſes : ces phénomenes paroiſſent preſque dans toutes les maladies ; c'eſt pourquoy les Medecins ont avec raiſon fondé ſur eux toute la pratique dogmatique : mais l'on y a juſqu'à preſent

mêlé tant de faits faux ou incertains, qu'il eſt neceſſaire de démêler ce qui eſt confirmé par l'experience, de ce qui n'eſt qu'un effet de l'imagination, ou dés préjugez des Obſervateurs. Le public jugera ſi j'ay réüſſi dans ce deſſein. Je paſſe enſuite aux Obſervations qu'on peut faire en examinant le pouls, la langue, la peau, le viſage, le ventre, les urines, les vomiſſemens, les excremens du ventre, les ſueurs, les crachats, la voix, la reſpiration & les actions animales, afin de n'eſtre pas obligé de repeter à tous momens des choſes qui ſont communes à preſque toutes les maladies. Je tâche de faire voir que toutes ces Obſervations ſont fondées ſur la ſtructure des parties, & ſur le mouvement des liquides qui roulent dans nos vaiſſeaux.

Voilà les generalitez qui précedent le particulier des maladies. Lorſque j'en explique le detail, je décris, le mieux qu'il m'eſt poſſible, les accidens qui leur ſont propres, les cauſes externes qui les produiſent, la connexion qui ſe trouve entre ces cauſes & l'alteration des parties ſolides ou liquides, qui produiſent immediatement les ſymptomes qui caracteriſent les maladies. Sur cela je fonde le prognoſtic qu'on en doit faire, & les indications curatives qu'on doit avoir, pour remedier aux accidens, & pour détruire les dérangemens qui ont eſté excitez dans noſtre corps.

L'on peut s'eſtonner de ce qu'à l'imitation de pluſieurs Autheurs anciens & modernes, je donne une façon de guerir avec méthode & ſuivie, com-

me ſi la diverſité des temperamens, des âges, des ſexes, des ſaiſons, des regions, des cauſes exterieures, des combinaiſons des maladies & des ſymptomes, ne faiſoient pas varier infiniment ces ſortes de methodes. En effet, dira-t-on, on ne trouve preſque jamais deux maladies tout-à-fait ſemblables : Elles ſont preſque toûjours meſlées les unes avec les autres ; ainſi il s'en faut tenir aux préceptes generaux de l'Art, & laiſſer à la prudence du Medecin le ſoin de les appliquer.

Mais pour juſtifier le deſſein de cet Ouvrage, l'on doit ſçavoir qu'il ſuppoſe, que ceux qui le liront ſont déja inſtruits des principes generaux de l'Art ; qu'ils connoiſſent les varietez qui ſe trouvent dans les ſujets differens, & qu'ils ſont capa-

bles de ſuivre les indications qu'on leur donne. Ainſi les methodes pour traiter chaque maladie, ne ſont proprement que des exemples ou des applications que je fais des loix generales de guerir, & que chaque Medecin peut & doit changer dans pluſieurs rencontres. Je donne auſſi quelques exemples de ces changemens en quelques maladies : Et ſi je ne le fais pas par tout, c'eſt qu'il y a quelques circonſtances qu'un Medecin ne peut pas abſolument negliger. Tout le monde ſçait qu'une femme groſſe, ou nouvellement accouchée, ou dans le temps de ſes regles, ou nourrice, doit eſtre traitée d'une autre façon dans ſes maladies. Tout le monde ſçait qu'un enfant à la mammelle, doit eſtre traité d'une autre façon qu'un adulte, ou qu'un vieil-

lard. Nous avons cependant negligé à dessein, d'entrer dans tout ce détail ennuyeux & inutile à ceux qui ont les principes de l'Art; & nous nous sommes contentez de donner une méthode pour guerir chaque maladie, en la considerant comme elle est dans l'état le plus ordinaire, dans une saison & dans un pays temperé, & sans un mêlange d'autres maladies ou de symptomes extraordinaires; c'est pourquoi l'on ne doit considerer cette pratique que comme un amas d'exemples, pour former dans les jeunes Medecins la facilité de trouver les indications, & de les appliquer.

Comme dans les maladies que je propose, j'observe toûjours l'estat où se trouvent les premieres voyes, il semble que j'aurois dû apporter quelques

preuves pour eſtablir ce ſyſtême, & pour détruire l'opinion de quelques novateurs, qui admettant des levains ou des fermens corrupteurs dans le ſang ou dans les eſprits, ne veulent ſe ſervir que d'antidotes ou d'alterans, pour guerir les maladies, & qui mépriſent preſque tous les évacuans. Mais j'ay examiné cette queſtion, en parlant des medicamens, & je ne vois pas qu'on puiſſe ſoutenir ſerieuſement, que toutes nos maladies viennent du déreglement du ſang ou des eſprits. J'avoue que les paſſions peuvent, en remuant les parties ſpiritueuſes, & en agitant tout le genre nerveux, cauſer des maladies : mais il n'eſt pas moins certain que l'air en ſe meſlant au ſang, peut en cauſer la diſſolution, la coagulation ou le dérangement, &

qu'il peut arriver qu'un chyle mal fait ſoit l'unique cauſe de quelque maladie.

Mais ſi le trouble ou l'agitation des eſprits, & la diſſolution du ſang, ont rempli les premieres voies de matieres infectées du prétendu ferment, que feront les antidotes ou les alterans? Si l'on ne ſe ſert pas premierement des évacuans, comment ces remedes penetreront-ils avec leurs vertus, dans le ſang? Mais, dit-on, les premieres voies ne ſont point remplies dans les corps de ceux qui ſont morts de maladie; on n'y trouve point ces amas d'humeurs; il faut donc que ces excremens fuſſent contenus dans le ſang, & que les purgatifs & les émetiques les produiſent par une eſpece de colliquation & de fonte?

Quand cette objection ſeroit

vraye, qu'en pourroit-on conclure ? rien sans doute qui soit contraire à nostre systême. La masse du sang est remplie de sucs étrangers; l'on s'apperçoit par des nauzées, par des vomissemens, ou par le gonflement des glandes intestinales, que la masse du sang commence à s'en décharger ou à faire effort pour les separer, par ces endroits, il faut donc l'aider ; & les vomitifs & les purgatifs secondant ces sortes d'efforts, ne peuvent que diminuer les causes de la maladie. Mais qui a dit à ces novateurs, que les matieres qu'ils ne trouvent plus dans les premieres voies, n'y estoient point pendant que le malade vivoit ? Les convulsions du diafragme, des muscles de l'abdomen, & des fibres charnues du canal intestinal, en peuvent avoir poussé une

grande partie dans les routes de la circulation ; & ces humeurs crues ou gluantes peuvent, en achevant de fixer les parties ſpiritueuſes du ſang, cauſer la mort. Enfin, il y a pluſieurs cadavres dans leſquels on trouve cette abondance d'humeurs : Elles viennent, il eſt vray, de la maſſe du ſang; mais comme nous le prouvons ailleurs, c'eſt un ſymptome qui tient lieu de cauſe. A toutes ces raiſons je n'ay rien à ajoûter que l'experience d'un grand nombre de ſiecles. Les purgatifs dont on ſe ſervoit du temps d'Aſclepiade, approchoient fort de la nature des venins. Il fit une Secte oppoſée à leur uſage, qui s'évanoüit bien-toſt par ſes mauvais ſuccés. Vanhelmont a crié contre les purgatifs; l'on ne s'en eſt pas moins ſervy, le public n'a point eſté détrom-
pé.

pé. *Morton*, ſuivant le ſyſtême de Vanhelmont, qu'il tâche de rendre plus intelligible, ne veut que des antidotes pour chaſſer le venin mêlé aux eſprits. (Vanhelmont diroit, pour calmer la fureur de l'archée.) Et nous nous appercevons tous les jours dans la pratique, des grands ſuccés des émetiques & des purgatifs, & lorſqu'on les neglige pour s'attacher aux ſpecifiques, l'on ne va pas loin ſans tomber.

Je ſçai bien que quelques ſpecifiques ont de temps en temps, une réputation qui ſurpaſſe de beaucoup celle des autres remedes; mais pour l'ordinaire cette réputation diminue bien-toſt, & l'on voit qu'elle n'eſtoit ſoutenue que par la nouveauté, le ſecret & la hardieſſe ou la cabale de ceux qui ne peuvent ſe laſſer de louer

les remedes, qu'ils prétendent, qui leur sont particuliers ; à force de dire que leurs secrets sont admirables, ils le croient enfin, & le font croire pendant quelque temps au Public, qui se désabuse bien-tost, ou qui s'apperçoit que ces remedes, quoique bons, ont besoin d'estre precedez par d'autres, pour vuider ce qui est contenu dans le canal intestinal, lorsqu'il s'y fait des fontes ou des décharges.

LETTRE de Monsieur TOURNEFORT, *Docteur Regent de la Faculté de Medecine de Paris, & Professeur Royal en Botanique au Jardin du Roy, écrite à l'Autheur, au sujet de l'Aphorisme 22. de la premiere section.*

VOus me fistes l'honneur, Monsieur, de me demander dernierement mon sentiment sur l'Aphorisme 22. section I. Voicy comment je crois qu'on le doit expliquer.

Concocta, dit Hippocrate, *medicamentis educenda ac moven-*

da sunt, non cruda, neque per initia, nisi turgeant; sed plerumque non turgent.

Ce grand Homme assure, qu'il ne faut évacuer qu'aprés la coction des humeurs; si ce n'est dans les maladies où la matiere qui les cause, est en orgasme, c'est-à-dire, qu'elle menace d'attaquer tout à la fois les principales parties du corps. Hippocrate ajoûte, que cette matiere n'est pas fort souvent en orgasme, d'où l'on a generalement conclu qu'il falloit attendre les signes de coction, & que l'on ne devoit évacuer que fort rarement dans le commencement des maladies.

Cependant il me semble qu'il faut distinguer deux choses dans cet Aphorisme, le precepte & l'observation. Le precepte est general, & doit estre suivi par tout & sans restriction par

les Disciples d'Hippocrate : Mais l'observation n'est que particuliere, & ne regarde que le pays où Hippocrate a vécu. Vous expliquez si bien, Monsieur, ce que c'est que l'orgasme, & quels sont les accidens qui l'accompagnent, qu'on ne peut se tromper en évacuant hardiment toutes les fois que ses indices paroissent ; mais que la matiere soit souvent ou rarement en orgasme, c'est un fait qui varie selon les lieux. Il faut qu'un Medecin examine avec beaucoup de soin, les maladies qui regnent dans son pays. Il est certain que celles que l'on appelle fort aiguës, sont assez rares dans la Grece : On y voit ordinairement beaucoup de fiévres accompagnées de fâcheux rhumatismes, ou d'autres sortes de fluxions qui fatiguent plus les malades par

leur longueur, que par leur violence. La fiévre hectique & les fiévres intermittentes y ſont fort communes. La peripneumonie n'y eſt pas ſi dangereuſe qu'en France, non plus que la petite verole & la rougeole; mais les dartres & les autres maladies de la peau, l'affection hipocondriaque & les hemorroïdes, y ſont trés-difficiles à guerir. Il n'y a de maladie fort aiguë que la peſte: mais outre qu'elle y eſt beaucoup plus rare que dans l'Egypte & dans l'Aſie mineure, les peſtiferez ſe promenent dans les ruës, reglent leurs affaires & prenent le ſoin d'avertir leurs amis de s'éloigner d'eux. S'ils étoient d'abord ſecourus, on en gueriroit la pluſpart; car dés le moment que le bubon paroiſt, comme l'on n'en ſçauroit prevoir les ſuites, il fau-

droit y appliquer les escarrotiques, afin de se détruire entierement, & donner en même temps les émetiques & les cordiaux necessaires ; on ôteroit ainsi la matiere qui se met quelquefois en orgasme, & la plusspart des malades en seroient quittes pour quelques vomitifs.

Pour revenir à l'Aphorisme, je dis, Monsieur, que le precepte d'Hippocrate n'ayant point de rapport essentiel avec l'observation qu'il y a jointe, il ne faut pas conclure en general qu'on ne doive évacuer que rarement dans le commencement des maladies, mais plûtôt qu'il faut le faire souvent, ou rarement selon que l'orgasme est frequent ou rare dans le pays où l'on se trouve. Les Empiriques ont eu grande raison de dire, qu'il falloit ac-

commoder la pratique de Medecine à la diverſité des lieux; *& aliud opus eſſe Romæ*, comme dit Celſe, *aliud in Ægypto, aliud in Galliâ.* Hippocrate n'auroit pas manqué de marquer, que *materia ſæpe turget*, s'il avoit exercé la Medecine en France, où les maladies avec orgaſme ſont trés-frequentes. Des Medecins qui ont pratiqué dans le Levant, m'ont aſſeuré qu'on n'y voyoit pas des fiévres aiguës, ni des peripneumonies ſemblables à celles que l'on voit chez nous & chez nos voiſins. Les ſignes de l'orgaſme impoſent quelquefois aux plus habiles Praticiens : Ainſi je crois qu'il faut uſer de beaucoup de diligence, même dans les occaſions où ces ſignes ne ſont que douteux. Cette Pratique eſt heureuſement confirmée par l'experience des plus

grands Medecins du Royaume. Je souhaite, Monsieur, que vôtre Livre desabuse ceux qu'une prévention mal entenduë pour les Anciens, & une fausse apparence de prudence a jetté dans une pratique opposée.

Je suis

MONSIEUR,

Vôtre trés-humble & trés-obeïssant serviteur,
TOURNEFORT.

Approbation de Messire GUY CRESCENT FAGON, *Conseiller du Roy en tous ses Conseils, & Premier Medecin de sa Majesté.*

LES maximes d'Hippocrate & des bons Autheurs modernes, sont si judicieusement employées dans ce Traité, que l'esprit de l'Autheur & son travail en partagent l'honneur également; & il y expose d'une maniere si conforme à l'experience & à la raison, le salutaire Avis d'Hippocrate sur l'occasion de purger dans la fougue des humeurs, qui paroist souvent au commencement des maladies aigues, que cet endroit seul, meriteroit l'applaudissement qui est deub generalement à tout son Ouvrage, lequel Nous jugeons trés-digne d'estre imprimé, & d'autant plus utile au public, qu'il peut engager les Medecins prevenus à faire des réflexions qui les déterminent à une pratique plus heureuse. Fait à Versailles, ce 4. Mars 1698. Signé, FAGON.

APPROBATION

de Monsieur DE SAINCT-YON, *Docteur Regent de la Faculté de Medecine en l'Université de Paris.*

JE voudrois de tout mon cœur, que les Medecins pussent lire ce Livre avec toute l'application qu'il merite; les jeunes entreroient dans la bonne voye, & les vieux reviendroient peut-être de la fureur qu'ils ont pour la saignée. En mon particulier, j'ay trouvé dans le Livre de mon Confrere, beaucoup d'érudition, de litterature & de bon sens. Fait à Paris ce 20. Février 1698. DE SAINCT-YON.

Approbation de Monsieur POIRIER, *Docteur Regent de la Faculté de Medecine en l'Université de Paris.*

LA plus sûre & plus solide Methode de pratiquer la Medecine, dépendant principalement de l'application des remedes à divers sujets, dans

les differentes circonstances des maladies ; elle ne sçauroit estre mieux conduite ny rectifiée que par la capacité, les lumieres & l'experience du Medecin, qui doit encore avoir une probité inviolable, pour exercer une Profession si noble & si necessaire. C'est à cette Regle qu'il faut rapporter toutes les laborieuses & penibles recherches, qui se font pour sa perfection ; & comme Monsieur TAUVRY, Docteur, Regent en la Faculté de Medecine de Paris s'en est utilement servi dans son Livre de *Pratique pour les Maladies aiguës*, je me sens obligé, en l'approuvant, d'assurer que les meilleures Maximes y sont conformes à la Doctrine d'Hippocrate, & aux Observations de plusieurs Praticiens de nôtre siécle. Fait à Paris ce 19. Février 1698.

POIRIER.

Approbation de Monsieur CRESSE' *le fils, Docteur Regent de la Faculté de Medecine en l'Université de Paris.*

LA juste étenduë d'une simple Approbation ne me permet pas de

renfermer dans celle-cy toutes les circonstances particulieres qui m'ont paru rendre recommandable le Livre qui va paroistre sous le titre de *Nouvelle Pratique dans les Maladies aiguës.* Je me sens obligé de me reduire à le loüer uniquement par rapport à la prudence avec laquelle l'Autheur s'y declare au sujet des differens sentimens qui partagent aujourd'huy les Medecins sur le fait de la Saignée, de la Purgation, & des remedes que la Pharmacie tant ancienne que moderne leur fournit dans ces sortes d'occasions. Il y est autant éloigné de la folle passion pour la Saignée, que de l'entêtement avec lequel il y en a qui font gloire de la décrier, & de ne s'en presque jamais servir. Il y paroist opposé également à la temerité de ceux qui purgent indifferemment en tout rencontre, & à la timidité des autres, qui sont détournez de le faire pour les moindres obstacles qui se presentent ; tres-peu instruits en cela de la conduite d'Hippocrate, qui usoit tres-souvent de purgatifs dans la crudité même la plus outrée. Enfin sans renoncer à la consideration que merite l'experience de

plusieurs siecles, il se sert de beaucoup de remedes, qui, quoique nouveaux & empruntez de la Chymie, sont neanmoins d'autant plus à accepter, que leur vertu bien averée est assurément plus efficace que celle d'aucuns de ceux que l'Antiquité a découvert. Quiconque se sera bien informé par la lecture de ce Livre des sentimens particuliers que témoigne y avoir Monsieur TAUVRY au sujet de ces trois articles, sur lesquels toute la Medecine est établie, se trouvera l'esprit meublé d'un tres-grand nombre de maximes incontestables, qui le conduiront avec la derniere seureté dans la cure de toutes les maladies aiguës. Ce sont-là les principaux motifs qui m'ont fait tant souhaiter qu'il se determinât enfin à gratifier le public de cet Ouvrage, & qui m'ont engagé à luy donner ce petit mot d'approbation. Ce vingt-deuxiéme jour de Février 1698.

CRESSE' *le fils.*

Approbation de Monsieur TOURNEFORT, *Docteur Regent de la Faculté de Medecine de Paris.*

RIEN n'eſt plus important dans la pratique de la Medecine, que la connoiſſance des Maladies aigues. Leur nature & leurs cauſes ſont auſſi cachées, que leur prognoſtic eſt trompeur, & que leur gueriſon eſt incertaine : Ainſi l'on ne peut trop louer le deſſein qu'a eu Monſieur TAUVRY d'éclaircir ces matieres : Il raiſonne ſur des principes ſolides, & il appuye ſes raiſonnemens par des obſervations exactes. C'eſt pourquoi je ſuis trés-perſuadé que ſon Livre, qui a pour titre *Nouvelle Pratique des Maladies aigues*, ſera trés-utile au Public. A Paris ce 25. Février 1698.

TOURNEFORT.

Permission de Monsieur BOUDIN, *Conseiller-Medecin ordinaire de Madame la Duchesse de Bourgogne, Doyen & Docteur Regent de la Faculté de Medecine en l'Université de Paris.*

NOus Conseiller, Medecin ordinaire de Madame la Duchesse de Bourgogne, Doyen & Docteur Regent de la Faculté de Medecine en l'Université de Paris : Ouy le rapport de Messieurs S. Yon, Poirier, Cressé & Tournefort, Commis par la Faculté à l'examen d'un Livre intitulé *Nouvelle Pratique des Maladies Aigues*, par M. TAUVRY, Docteur Regent de ladite Faculté, consentons qu'il soit imprimé comme trés-utile à tous ceux qui veulent s'instruire dans la pratique de la Medecine. Fait à Paris le 23. Février 1698.

BOUDIN, Doyen.

TABLE
DES CHAPITRES
contenus dans le premier Tome.

ō

NOUVELLE



NOUVELLE PRATIQUE DES MALADIES AIGUES.

CHAPITRE PREMIER.

De la Fermentation.

LA Fermentation eſt un mouvement excité par la matiere ſubtile, dans les principes qui compoſent un mixte; ce mouvement peut developer les parties les plus volatiles des parties plus groſſieres, & les met en état de s'en ſeparer aiſément; ou bien ce même mouvement les ſepare actuellement, & en dépouille le mixte, *Nature de la Fermentation.*

ou enfin il mêle les parties les plus ſubtiles aux plus groſſieres.

Difference entre la Fermentation & l'effervescence.

L'on conçoit facilement que la Fermentation doit differer beaucoup de l'Effervefcence, ou des agitations des liqueurs : car quand les parties homogenes d'un corps ſont remuées, ou par le feu, ou par quelque autre impreſſion externe, quoiqu'il y ait quelques parties qui s'envolent, ou qui ſe détachant des autres, ſe rendent propres à s'en ſeparer : l'on ne doit pas cependant appeller ce mouvement Fermentation ; ce mot n'appartient proprement qu'aux transfigurations qui ſuivent les mouvemens des principes, ou des parties internes ; ce qui ſe connoît par les qualitez nouvelles qu'un mixte acquiert. Car comme les differentes modifications d'un corps dépendent de la figure, de la ſituation & du different arrangement de ſes parties ; quand tout cela vient à eſtre changé par la Fermentation, il eſt impoſſible que le mixte ne reçoive quelque alteration conſiderable.

C'eſt pour cette raiſon que les corps qui ont des parties fort mobiles & differentes les unes des autres, ſont trés-propres à la Fermentation ; car par la di-

verſité de leurs figures & de leurs pores, les paſſages de la matiere ſubtile ne ſont pas fort libres, d'autant plus que ſon mouvement étant toûjours en ligne droite pendant qu'il ne trouve point d'obſtacle, il doit ſe reflêchir en rencontrant differens obſtacles, & donner un ébranlement preſque continuel aux differentes parties qui compoſent le mixte. Au contraire, les corps qui ont des parties fort ſemblables les unes aux autres, ou étroitement liées entre elles, ne ſont pas fort propres à la Fermentation; c'eſt pourquoy nous voyons que les Eaux diſtilées, & les principes des Chymiſtes ne fermentent point (à moins qu'on ne les mêle les uns avec les autres,) à cauſe de leur ſimplicité; de même l'experience nous montre que les mineraux, principalement les metaux, ne fermentent point, parce que leurs parties ſont ſi bien liées enſemble, que même par la violence du feu elles ne changent pas de figure, & aſſez difficilement de ſituation. J'ay dit que les metaux ne fermentent point; car quand on les jette dans quelque diſſolvant, & qu'on voit une diſſolution de leurs parties, avec un mouvement conſiderable

dans le diſſolvant ; l'on ne doit pas dire, à proprement parler, que ce ſoit une Fermentation, parce qu'il ne ſe fait aucun changement dans les principes du métal : & la figure des parties metalliques n'eſt point changée, puiſque quoiqu'on les voye ſous la forme de ſels ou de liqueurs ; cependant l'on les fait retourner facilement dans leur premier eſtat, quand on a enlevé les parties du diſſolvant qui les cachoient.

Exaltation qui ſuit la Fermentation. L'on voit, en faiſant fermenter les plantes, que leurs ſels volatils ſe dégagent des parties groſſieres qui les envelopoient : Tous les Chymiſtes ont remarqué, & ont ſenti la peine qu'ils avoient à tirer les ſels volatils de quelques plantes, quand ils ne les avoient pas laiſſé fermenter. Le moût de vin ne produit par la diſtilation, qu'une huile aſſez groſſiere ; au contraire le vin nous donne un eſprit ardent qui contient beaucoup de ſouphres ſubtils & exaltez. Enfin la maturité des fruits dépendant de l'attenuation des ſouphres, des ſels & des eſprits, eſt encore un effet de la fermentation ; car par le mouvement qu'elle leur donne, leurs parties ſe rompent, & les ſels ſe trouvent mêlangez

& comme envelopez avec les huiles; c'est apparemment par cette raison que le fruit perd sa saveur désagreable.

Dissipation. Quelquefois par la continuation de la Fermentation, les parties volatiles, qui s'étoient degagées des parties grossieres, abandonnent absolument le mixte, ce qu'on peut observer dans les plantes qui se tournent en pourriture; car pour lors l'on n'en peut tirer qu'une bien petite quantité de sels volatils, ou d'esprits; cela arrive en peu de temps aux plantes dont le tissu est fort lâche, & fort abreuvé.

Enfin quand une certaine quantité de parties volatiles s'est échapée d'un mixte, ce qui reste se trouve tellement envelopé dans des parties grossieres & salines, qu'il n'en peut pas facilement estre separé, comme l'on peut voir dans le vinaigre, dont le goût désagreable nous apprend qu'il n'y a plus que ses sels aigres qui s'y puissent faire sentir: cependant l'on ne peut pas dire que toutes les parties spiritueuses se soient échapées, puisque l'on tire du sucre de Saturne, par la distilation, un esprit ardent fort semblable à l'esprit de vin; ce qui ne peut venir que de ce que la

cendré du plomb ayant abſorbé les aigres, a donné lieu aux parties volatiles de ſe dégager. Je pourrois encore marquer quelques autres Fermentations, où l'on voit les eſprits ſe remêler aux parties groſſieres ; tous les ſels regenerez nous en pourroient fournir des exemples, mais ceci me ſemble ſuffiſant.

Outre tous ces effets, il y en a encore d'autres qui ſemblent appartenir à la Fermentation, comme ſont la diſſolution & la précipitation ; car quoiqu'ils ſe faſſent quelquefois ſans un mouvement fort apparent, cependant, parce qu'ils changent la nature du composé, on les doit mettre au nombre des mouvemens propres aux principes.

Diſſolutions vraies. Il y a de deux ſortes de diſſolutions & de precipitations des mixtes : Les unes ſont veritables, les autres ſont apparentes. Le bois eſt veritablement diſſout par le feu, puiſque ſes parties ſalines, huileuſes, aqueuſes & terreſtres ſont tellement ſeparées les unes des autres, qu'on ne peut point les raſſembler pour en faire de nouveau bois ; d'où l'on peut conclure que le mouvement & la diſſolution s'eſt faite juſques dans les principes qui compoſoient le bois.

Au contraire, les dissolutions fausses ou appatentes divisent seulement les parties homogenes d'un mixte, sans en changer la nature; c'est de cette maniere que l'eau dissout le sucre ou la gomme Arabique. Il y a encore d'autres dissolutions apparentes, qui en déguisant davantage la natute du mixte, semblent approcher des dissolutions veritables; ainsi les dissolvans qui contiennent beaucoup de parties salines, & dont l'on se sert dans la dissolution des metaux, font toûjours paroître un nouveau corps aprés la dissolution; mais ce n'est qu'un déguisement des parties metalliques, par l'addition des parties du dissolvant. *Dissolutions apparentes.*

Quant à la ptécipitation, nous en voyons plusieurs exemples veritables, soit dans le lait, ou dans les liqueurs proptes à boire, qui fermentent & se purifient; c'est pourquoy le fromage est trés-different du beure & du petit-lait. *Précipitation vraie.*

La précipitation se fait, parce que dans un certain mouvement continuel, les patties d'une grandeur & d'une figure détetminée, se logent dans un certain lieu, les autres étant poussées dans d'autres endroits; & cela se fait,

ou par les ſeules loix des mouvemens, à peu prés de la même maniere que quand l'on agite de la pouſſiere de bois, ou d'autre matiere, ſur une carte, ou ſur un papier, principalement ſi l'on les fait tourner en rond, l'on voit les parties les plus groſſieres qui ſe logent à l'exterieur, & les plus ſubtiles au milieu : ou bien par le changement de la figure des parties qui nageoient dans le liquide, elles ſont renduës plus péſantes ou elles ſe ſeparent des autres parties qui les ſoûtenoient : c'eſt pourquoy elles vont au fonds de la liqueur. Nous avons un exemple de la premiere précipitation dans le vin, & de la ſeconde dans le lait.

Précipitation fauſſe. Pour ce qui concerne la fauſſe précipitation, elle a coûtume de ſuivre les fauſſes diſſolutions : car quand par le moyen d'un diſſolvant l'on a rendu un metal imperceptible dans la liqueur où il eſt diſſout, de ſorte que chaque partie metallique ſemble eſtre comme incorporée, & de même poids avec la liqueur ; ſi l'on ajoûte quelque corps qui diminue la force du diſſolvant, l'on voit au même inſtant que les parties du metal qui étoient ſuſpenduës,

tombent au fond, quoique la liqueur n'ait point diminué son poids par rapott à sa masse ; d'où l'on peut vraisemblablement conclure, que les parties metalliques sont devenuës plus pesantes : Et l'on peut facilement découvrit ce qui a augmenté leur poids, en raisonnant à peu prés ainsi. La force du dissolvant se diminuë quand on y mêle quelque chose qui peut rompre quelques-unes de ses parties. Le poids ne peut point augmenter dans les parties metalliques, si ce n'est par un surcroît de nouvelle matiere qui s'y joint, & qui ne peut point s'y joindre, si elle n'entre dans leurs pores ; l'on ne voit pas d'où pourroit venir cette nouvelle matiere, si ce n'estoit des parties du dissolvant qui ont esté rompuës. C'est donc les pointes du dissolvant qui ont esté rompuës, qui en entrant dans les pores du metal, le rendent plus pesant, & l'on ne s'étonnera point de cet effet, si l'on prend garde qu'en chaque partie de la liqueur, il y a des parties metalliques, & des pointes rompues du dissolvant ; & que d'un autre côté ces pointes sont tout à fait semblables aux pores du metal ; & l'on sera tout à

fait confirmé dans cette pensée, si l'on examine la poudre qui tombe au fond; car l'on y voit visiblement les parties du metal mêlées & imbuës des particules ou des pointes du dissolvant.

CHAPITRE II.

Des Fermentations qui se passent en nos corps.

APrés avoir parlé de la Fermentation en general, il en faut faire quelque application à celles qui se passent dans nôtre corps, afin qu'on voye plus clairement quelle est la constitution du sang en chaque espece de fiévre.

Il y a des Medecins qui prétendent qu'il n'y a aucune Fermentation dans nôtre corps; ils n'en admettent pas même dans le ventricule, pour le changement des alimens en chile. Il y en a d'autres qui leur sont tout-à-fait opposez; & qui ne se contentent pas d'admettre des fermentations, mais qui imaginent aussi des levains dans differentes parties du corps, où il se fait

Imaginations de quelques Medecins.

des ſeparations ou des changemens : comme dans le cerveau, pour la generation des eſprits animaux ; dans le foye, pour la filtration de la bile ; dans les teſticules, pour la formation de la ſemence : & non contens d'avoir imaginé tous ces differens levains, il y a quelques-uns d'eux qui en mettent un different dans chaque partie, pour convertir le ſang qui y aborde, ou en chair ou en os, &c.

Preuves de la Fermentatiō qui ſe fait dans le ventricule.

Quand l'on veut chercher de bonne foy la verité, l'on diſtingue bien-toſt ce qui eſt vrai & prouvé, de ce qui n'eſt qu'un effet de l'imagination ; ainſi il eſt difficile de douter qu'il y ait une fermentation dans le ventricule. Le gonflement du ventre, les rapports, les vents, qui s'échappent par haut & par bas, & ſur tout les ſels volatils qu'on tire en grande quantité du ſang, des parties & des excremens des animaux, ſans les avoir fait fermenter, ſont autant de preuves inconteſtables qu'il ſe fait des Fermentations dans le ventricule & dans les liqueurs des animaux : car comme il y a beaucoup d'animaux qui ne ſe nourriſſent que de plantes, l'on ne pourroit pas tirer facilement de

leurs parties, de leurs liqueurs, & de leurs excremens des sels volatils, si les plantes n'avoient souffert quelque espece de Fermentation avant de s'y changer. Mais je ne conçois pas qu'on puisse douter de cette verité, si l'on fait reflexion que quand les herbes sont dans un lieu chaud & humide elles fermentent d'elles-mêmes, & que si l'on serre le foin dans le temps qu'il est humide, il devient quelquefois si chaud par la Fermentation, qu'il s'allume comme si on y avoit mis le feu. Enfin la liqueur qui coule des glandes salivaires, de l'estomac & du pancreas, contient quantité de principes actifs; & il ne seroit pas difficile de prouver par l'analyse & par des experiences, qu'il y a des acides, des alkalis, des souphres & des parties salines; & les alimens d'un autre côté contenant des parties de diverse nature, il est bien difficile qu'ils soient dissous sans Fermentation: l'on peut ajoûter à toutes ces raisons, que le chyle ne retient point toutes les qualitez des alimens; & qu'ainsi il est necessaire qu'il soit arrivé un changement considerable dans les principes qui les composoient. En effet il semble que la douceur & la blan-

cheur du chyle ne ſoient qu'un mêlange temperé des parties ſulphurées & des parties ſalines.

J'accorderai aiſément que le mouvement du cœur ne dépend pas de la Fermentation du ſang, pourveu que l'on ne veüille pas conclure de là qu'elle ſeroit inutile ; car quoique le ſang ſoit d'une qualité fort conforme à la Nature, cependant parce qu'il contient des parties fort differentes les unes des autres, il ſe fait toûjours quelque combat entre elles. En effet, d'où viendroit la chaleur continuelle qu'on y remarque ? comment le chyle pourroit-il à tous momens devenir ſang, ſi quand il roule dans nos vaiſſeaux, ſes principes ne ſe changeoient à tous momens ? Mais de plus tout le monde avouë que le ſang fermente dans quelques fievres ; & nous voyons les mêmes marques de Fermentation dans la ſanté, principalement quelque temps aprés le repas : car le pouls s'éleve plus qu'il n'a de coûtume de l'eſtre, l'on ſent un froid dans les parties exterieures, qui eſt ſuivi d'une chaleur aſſez apparente. L'on doit donc dire que la diverſité des parties du ſang, ſa chaleur & le changement de la cou-

Preuves de la Fermentation du ſang.

leur du chyle, sont autant de preuves de la Fermentation du sang.

Objectiõ. Quelqu'un dira peut-être, que quand le sang seroit propre à fermenter par sa nature, la circulation luy donnant une determination toute opposée, l'en empêcheroit, à peu prés comme on voit qu'il arrive aux liqueurs propres à la Fermentation, quand on les verse par un canal où elles tombent de haut en bas. L'esprit de vitriol & l'huile de tartre par défaillance ne fermentent point, quand l'on les verse par un canal semblable.

Réponse. Je ne sçaurois me persuader qu'on puisse faire cette objection d'une maniere tout-à-fait serieuse. Premierement, si deux liqueurs propres à fermenter semblent n'exciter aucun mouvement quand elles sont versées de haut en bas, l'on ne doit pas croire qu'elles ne fermentent point : mais seulement que la Fermentation est moins apparente ; soit à raison du mouvement contraire, ou parce que les parties des deux liqueurs ne se rencontrent que les unes aprés les autres, &, pour ainsi dire, successivement. Secondement, l'on ne peut pas dire avec verité, que le sang soit

porté avec une si grande vîtesse dans toutes les parties. Troisiémement, il y a des parties où il semble séjourner comme dans les veines, dans les vaisseaux capillaires & dans le cœur. L'on doit ajoûter que dans l'état naturel la Fermentation du sang ne doit pas être fort sensible : mais elle est toûjours suffisante pour developper les parties du chyle : c'est pourquoy l'on tire beaucoup plus de sels volatils & d'esprits, du sang que du chyle.

2. Objection. L'on dit encore que les liqueurs qui remplissent tout à fait des vaisseaux, ne fermentent point ; c'est par cette methode qu'on conserve quelque temps au vin & à d'autres liqueurs leur douceur; de sorte que le celebre *Borelli* ayant demontré que les vaisseaux de nôtre corps sont toûjours pleins, l'on ne doit pas croire que les liqueurs qui y sont puissent beaucoup fermenter.

Réponse. Mais cette difficulté se resoudra bientôt, si l'on fait reflexion que les cabaretiers ont souvent observé, à leurs dépens, qu'en remplissant trop leurs tonneaux de vin nouveau, ils se rompoient par l'effort de la Fermentation ; & quand par le moyen de cercles de fer

l'on conserve le tonneau en entier, pour lors le vin perd tout-à-fait sa douceur ; & parce qu'on empêche les esprits de s'échapper, il devient tres-violent ; c'est pourquoy l'on l'appelle *vin enragé* : ainsi quand ils veulent empêcher la Fermentation du vin pour en faire du vin bouru, ils ne se contentent pas de tenir le vaisseau plein ; mais ils le mettent dans l'eau froide. Enfin quand il seroit vrai que quand les vaisseaux sont pleins les liqueurs ne fermentent point, l'on ne devroit attribuer cet effet qu'à la resistance des parois du vaisseau ; de sorte que les veines & les arteres ayant des membranes qui prêtent aisément à l'impulsion que le sang ou les humeurs peuvent faire, l'on n'en pourroit faire aucune application. *Borelli* luy-même ne nie pas que l'air n'entre dans le sang ; au contraire il luy fait par là donner un mouvement de pendule : toutes les rarefactions qui se font dans nos humeurs dépendent de là, à peu prés de même que celle de l'esptit de vin qui est dans un Termometre. Mais à quoy sert de changer les noms, & d'ôter à la Fermentation, ce qu'on veut bien donner au mouvement

de pendule. Plusieurs Philosophes, & entre autres M. *Bernoulli*, croyent que toutes les Fermentations, & même le petillement de la poudre à canon embrazée, ne sont que des effets de la dilatation soudaine de quantité de parties d'air, qui estoient repliées sur elles-mêmes.

L'on fait encore une objection assez communément contre la fermentation du sang : l'on dit qu'il n'y a que les sucs imparfaits, & qui n'ont pas atteint les degrez de maturité & de perfection qu'ils doivent avoir, qui soient sujets à ses loix : ainsi l'on voit que le vin doux peut boüillir ; mais que le vin qui est parfait, ne boult plus. *3. Objection.*

En verité je n'aurois jamais pû croire qu'on eût fait cette objection, si je ne l'avois vûë. Car, le vin ne se tourne-t-il pas en vinaigre ? ne s'évente-il pas ? ainsi l'on ne sçauroit dire qu'il ne fermente pas. Au reste, le vin doux est tout aussi parfait que le vin. Peut-être n'est-il pas aussi propre pour la nourriture des parties du corps ; mais par la Fermentation il le devient : de même le chyle n'est pas si propre que le sang pour la nourriture des parties ; mais par *Réponse.*

une Fermentation continuelle il devient ſang ; & ſi nous eſtions abſolument guidez par les comparaiſons, nous dirions, que comme le vin ſe tourne en vinaigre, de même le ſang ſe tourne en bile. Mais de bonne foy, les noms de liqueurs parfaites, & qui ont atteint leur maturité, me paroiſſent indignes d'un Medecin, parce qu'elles ſont équivoques.

L'on peut conclure de ce que nous venons de dire, que les alimens produiſent le chyle quand ils ont eſté diſſous & fermentez par un levain ou un diſſolvant qu'ils rencontrent dans l'eſtomac ; & que le chyle en fermentant dans nos veines devient ſang, ſans que pour cela il ſoit beſoin de nouveau levain : le ſeul mouvement qui arrive dans les parties internes du chyle, par ſon mêlange avec le ſang, eſt ſuffiſant pour en changer la couleur & la nature ; ſes parties ſe développent les unes des autres, ce qui les rend capables d'enfiler les pores des parties avec leſquelles elles ont de la proportion ; & tout cela ſans qu'il ſont beſoin de nouvelles fermentations : ainſi la bile ſe ſepare dans le foye, l'urine dans les reins par la ſeule diſpoſition des

pores & par le developpement qui s'en fait dans les parties du chyle.

Les Fermentations des alimens & du chyle peuvent eſtre augmentées ou diminuées contre les ordres de la nature.

Augmentation des Fermentations de l'eſtomac.

Quand le levain de l'eſtomac eſt plus abondant ou plus actif que de coûtume, l'on a beaucoup d'appetit; l'on mange avidement; & quelquefois les alimens qu'on a avalé, ſans les avoir ſuffiſamment mâchez, ſont rejettez par le vomiſſement à cauſe de la trop grande irritation, ou de la trop grande Fermentation qui ſe ſont faites dans le ventricule.

Sa diminutié.

Quand au contraire le levain de l'eſtomac eſt moins actif, ou qu'il eſt embaraſſé, ou en trop petite quantité, l'on ne cuit point; les excremens retiennent quelquefois la figure & la couleur des alimens; de ſorte qu'on n'y remarque point un changement conſiderable: l'appetit ſe trouve abbatu ou éteint; l'on a quelquefois des rapports qui ont la même ſaveur des alimens, quoiqu'ils ne viennent qu'un temps conſiderable aprés qu'on les a avalez.

Enfin quelquefois le levain de l'eſtomac eſt mêlé à des parties étrangeres: qui, quoi-qu'elles ne le rendent pas

moins actif, changent cependant son action d'une maniere extraordinaire; de sorte qu'il vient des appetits extravagans, des rapports aigres ou d'œufs couvis, &c.

Augmentation de la Fermentation du sang. La Fermentation du sang peut être aussi trop grande ou trop petite; ce qui dépend pour l'ordinaire des desordres qui se trouvent dans le chyle, dans l'air, ou dans les parties solides qui servent aux separations des liqueurs qui viennent de la masse du sang. Quand le sang fermente davantage qu'à l'ordinaire, les arteres se compriment & s'étendent d'une maniere plus viste & plus frequente; l'on s'apperçoit d'une chaleur brûlante dans tout le corps; quelquefois les canaux ne peuvent pas resister aux efforts de la liqueur, & ils se rompent; & c'est de là que viennent les inflammations des parties ou les hemoragies.

Sa diminutiõ. Lors au contraire que la Fermentation est diminuée dans le sang, les parties sont froides & languissantes; le pouls est lent & petit: quelquefois l'on a des frissonnemens, la face devient pâle, les forces sont diminuées, &c.

Si les Medecins pouvoient connoî-

tre les causes veritables & prochaines des accidens & des maladies, il est certain qu'en les détruisant ils gueriroient d'une maniere certaine ; mais comme l'on se trompe facilement quand il s'agit de les découvrir, & que d'un autre côté les accidens sont trés-souvent fort pressans, l'on est contraint de remedier promptement aux symptomes, en negligeant, pour ainsi parler, pendant quelque temps, les indications que nous pourrions tirer des causes de la maladie. Ainsi par exemple, dans les appetits extravagans, dans la faim canine, dans le dégoût, dans les raports, &c. nous avons coûtume d'ordonner également les émetiques ou les purgatifs : car quoique les causes de tous ces differens accidens soient trés-opposées ; cependant, comme il y a quelque chose qui leur est commun qui empêcheroit la guerison, c'est à-dire, l'amas d'humeurs ou d'excremens qui s'est fait dans les premieres voyes, l'on doit d'abord songer à l'ôter. De plus il seroit difficile que les specifiques qu'on donneroit dans tous ces symptomes, pussent corriger le levain de l'estomac, parce qu'ils ne pourroient pas se mêler au sang qui en

Indications, curations.

eſt la ſource, ſans avoir eſté corrompus ou alterez en paſſant par le ventricule & les boyaux.

Mais aprés qu'on a vuidé les premieres voyes, la maniere de traiter chacune de ces maladies, doit eſtre trés-éloignée : Ainſi ce qui convient aux rots aigres, ne convient point à ceux qui ſont ſemblables par l'odeur, aux œufs couvis. L'on ne doit pas ſe ſervir dans un dégoût, des remedes dont l'on ſe ſerviroit dans une faim canine : Car comme tous ces deſordres dépendent de differentes diſpoſitions du levain de l'eſtomac, l'on doit voir quelle eſt ſa diſpoſition dans chaque maladie, afin que quand ſa force eſt diminuée, on puiſſe la rétablir avec des medicamens qui luy ſoient ſemblables; & qu'au contraire quand il ſemble trop actif, l'on en diminue la force par des choſes qui lui ſoient opoſées; ainſi nous devons, avant toute choſe, examiner ſa nature.

Il y a peu de perſonnes qui croient preſentement avec Vanhelmont, que le levain de l'eſtomac ſoit acide; au contraire l'experience ſemble prouver qu'il retient davantage de l'acre & du ſalin, quoiqu'il contienne des parties acides &

alkalines, volatiles & fixes, huileuses & aqueuses : & les Auteurs mêmes qui doutent s'il se fait quelque fermentation dans l'estomac, ne laissent pas de dire, *Qu'il est certain que l'humeur fermentative de l'estomac n'est point un acide, mais un acre salin volatil, parce que sans cela l'on ne pourroit pas concevoir comment les sels volatils, qui sont envelopez dans les alimens par des aigres, pourroient se developer dans le ventricule, si le levain de l'estomac ne contenoit des parties propres à en détruire la force.* Cependant la nature du levain de l'estomac peut varier dans les differens temperamens, comme aussi dans les saisons, dans les differens Pays, &c. Mais comme j'ay parlé plus au long de la nature du levain de l'estomac, dans l'explication que j'ay donnée de l'usage des parties, je passe aux remedes. *Mocbius.*

Je viens de dire que les medicamens qui peuvent exciter la force languissante du levain de l'estomac, doivent luy estre semblables par une acreté salée & volatile, parce que pour lors elles détruisent les parties grossieres & visqueuses qui empêchoient l'action du levain ; tels sont les plantes aromatiques, les

ſels lixivieux & les autres ſtomachiques; les abſorbans & les precipitans peuvent même quelquefois produire des effets ſemblables, en corrigeant une aigreur déſagreable qui peut ſe rencontrer dans le levain.

Au contraire, quand il eſt trop acre, il faut recourir aux acides, au nitre & à quelques autres ſels mixtes, & qui participent beaucoup de l'aigre pour le corriger; mais comme nous avons expliqué l'action de ces ſortes de medicamens, en parlant des ſtomachiques en nôtre Traité des Medicamens, cecy ſuffira.

Remedes contre la Fermentation du ſang. Si l'on voit de ſi grands accidens qui ſuivent les déſordres de la Fermentation de l'eſtomac, il en vient de bien plus grands encore de ceux qui arrivent à la Fermentation du ſang; & l'on voit ſouvent qu'un malade au bout de quelques jours, perd la vie par ce ſeul dérangement.

Quand la Fermentation eſt augmentée dans le ſang, le pouls eſt élevé, les yeux deviennent étincelans, la langue rude, la face rouge, les veines groſſiſſent, les artéres des tempes frapent avec violence, la tête fait de la douleur, la reſpiration

respiration n'est pas libre ; elle est grande, & quelquefois laborieuse : pour lors l'on doit avoir recours à la saignée, de crainte qu'il ne se rompe quelque vaisseau dans les parties interieures, & on la doit faire grande par rapport aux forces du malade, dans le commencement de la maladie ; & s'il n'y a rien dans les premieres voyes d'étranger ou d'impur, l'on doit faire boire au malade, de l'eau où l'on aura fait dissoudre, le nitre ou le tartre soluble, sans aucune décoction de racines ou de plantes, afin de dissoudre la masse du sang, & d'en diminuer la fermentation.

Quand on aura adouci les symptomes, si la nature montre qu'elle est disposée à la sueur, ou à quelque autre évacuation, il faut l'aider ; mais comme nous entrerons dans ce détail, en parlant de chaque fiévre en particulier, il est trés inutile d'en parler presentement.

Quand la Fermentation du sang est diminuée, tout le corps se refroidit ou frissonne, les membres s'engourdissent quelquefois, ils perdent leur sentiment ou leur embonpoint, les parties étrangeres qui se doivent separer du sang, ne se filtrent point dans les tamis diffe-

rens, la peau devient pâle, quelquefois jaune, l'on sent des lassitudes, & plusieurs autres accidens. Pour remedier à tous ces desordres, quand les premieres voyes ont esté nettoyées, il faut user d'aromatiques, & de tous les medicamens, qui en détruisant les serositez, peuvent servir à dissoudre un sang gluant : tels sont les sudorifiques, les diaphoretiques, les alkalis volatils, & plus que tous ces remedes, les préparations de Mars, de Mercure & d'Antimoine, qui retenant beaucoup de parties metalliques acquierent beaucoup de mouvement, & n'en perdent pas beaucoup; & par consequent sont propres à entretenir la liquidité dans nos humeurs.

CHAPITRE III.

Des differens temps, & des differentes suites des Fermentations de nos humeurs; & premierement des Coctions.

Temps des maladies. TOUS les Medecins reduisent les temps des maladies à quatre ; car dans toutes sortes de maladies salutaires,

ils pretendent diſtinguer le commencement, l'augmentation, l'état & la fin ; au contraire dans les maladies où le malade meurt, il n'y a point de fin ou de declinaiſon.

Quoique ces ſortes de temps ſoient generaux à toutes les maladies, l'on peut dire cependant que ſi on les doit, & que ſi on les peut bien diſtinguer, c'eſt particulierement dans les maladies qui ſont jointes à une fiévre aiguë, ou en celles qui ſont coûtume de revenir par accés, parce que ces ſortes de maladies dépendent de la Fermentation des humeurs : car en chaque Fermentation il y a un commencement, lorſque les parties internes du mixte ſont embaraſſées les unes dans les autres, & que ſans eſtre developpées elles ne laiſſent pas de ſe combattre d'une maniere obſcure & inſenſible.

Par ce mouvement interieur les principes ſe developpent, l'agitation ſe rend plus ſenſible, & c'eſt ce qu'on nomme accroiſſement. Enſuite les principes qui ſe developpent de nouveau, ne faiſant juſtement que remplir ceux qui s'échappent, le mouvement & la Fermentation paroiſſent demeurer quelque temps

au même état : ce qu'on appelle état de *consistence*, ou vigueur.

Enfin comme le sang, les humeurs & les autres mixtes qui fermentent ne peuvent pas toûjours fournir des parties propres à exciter la Fermentation ; & que d'un autre côté il s'en échappe continuellement ; il faut que peu à peu elle diminuë : c'est ce qu'on appelle diminution, fin où declinaison.

De même dans les maladies, le commencement est le premier temps dans lequel la maladie garde à peu prés la même *consistence* ; quand elle s'accroist sensiblement, l'on dit que c'est le second temps, appellé *augmentation* ou accroissement ; quand aprés cette augmentation elle demeure au même état, sans augmenter ni diminuer ; c'est le troisiéme qu'on appelle état ou vigueur ; quand les accidens diminuent, c'est le quatriéme appellé declinaison : enfin on voit bien parce que nous venons de dire, que dans le commencement & dans la fin les accidens sont beaucoup plus legers ; & qu'au contraire dans l'accroissement & dans l'état, ils sont beaucoup plus violens. Mais les Medecins voyant que ces marques

eſtoient trop generales pour bien diſtinguer chaque temps en particulier, ont crû les mieux connoître par la coction des humeurs : ainſi quand les humeurs ſont crûës & ſans coction, ils diſent que c'eſt le commencement de la maladie ; quand elle commence, c'eſt l'accroiſſement ; quand elle perſévere c'eſt l'état ; & enfin quand elle devient apparente & qu'elle eſt parfaite, ils appellent ce temps la fin de la maladie.

Mais parce que ces temps qui ſe diſtinguent ſi aiſément par l'eſprit ne peuvent que fort difficilement eſtre obſervez chez les malades, principalement dans les maladies longues, dans leſquelles on voit une augmentation ſenſible, aprés un long état de conſiſtence, & dans quelques fiévres où l'on voit une égalité d'accidens depuis le commencement juſqu'à la fin ; on a eu recours à un certain nombre de jours, qu'on a attribué à chacun de ces differens temps : ainſi dans les maladies ſimplement aiguës, on a ſuppoſé que le commencement ne paſſoit pas le troiſiéme jour, comme l'augmentation le ſept ; l'état s'étendoit juſqu'au douze ou quatorze ; & que le reſte de la maladie s'appelloit

la fin. Dans les fiévres intermittentes ils ont imaginé ces quatre mêmes temps dans chaque accés ; & ils ont designé chacun de ces temps par les mêmes caracteres qu'ils avoient distingué les premiers. On appelle ces derniers les temps particuliers des maladies : mais afin de mieux entendre tout leur systeme, il faut examiner en deux mots ce qu'ils entendoient par maladies aigues & chroniques.

Maladies courtes, aigues, chroniques.

On appelle une maladie courte quand elle se termine en peu de temps ; mais quand elle est accompagnée de danger, on l'appelle aiguë : si elle finit dans les quatre premiers jours, elle est extrêmement aiguë ; & pour lors chaque jour marque un temps different dans la maladie : si elle finit dans les sept premiers jours, on la nomme peraiguë ; si dans les quatorze, on dit qu'elle est simplement aiguë ; si dans le vingt, on dit qu'elle n'est pas exactement aiguë ; si elle va jusqu'au quarantiéme jour, on dit que la maladie aiguë est dégenerée ; c'est pourquoy on l'appelle aiguë par changement d'espece ; & enfin les maladies qui passent le quarantiéme jour sont appellées chroniques.

μετάπτωσις.

En connoiſſant le temps limité des maladies aiguës, il ſeroit facile de donner à chaque maladie des temps juſtes, ſi nous avions des marques certaines pour diſtinguer une maladie aiguë ou peraiguë; mais dans les maladies qui ſe terminent au ſeptiéme, il n'y a pas toûjours des ſymptomes fort violens; & nous en voyons mourir avant le ſept, dont les ſymptomes ne marquoient au plus qu'une maladie aiguë : ainſi comme on ne peut point trouver de regles juſtes par la grandeur des accidens, la longueur ou la violence des accés ou des redoublemens; voyons ce que nous pourrons découvrir par les ſignes de coction ou de crudité.

On cherche ordinairement les ſignes de coction ou de crudité dans les urines, dans les crachats & dans les excremens du ventre; mais afin de ſçavoir plus clairement ce qu'on doit entendre par ces mots, examinons ce que les Anciens entendoient. *Signes de coction & de crudité.*

Selon leur penſée il y a de deux ſortes de coctions, les unes ſont propres aux alimens, les autres ſont propres aux humeurs nuiſibles qui

sont les maladies ; c'est de ces dernieres dont nous avons à parler.

Coction suivant Hippocrate. Hippocrate pretend que la coction de l'humeur qui fait la maladie, est une temperature ou un adoucissement de l'acrimonie de l'humeur, par lequel elle obtient une douceur à peu prés semblable à celle qu'elle avoit naturellement : ainsi dans le Livre de l'ancienne Medecine, il prend l'exemple de

κόρυζα. ceux qui sont enrheumez de la teste, qu'on appelle ordinairement enrheumez du cerveau. La fluxion, dit Hippocrate, leur coule d'ordinaire d'une maniere fort acre par le nez ; elle déchire & enflamme les parties par où elle passe; *& l'acreté continuë toûjours avec la fluxion & l'inflammation : mais elles diminuent toutes ensemble, quand l'humeur qui fait la fluxion s'est un peu épaissie, & qu'elle est devenuë moins acre & plus cuite.* Le même Autheur explique quelque temps aprés la maniere dont se fait la coction, en disant qu'elle se fait *par le mêlange & la temperature.* En effet comme il n'y a point de coction ni d'adoucissemens sans un changement interieur dans les *parties*, il faut de necessité supposer qu'il y a eu

une fermentation, qui a esté excitée par le mêlange d'une matiere étrangere. Enfin dans le même Livre il rapporte les signes par lesquels on connoist la coction, lorsqu'il dit que les douleurs, les ardeurs & les inflammations deviennent fort grandes, jusqu'à ce que les humeurs ayent esté cuites ; & dans ses Aphorismes, il nous dit que les fiévres & les douleurs sont plus grandes dans le temps que le pus se fait, que quand il est fait : l'on doit donc connoistre la coction de l'humeur qui fait la maladie par la cessation ou par la grande diminution des accidens. Mais ce n'est pas assez d'avoir vû ce qu'Hippocrate nous enseigne sur cette matiere, il est bon d'examiner les sentimens de quelques autres.

Sentiment de Galien.

Galien pretend que la coction de l'humeur morbifique est un ouvrage de la puissance naturelle qui se fait par le moyen de la chaleur, par laquelle l'humeur est tellement changée, qu'elle peut ou devenir nourriture des parties, ou estre chassée hors du corps. Dans son sentiment, il y a un combat entre la nature & la maladie : de sorte que la coction n'est qu'une victoire que la Na-

ture a remportée sur l'humeur, qui causoit la maladie. Les Medecins ont dit aprés luy, que la Nature entreprenoit cet ouvrage ou ce combat, principalement dans l'augmentation & dans l'état de *consistence* de la maladie; de là ils ont tiré beaucoup de consequences: ils ont cru que c'étoit sur ces principes qu'Hippocrate avoit défendu la purgation & tous les evacuans dans le temps que les humeurs estoient cruës; & que Galien avoit établi la même Regle sans exception dans les maladies chroniques; qu'à la verité dans les aiguës il se relâchoit, en disant que dans leur commencement, auparavant que la nature eût commencé de travailler à la coction, l'on pouvoit quelquefois donner des purgatifs quand les humeurs estoient aqueuses & coulantes, ou lorsqu'elles estoient agitées d'un mouvement vague & indeterminé, qui pouvoit faire craindre qu'elles ne se jettassent sur une partie.

Ces Sectateurs de Galien ont amplifié ces idées, & ils ont supposé que les humeurs en se cuisant obtenoient des qualitez semblables à celles du pus; & que quand elles estoient dans cet état,

elles pouvoient se mêler à la serosité, & estre chassées par les urines : c'est pourquoy les urines qui sont sans sediment, sans nuages & sans aucune chose qui nage dans le milieu, sont des marques qu'il n'y a point de coction ; & quelques unes des marques que nous venons de rapporter, signifient au moins que la coction est déja commencée : mais quand on voit, disent-ils, les urines avec un sediment blanc, leger & égal, qui se termine en une espece de pyramide, c'est un signe que la coction est parfaite. C'est par toutes ces raisons que Fernel a dit aprés Hippocrate, qu'il ne falloit rien faire dans la vigueur & dans l'état des maladies : même il pretend qu'on n'y doit pas saigner, principalement si le malade l'a esté au commencement : ce qu'il tâche de prouver ainsi. « La Nature dans la coction « fait une separation des humeurs qui « n'ont point esté infectées d'avec celles « qui l'ont esté, afin de conserver les « premieres & de chasser les autres : ainsi « la saignée qui tire également & sans « choix toutes les humeurs, ne peut « qu'empêcher l'ouvrage de la Nature. Ensuite il ajoûte que quand la coction

de l'humeur est faite, il ne voit pas que la saignée puisse non plus avoir lieu : ce qu'il prouve par l'exemple du phlegmon, où l'on voit que quand le pus est fait, la saignée ne sert de rien pour évacuer l'humeur : mais qu'il faut recourir à des voyes plus courtes en donnant sortie à la matiere. De
» même, dit cet Autheur, dans les fiè-
« vres dont la matiere est dans les veines,
» lorsque la coction est achevée, il est
« inutile de se servir de la saignée, & les
« purgatifs l'emportent aisément.

Cet exemple que Fernel nous donne du phlegmon, pour expliquer la coction, est une imitation ingenieuse de celuy que nous donne Hippocrate dans le Livre des Crises, où il dit que les ulceres sont l'exemple des urines, parce que quand elles rendent un pus blanc, c'est un signe d'une guérison prochaine ; & qu'au contraire lorsqu'elles rendent de la sanie c'est une marque de malignité.

C'est apparemment par des raisons semblables que Celse dit, que comme il est quelquefois tres-utile de tirer du sang dans le commencement des maladies ; de même l'on peut dire que la saignée n'est jamais utile aprés le qua-

triéme jour ; & un peu aprés il dit, que lorsque la fiévre est forte, si l'on saigne dans sa vigueur, l'on tuë immanquablement le malade.

Quelques Arabes, & entre autres Avicene, n'ont entendu par la coction dans les maladies, qu'une attenuation ou un épaississement de l'humeur par le moyen de la chaleur naturelle, pour disposer l'humeur à l'évacuation. Par là on peut facilement conclure, que tous les Medecins ont eu des sentimens fort differens de la coction dont nous parlons, & que les uns & les autres n'avoient que des conjectures mal appuïées & peu stables : car si la coction est l'ouvrage de la Nature victorieuse, si elle se sert pour cela de la chaleur naturelle comme d'un instrument ; pourquoy les Medecins avant la coction épuisent-ils le sang des veines, luy qui est la source de la chaleur ? pourquoy quand la coction est parfaite, & la maladie par consequent vaincuë, quelques Medecins ne laissent-ils pas de saigner ? Enfin pourquoy troublent-ils la Nature dans ses operations, en ordonnant des purgatifs ou d'autres evacuans dans le commencement des maladies ou dans

Sentiment d'Avicene.

leur vigueur. Dans le commencement, les humeurs sont, disent-ils, attachées aux parties solides, & l'on ne les peut détacher sans violenter la Nature ; & dans la vigueur des maladies on les agite encore davantage. Enfin pourquoy tous les Medecins ordonnent-ils les purgatifs à la fin des maladies, quand les chemins sont ouverts, & que l'humeur déja cuite ne peut faire aucun mal ? Sans doute tout cela posé, on peut conclure qu'on pratique tres-mal, ou que tous les Medecins suivent peu leurs principes.

Sentiment de l'Autheur. Afin donc que nous puissions établir nôtre sentiment touchant la Coction ; je soûtiens premierement contre le sentiment ordinaire, qu'il y a plusieurs maladies dans lesquelles on ne doit point attendre la coction ; plusieurs autres dans lesquelles il faut l'empêcher ; & quelques autres dans lesquelles elle se trouve dés le commencement de la maladie ; & avec cette petite correction, je tâcherai de prouver que la methode ordinaire des bons praticiens, est la voie la plus seure pour guérir.

Je ne sçai comment l'on a pu s'imaginer qu'il falloit attendre la coction

dans les maladies extrêmement aiguës ou peraiguës : toutefois Hippocrate a dit qu'il arrivoit rarement que la matiere fût tellement agitée, qu'elle pût se porter dans quelque partie noble, & qu'il n'y avoit que ce rencontre où elle dût estre évacuée. Plusieurs Medecins attendent une coction qui ne peut point venir : car, comme dit *Fernel*, « quand les symptomes sont pressans, & « que la suite d'une maladie n'est pas « seure ; il n'est pas seulement utile, mais « il est necessaire de se servir de purgatifs, « parce qu'il est à craindre que le malade « ne meure auparavant que l'humeur « soit cuite ; c'est pourquoy il faut faire « toutes sortes d'efforts pour l'ôter quoiqu'elle « soit cruë. «

Mais afin que l'autorité d'Hippocrate demeure dans son entier, il est bon d'examiner ce qu'il a entendu, quand il a dit qu'il ne falloit purger dans les maladies aigues, que quand les humeurs estoient en *orgasme* ou turgescence : ce qu'on a interpreté, quand elles estoient assez agitées pour se jetter sur quelque partie noble ou necessaire à la vie. *Explication de l'orgasme.*

Jusqu'à present l'on a entendu par cette agitation un mouvement par le

quel les humeurs estoient portées d'un côté & d'autre sans avoir aucune place fixe : si cela est, il est certain que cela ne doit pas estre fort extraordinaire, puisque nous voyons peu de fiévres aigues, où nous ne remarquions un mouvement assez rapide dans les humeurs, & qui est même assez souvent suivi d'inflammation des parties interieures: cependant Hippocrate défend en plusieurs endroits les purgatifs dans les inflammations des parties internes: ainsi il n'y a pas lieu de croire que ce soit là le sentiment d'Hippocrate: voicy donc à quoy je pense qu'on le doit reduire.

L'agitation des humeurs dont parle Hippocrate, est un mouvement ou une fermentation des humeurs contenuës dans le ventricule & dans les premieres voyes : car il est indubitable que ces sortes d'humeurs doivent incontinent estre évacuées : car comme elles sont plus grossieres que le sang, si elles y passent, elles en augmentent la fermentation, & ne circulent pas aisément au travers des pores des parties internes, d'où naissent les obstructions & les inflammations des visceres. C'est pour

pour prévenir tous ces desordres qu'on doit promptement les vuider. Chez les Grecs du temps d'Hippocrate, l'on voioit peu de ces agitations d'humeurs dans les premieres voies, parce que les Grecs estoient sobres & dans un lieu où ils transpiroient beaucoup à cause de la chaleur : car d'autant plus que la transpiration est grande, d'autant moins voit-on d'amas d'humeurs dans les premieres voies : par des raisons toutes opposées nous voïons dans ce pays beaucoup de ces sortes de mouvemens d'humeurs au commencement des maladies aigues.

Mais ce n'est pas seulement dans les maladies aigues qu'il est inutile d'attendre la coction : car il y a plusieurs maladies longues, où il est inutile de considerer les dejections ou les urines, quand il y a des amas dans le ventricule, dans le foye, dans la vessicule du fiel, dans le pancreas & dans les lieux voisins, en quelque temps que soit la maladie, l'on doit aussi-tôt en venir à ce qui peut vuider : car il est certain que sans cela ces humeurs se mêlant continuellement à la boisson & aux alimens, empêchent qu'il ne s'en puisse

former un bon chyle, & passant dans le sang le corrompent ; elles peuvent même empêcher l'action des specifiques qu'on pourroit donner : c'est pourquoy dans la cachexie, dans l'hydropisie, dans les pâles couleurs & dans plusieurs autres maladies qui sont accompagnées de ces sortes d'amas, l'on doit commencer leur guerison en vuidant les premieres voies.

Incertitude des signes de coction dans les maladies chroniques.

De plus les signes de coction ne peuvent estre que tres-équivoques dans les maladies longues : par exemple, dans l'hydropisie & le scorbut, l'urine est cruë quoiqu'elle ait un grand sediment : au contraire celle qui est moins épaisse & moins chargée est un bon signe, parce qu'estant plus semblable à l'état naturel, elle montre que la Nature commence à avoir le dessus.

Outre les maladies dont nous avons parlé, il y en a d'autres où tout le monde avoüe qu'on perd le temps à attendre la coction : telles sont les fiévres malignes & la verolle, dans lesquelles on voit quelquefois perir les malades, quoiqu'ils rendent des urines semblables à celles des personnes qui ont la meilleure santé : peut-estre le ve-

nin malin n'eſt pas propre à eſtre corrigé par la fermentation du ſang, ou, comme parlent les Medecins, dompté par la Nature.

Il n'eſt pas plus difficile de prouver qu'il y a des maladies où il faut empêcher la coction : car comme il y a quatre manieres dont finiſſent les inflammations, ſçavoir la reſolution, la maturation, l'endurciſſement & la pourriture, entre leſquelles la reſolution eſt ſans doute la meilleure, principalement dans les inflammations des parties internes, où les ſuites de la coction & de la maturation ſont des écoulemens de pus & des ulceres : on doit dire que dans ces ſortes de maladies, on doit, autant que l'on le peut, empêcher la coction : ainſi quand la pleureſie vient à maturité, il ſe fait un empyeme, l'empyeme eſt ſuivi de la pthiſie : c'eſt pour cette raiſon que dans les inflammations des parties internes comme dans la pleureſie, la peripneumonie, &c. l'on tire beaucoup de ſang dans les commencemens, afin d'empêcher la coction du phlegmon, & que le ſang qui commence à ſejourner puiſſe retourner dans les vaiſſeaux; & l'on voit quelquefois que dans

Il faut quelquefois empêcher la coction.

le commencement des inflammations externes les repercussifs guérissent aussitôt, & pour peu qu'il y ait de crainte à laisser une tumeur sans l'ouvrir, on l'ouvre sans attendre qu'elle soit meure : ainsi Hippocrate ordonne de couper les petits tubercules qui viennent autour du fondement, quoiqu'ils soient cruds, & même dans leur naissance, de crainte qu'il ne survienne une fistule : de même de crainte qu'il n'arrive un épanchement de pus dans les parties internes, l'on doit empêcher la coction de leurs inflammations.

Comme la coction ne sçauroit estre empêchée à moins qu'on ne diminuë la fermentation ; nous sommes contraints de la diminuer non seulement dans toutes les inflammations internes, mais même dans toutes les maladies où nous craignons qu'elles arrivent : car quoique la fermentation semble servir à la depuration des liqueurs ; cependant quand elle est assez forte pour rompre quelques vaisseaux ou pour y faire quelque embarras & quelque inflammation en poussant des parties grossieres, nous sommes contraints de la diminuer : & par consequent d'em-

pêcher, ou du moins de retarder la coction.

Enfin la coction se trouve quelquefois dés le commencement de la maladie: ce qu'on peut voir dans les fiévres intermittentes & continuës: car sur la fin de chaque accés l'humeur est cuite; ce qu'on peut prouver parce qu'il n'y a plus d'accidens, & que d'un autre côté les urines sont plus chargées & ont un plus grand sediment. Par la même raison dans la remission des continuës l'on y voit une coction de l'humeur, patce que les accidens sont adoucis & les urines plus épaisses: l'on sçait bien qu'en laissant le malade en cet état, l'humeur qui estoit adoucie reprend sa premiere acrimonie lorsqu'elle se corrompt de nouveau, ou par son séjour, ou par le mêlange qui se fait dans les premieres voies; ainsi elle redevient cause d'un nouvel accés ou d'un nouveau redoublement: c'est pourquoy Hippocrate dans le Livre de la Diete des maladies aigues, ordonne la purgation dans le commencement des maladies, lorsque les urines sont troubles & épaisses. J'avoüerai cependant que la coction qui arrive dans le commen-

La coction est quelquefois dans le commencement des maladies.

cement de la maladie n'est pas seure : ainsi Hippocrate dans les Coaques nous apprend, que les urines épaisses dans les peripneumonies, qui deviennent claires auparavant le quatriéme jour, sont un tres-mauvais signe. Cela ne doit pourtant pas nous empêcher de purger toûjours ce qui se trouve cuit, à peu prés, comme dans un phlegmon l'on n'attend pas que toute la tumeur soit venuë à maturité pour donner jour au pus ; car ce qui est dehors ne peut point retourner à son premier état de crudité.

Pourquoi les purgatifs nuisent quelque-fois dans les commencemens des maladies.

J'ajoûterai à cela, que si l'on voit que les purgatifs ne font pas de bien dans quelques maladies aigues, & qu'ils ne tirent rien de l'humeur qui fait la maladie ; cela vient parce qu'on les donne dans le temps que le sang par sa fermentation gonfle les fibres des intestins : de maniere que le purgatif par son irritation, ne fait que les rendre plus serrez ; & les parties du purgatif passant dans le sang & en trouvant les principes confondus à tous momens par le mouvement de fermentation, n'en peuvent rien separer : ainsi rien ne s'évacuë : mais ces raisons-là ne se trouvant point dans la remission des

fiévres continuës, & hors des accés des intermittentes, rien n'empêche d'y purger quand il y a necessité : car dans ces temps-là le sang n'est point en une trop grande fermentation ; les fibres des intestins ne sont point trop gonflez, & le purgatif peut faire son operation. C'est par des raisons semblables, que dans quelques fiévres malignes, où le sang est dans une fermentation tres-obscure, l'on donne avec succés des purgatifs.

Quelqu'un objectera que le crachat des pleuretiques est un signe de coction, & que quand cette matiere s'évacuë, les inflammations de poitrine & du poûmon se guerissent ; & que par consequent dans les inflammations internes, il ne faut point empêcher la coction : ainsi suivant Hippocrate, le crachat qui paroist dans le commencement de la pleuresie montre qu'elle sera courte.

Afin de resoudre cette difficulté, il faut sçavoir que la partie enflammée dans la pleuresie, c'est à dire, la plevre, ne peut point du tout se vuider par la trachée artere : ainsi le crachat n'est point une partie de la matiere qui fai-

ſoit la maladie que la Nature ait cuite; mais par l'irritation qui ſe fait dans les parties qui ſont proches de celle qui eſt enflammée, il s'excite une toux, qui, ſi elle eſt accompagnée de crachats, marque une maladie courte, parce que le ſang ne doit pas eſtre fort viſqueux, ni avoir ſes parties fort embarraſſées, quand elles ſe ſeparent aiſément. Or il eſt certain que l'inflammation de la plevre, qui eſt faite par un ſang liquide & moins viſqueux, ſe reſoud en moins de temps & plus facilement : car les crachats, les urines & les autres ſignes de coction, ne peuvent montrer que l'état de la maſſe du ſang, & encore d'une maniere fort incertaine.

CHAPITRE IV.

Des Criſes.

LA Coction n'eſt pas le ſeul effet qui varie ſuivant les temps des maladies; car ſouvent dans leur état il arrive des changemens ſoudains que les Medecins ont appellé des Criſes.

Ces changemens ſont ſalutaires ou

mortels ; parfaits, ou imparfaits. Quand ils sont salutaires & parfaits, ils ont de coûtume d'arriver dans l'état de consistence des maladies, avec les marques apparentes d'une coction de l'humeur. Il faut encore observer que les Medecins pretendent que ces changemens n'arrivent qu'en certains jours determinez, soit de l'état où de la declinaison de la maladie, & qu'on peut les prévoir dans d'autres jours qui précedent, dans lesquels on peut remarquer quelques signes obscurs de la Crise future. Ceux où l'on prévoit la Crise sont appellez indicatifs, & ceux où elle arrive, critiques : ainsi Hippocrate dit que le quatre est indicatif du sept, & le onziéme du quatorze, &c. Il donne un exemple, où l'on voit de quelle maniere il prétend qu'on connoist les crises futures dans les jours indicatifs, quand il dit, *que ceux qui doivent avoir une Crise dans le septiéme jour, ont un nuage rouge dans leur urine au quatriéme.* Dans toutes les Crises salutaires & parfaites la Nature se doit délivrer de l'humeur qui fait la maladie : ce qui est aisé à connoistre par la vigueur du malade, & par le soulagement qu'il ressent.

Crises salutaires, mortelles, parfaites & imparfaites.

Crises salutaires.

Car, comme dit Hippocrate, *quand les malades evacuent les choses qui le doivent estre ; ils ne sont point fatiguez.* Enfin les evacuations dont nous parlons, ne doivent estre ni trop grandes ni trop petites, proportionnées en quelque façon à la maladie, non seulement pour la quantité, mais encore pour la maniere dont elles se font; ainsi la folie & les delires melancoliques se guérissent quelquefois par un flux hemoroïdal; les fiévres par des hemoragies, des sueurs, des vomissemens ou des flux de ventre; les maladies longues ou celles qu'on dit qui viennent d'humeurs grossieres, se terminent quelquefois par des abscés.

Symptomatique. La Crise symptomatique se connoist par des signes tout opposez : car elle vient, disent-ils dans le commencement, de la maladie auparavant les signes de coction. Souvent elle n'est point marquée dans les jours indicatifs, elle n'arrive pas dans les jours critiques, elle abat : enfin aprés une evacuation, soit grande soit petite, le malade ne s'en porte pas mieux. Les Crises imparfaites dépendent du mêlange des signes salutaires & des symptomatiques.

Pour connoiſtre cependant plus préciſément quand la Criſe doit bien-tôt venir ; ils nous ont dit qu'elle eſtoit ſignifiée par la violence des ſymptomes, l'ardeur & l'inquietude du malade, ſes chagrins, ſes agitations, ſa reſpiration mal-aiſée, ſes delires, ſes douleurs de teſte & d'entrailles ; ce qu'Hippocrate ſemble avoir dit, quand il aſſure, que la nuit qui devance la Criſe, a coûtume d'eſtre plus laborieuſe, & que celle qui ſuit a coûtume de l'eſtre moins.

Signes des differentes evacuations critiques. L'on tâche encore de découvrir l'eſpece de Criſe qui doit arriver au malade, en obſervant les efforts que fait la Nature, en combattant avec la maladie ; le mouvement de l'humeur & la Nature de la maladie : ainſi l'on dit que les maladies aigues ſe terminent par evacuation, & les chroniques par abſcés.

Par le vomiſſement. Suivant eux l'on prévoit le vomiſſement critique par le crachement frequent, le vertige, le tremblement de la lévre inferieure, les dégoûts, les nauſées & les amertumes de bouche.

Par les diarhes. Les flux de ventre critiques, par les trenchées & douleurs de ventre, par des

bruits & des roulemens de vents autour du nombril, &c.

Par les urines. Les evacuations d'urine, par la pesanteur dans l'hypogastre, l'ardeur dans le bout de la verge, par les urines épaisses; & enfin parce qu'on ne voit pas des signes propres à signifier d'autres Crise.

Par la sueur. La sueur se prévoit par un pouls mol, par la suppression d'urine avec frisson, par une peau molle, chaude & humide, &c.

Par l'hemoragie. L'hemoragie se connoist par une pesanteur de teste & de col, par un éblouïssement de vûë, des yeux étincelans ou rouges, un tintement d'oreilles ou une surdité; & enfin par un chatoüillement dans le nez.

Par les mois. Quant aux mois & au flux hemoroïdal, ils se connoissent aisément par la pesanteur des reins, la tension de l'hypogastre, une chaleur vers l'épine du dos, des douleurs de ventre, principalement si tout cela arrive dans les temps qu'ils doivent couler.

Par les abscés. L'on juge, suivant ces mêmes Autheurs, non seulement qu'il se doit faire un abscés, mais encore en quelle partie il se doit faire, en examinant le

cours de l'humeur, les douleurs, leur situation, & l'espece de la maladie: ainsi dans la lethargie nous voyons souvent des parotides : dans la peste, des bubons; & dans les maladies chroniques, la grossiereté ou la legereté de la matiere, la force de la Nature, le mouvement de l'humeur sont particulierement à observer; & outre tout cela les parties qui ressentent de la douleur semblent designer le lieu où l'abscés se doit faire, non seulement dans les convalescens, mais dans tous les mouvemens critiques qui arrivent à la fin des maladies; de même que les lassitudes qu'on sent pendant les fiévres, qui marquent suivant Hippocrate, qu'il doit venir des abscés proche les machoires ou les articles, à moins que les malades ne rendent des urines troubles ou sanglantes.

Ils jugent même que l'abscés est salutaire quand il vient aprés les signes de coction, dans une partie qui n'est pas fort necessaire à la vie, qui n'est pas extrêmement sensible; qu'il vient en peu de temps à suppuration, qu'il sort en dehors, qu'il se termine en pointe, qu'il ne communique point avec les

parties interieures, qu'il change peu la couleur de la peau, qu'il n'a point une grande circonference dans sa baze; enfin qu'il soulage le malade, & qu'il donne un pus blanc lorsqu'il vient à suppuration, ou qu'il demeure quelque temps à s'évanouïr, lorsqu'il n'y vient pas: ceux qui n'ont point ces qualitez sont dangereux.

Fausseté de ces Observations. Mais afin de faire voir la foiblesse de plusieurs de ces propositions, l'on n'a qu'à considerer que les signes de Coction sont tout-à-fait inutiles dans les fiévres malignes pour les raisons que nous avons déja dites. Secondement, que les sueurs sont non seulement critiques, mais qu'elles finissent absolument la maladie, quand elles commencent de couler le troisiéme jour, le cinquiéme, le neuviéme, l'onziéme & dans d'autres jours qui ne sont point critiques, quoiqu'elles n'ayent point esté indiquées, & qu'elles ne soient point accompagnées des signes de Coction: ce qu'on pourroit même prouver par Hippocrate. Troisiémement, Asclepiade & plusieurs autres Medecins n'ont pas jugé que le systeme d'Hippocrate s'accordât fort avec l'experience; & Celse luy-

même, tout prévenu qu'il est pour luy, croit que les anciens Medecins ont esté trompez pat la vertu des nombres de Pytagore qui estoient alors fort en vogue: car dans ces sortes de rencontres, dit le même Auteur, le Medecin ne doit pas compter les jours, mais bien observer les accés & les redoublemens. Quatriémement, il y a plusieurs maladies, comme celles qui se rencontrent dans les parties solides, qui ne se terminent jamais par des changemens soudains; & il est à observer que toutes les maladies peuvent se changer en celles-là.

Je sçai bien que vers l'état des maladies, dans le temps que le malade est le plus tourmenté, l'on doit appercevoir des marques de la destruction de la Nature ou de la guerison de la maladie: mais cela n'arrive pas toûjours à un jour critique, qui n'est pas toûjours indiqué auparavant; car avec les marques d'un vomissement futur, nous appercevons souvent qu'il vient un flux de ventre qui guérit le malade; & avec les signes d'une grande hemoragie, il vient souvent, une sueur copieuse qui emporte la maladie. Mais afin que nous

voyions encore plus clairement que les obſervations que les Anciens nous ont données des Criſes & des jours critiques ſont peu juſtes ; il faut examiner ce qu'ils penſoient touchant leur cauſe, afin que nous voyions ce qui les a fait ſe tromper.

Cauſes de la Criſe ſuivant les Anciens. Preſque tous les Medecins qui ont ſuivi Galien ont crû avec luy qu'il y avoit deux cauſes des Criſes : l'une interne qui eſtoit la Nature combattant avec la maladie ; l'autre externe & generale qui regloit la cauſe interne. Ils croyoient que la cauſe externe n'eſtoit que l'influence des aſtres, parce qu'ils ſe perſuadoient aprés Hippocrate, que les maladies longues finiſſoient dans les ſaiſons de l'année qui eſtoient oppoſées à leur commencement ; ainſi ils prétendoient que les maladies qui avoient commencé l'hyver finiſſoient l'été, celles d'été en hyver, celles du printemps en automne ; celles d'automne au printemps ; c'eſt pourquoy ils nous ont dit que les maladies chroniques eſtoient reglées par le Soleil, qui dans des ſignes du Zodiaque oppoſez à ceux où la maladie avoit pris ſon origine, devoit produire des effets tout contraires.

Quant aux maladies aiguës, ils croyoient qu'elles estoient reglées par la Lune : car comme la Lune, suivant leur systeme, doit dans un mois lunaire retourner au même point du Zodiaque, elle doit produire pendant son cours des effets tout-à-fait differens ; ainsi l'on ne doit point esperer de Crises, disent-ils, dans les maladies aiguës, jusqu'à ce que la Lune soit dans un signe opposé à celuy dans lequel la maladie a commencé, c'est à dire, au quattre, au sept, à l'onze, au quatorze dans ses aspects quarrez, le milieu de ses aspects quarrez & ses oppositions : de plus ces changemens sont plus ou moins grands suivant les differentes phases du Soleil avec la Lune ; ainsi Galien dit que quand elle est pleine, elle fait des changemens plus considerables que quand elle est en croissant ou en décours.

Tous les fondemens de ce systeme se détruisent absolument aussi-tôt qu'on a quelque idée des signes du Zodiaque : car quand on sçait que ce ne sont que quelques amas d'étoiles fixes, l'on voit d'abord qu'ils ne peuvent produire aucun effet sur la terre. A la verité sui- *Fausseté de ce systeme.*

vant que le Soleil paroist répondre aux uns ou aux autres, il produit differentes saisons : d'où les Astrologues ont attribué differentes qualitez aux signes par rapport aux saisons, où ils les remarquoient ; mais presentement qu'on sçait qu'en quelque point qu'on voye le Soleil, il y a toûjours quatre saisons au même temps sur la surface de la terre ; que si nous avons l'été, il fait hyver aux Antipodes, &c. l'on ne peut pas croire que les saisons dependent de ce qu'on voit le Soleil se lever ou se coucher en certains signes, si ce n'est par les differentes manieres dont ses rayons rencontrent la terre ; & quant à la Lune, on peut encore moins croire qu'elle reçoive quelque vertu de ces sortes de signes ; & elle ne peut elle-même produire aucun effet sur nôtre tourbillon ; si ce n'est qu'en pressant differemment l'air, elle produit le flux & le reflux de la mer, & les differences des marées, & qu'elle nous renvoye suivant ses differentes situations la lumiere du Soleil : mais le cours de la Lune par le Zodiaque, qu'on appelle son mois periodique, ne convient point exactement avec les jours critiques, puisqu'il se fait en

vingt-sept jours, sept heures, onze minutes. Ils ne peuvent pas aussi dépendre des conjonctions du Soleil avec la Lune, puisque cela n'auroit aucun rapport avec le nombre des jours : car le mois synodique contient vingt-neuf jours, douze heures quarante-quatre minutes : ce qui ne convient nullement avec les quatre semaines critiques. Pour ce qui concerne le mois d'illumination de la Lune, qui est le temps où elle paroist, comme il ne contient que vingt-six jours & douze heures, il peut encore moins se rapporter aux jours critiques. Galien avoit si bien senti ces raisons, que pour ne pas perdre son systeme de la Lune, il s'estoit imaginé de composer un mois critique ou medicinal, du mois d'illumination & du mois periodique, afin qu'il pût reduire les jours critiques suivant ses Observations, & suivant celles d'Hippocrate : par là on peut voir le peu de raison qu'ils ont eu.

Mais afin qu'on ne croye pas à la fable que je viens de rapporter des jours critiques, & que d'un autre côté l'on ne méprise pas les justes Observations de nos Anciens parce qu'ils nous en

ont donné de mauvaises raisons ; je vais dire en peu de mots ce que j'en pense.

Veritable cause des mouvemens critiques.

Dans la plûpart des maladies aigues qui dépendent de la Fermentation des liquides, l'on voit certains redoublemens en certains jours, qui sont d'ordinaire suivis de quelques évacuations : car comme dans les fiévres tierces intermittentes il est vrai de dire que dans les jours impairs les humeurs fermentent, & qu'on voit des évacuations qui suivent les accés ; de même peut-on dire que dans les doubles tierces l'accés qui répond à la tierce, c'est à dire, celuy qui arrive dans les jours impairs, est plus fort : de sorte qu'on peut établir cette regle generale dans les fiévres intermittentes aiguës, & dans les continuës qui ont des redoublemens, que les malades doivent avoir des accidens plus fâcheux qui sont suivis d'évacuation dans les jours impairs, car il est rare qu'on voye des quartes continuës.

Pourquoi vers l'état,

De plus il faut remarquer, que le premier jour qu'on a la fiévre, elle n'est presque jamais si violente qu'elle le devient dans la suite, parce que la masse du sang n'est pas encore disposée à un

mouvement fort rapide ; dans le redoublement qui suit dans un jour impair, c'est à dire, le troisiéme jour, il se fait une grande agitation du sang, & il se fait une évacuation sur la fin du redoublement, qui est souvent le commencement du quatriéme jour : si au contraire le redoublement qui se doit faire au cinquiéme jour est plus violent, c'est à ce jour que se fait la Crise. Mais il arrive d'ordinaire qu'elle ne se fait qu'au sept, tant dans les tierces intermittentes, que dans les continuës, parce que dans l'augmentation & dans l'état des maladies, les symptomes sont plus violens; & par consequent l'on doit s'attendre à des accés & à des redoublemens plus forts, parce que les principes de la masse du sang ont commencé à estre developpez par les fermentations anterieures : de sorte que les principes du sang estant dégagez des liens qui les empêchoient d'agir, font des mouvemens beaucoup plus grands.

C'est donc vers l'état des maladies que les symptomes sont plus fâcheux, & qu'ainsi l'on doit attendre des changemens ; & quelquefois par de grandes fermentations il se fait de grandes

Plûtôt dans les Pays chauds.

évacuations qui emportent ce qu'il y avoit d'impur dans la masse du sang: mais cela n'arrive que rarement en France, quoique cela soit plus ordinaire dans les pays plus chauds; c'est pourquoy il ne faut pas beaucoup s'attacher aux indications qu'on en peut tirer. Cette seule observation peut détruire l'opinion de Fracastor, qui dit: que les jours critiques & les Crises dépendent du mouvement de l'humeur melancolique; car si cela estoit, elles seroient fort fréquentes dans les pays froids; puisque les fiévres quartes, le scorbut & l'affection hypocondriaque, qui viennent de l'humeur melancolique, s'il y en a dans nôtre corps, sont plus ordinaires dans les pays froids que dans les pays chauds.

Remarques sur les Crises. On conclut aisément par ce que nous venons de dire, qu'il est presque toujours inutile d'attendre les Crises, & souvent dangereux de confier à la Nature la suite d'une maladie. J'avoüe cependant que quand la Nature commence quelque évacuation, l'on ne la doit point détourner, en tentant d'évacuer par d'autres endroits: principalement si l'évacuation est sensible, &

qu'elle ſuive un accés ou un redoublement. Secondement, dans les grandes fermentations qui arrivent dans la vigueur ou état de la maladie, il ne faut ſe ſervir ni de rafraichiſſans, ni de ſaignées, quand l'on ne craint point qu'il ſe faſſe quelque depoſt dans les parties interieures, ou que quelque vaiſſeau ſe rompe; parce que cela pourroit empêcher la purification de la maſſe du ſang. Troiſiémement, l'on doit uſer rarement des purgatifs, ſoit doux, ſoit violens, vers l'état des maladies, principalement pendant le redoublement: mais il eſt ſouvent de la prudence du Medecin de donner quelques évacuans auparavant la vigueur de la maladie afin d'empêcher la Criſe, parce que dans ces grandes fermentations, il arrive ſouvent que les organes ne peuvent pas reſiſter à l'impulſion des liquides, & la Nature ſuccombe ſous le faix de la maladie: c'eſt pourquoy les grandes évacuations qu'on procure dans les commencemens ſont ſouvent profitables, en ôtant une partie des humeurs qui devoient fermenter: & les precipitans, qui ſans une grande tranſpiration, ni une grande fermentation, ne laiſſent

pas de temperer & d'adoucir, doivent estre aussi employez pour empêcher les grandes fermentations, & par consequent les Crises.

Il faut ajoûter à tout cela qu'on voit quelquefois des Crises, & des Crises salutaires dans des jours qui ne sont ni critiques ni indicatifs, comme dans le sixiéme jour ; & les prognostics qu'on en tire ne peuvent point estre certains, puisque outre l'incertitude des jours, il est constant que l'ordre en pourroit estre à tous momens troublé par le regime ou par les medicamens. Enfin les signes de coction qui semblent rendre les Crises salutaires ou mortelles, parfaites ou imparfaites sont eux-mêmes si incertains qu'ils trompent souvent les Medecins. Entre plusieurs observations de leur incertitude, l'on en peut lire quatre exemples dans Fabrice Hildan, Centurie troisiéme, Observation soixante-treiziéme ; afin donc que nous tirions quelque chose de certain de la connoissance du temps des maladies, je croy qu'on peut rapporter le tout à ces propositions.

1°. Les maladies aiguës ne different des maladies chroniques que par la vio-

lence

lence des accidens & par la force du malade.

2°. Dans les redoublemens & dans les accés des maladies aiguës & chroniques, on ne doit point donner d'alimens ni de purgatifs, à moins que le peril ne soit plus grand en retardant.

3°. Quand il y a quelque humeur à évacuer, il faut le faire d'abord dans les maladies aiguës & chroniques.

4°. Quand la Nature fait quelque évacuation sensible sur la fin d'un accés ou d'un redoublement, il ne faut pas la détourner.

5°. S'il y avoit crainte que quelque vaisseau ne se rompît ou qu'il ne se fist quelque depost sur quelque partie interne dans la vigueur même de la maladie, on peut diminuer les symptomes qui viennent d'une trop grande fermentation par la saignée.

6°. Quand la Nature ne fait pas des évacuations fortes sur la fin des accés, il faut l'aider.

7°. Il est ridicule de dire quand on voit une maladie violente qu'elle ne durera que vingt jours, puisqu'on voit tous les jours le contraire, soit à cause de la malignité, soit à cause

du changement de la maladie.

CHAPITRE V.

Des differentes marques des Fermentations, & des prognoſtics qu'on en peut tirer, & premierement du Pouls.

Ce qu'un Medecin doit obſerver.

HIPPOCRATE marque dans le Livre des affections, que lorſqu'un Medecin s'approche d'un malade, il doit luy demander ce qu'il ſouffre; ce qui a précedé, qui ait pû donner occaſion à ſa maladie; combien il y a déja de temps qu'il ſe ſent mal diſpoſé; ſi ſon ventre eſt libre; & enfin quel eſt le regime qu'il a gardé. Par ces paroles Hippocrate comprend toutes les interrogations utiles qu'on peut faire à un malade: parce qu'il ſuppoſe que le Medecin a déja touché le pouls, qu'il a déja obſervé le viſage du malade, la maniere dont il ſe tient couché, ſa langue, ſa peau, qu'il a manié ſon ventre, entendu ſa reſpiration, ſa voix, & qu'il s'eſt fait apporter les differens excremens que le malade a rendu; & enfin

qu'il a connu aiſément l'âge, le ſexe du malade, la ſaiſon où il le traitte & le pays où il eſt: car par l'amas de tous ces ſignes differens, l'on connoiſt les degrez des fermentations qui ſe trouvent dans nos liqueurs; & l'on tient une route preſque ſeure, ou pour guerir la maladie, ou pour en prévoir l'evenement.

Premierement, par le mouvement du cœur ou de l'artere, l'on connoiſt l'état de la maſſe du ſang: ce qui eſt fort conſiderable, pour parvenir à la gueriſon, puiſque la vie & toutes les actions en dépendent comme de leur cauſe. *Du pouls.*

Pour bien connoiſtre le pouls, il faut premierement ſçavoir, quelle eſt ſa diſpoſition naturelle. Secondement, ſi l'état où l'on le trouve ne depend point de quelque defaut de conformation: c'eſt pourquoy dans le pouls interrompu, Riolan conſeille de toucher l'artere de la cuiſſe, pour voir ſi cette intetruption dépend d'un deſordre commun à toutes les arteres: cependant dans les femmes l'on examine d'ordinaire les arteres des temples. Troiſiémement, il faut que le bras ſoit placé de maniere qu'on puiſſe ſentir facile-

ment le battement de l'artere : car il eſt certain qu'il ſe fait un changement conſiderable dans le pouls, ſuivant les differentes ſituations du bras.

Nous avons dit d'abord qu'il falloit obſerver la diſpoſition naturelle du pouls : ainſi un Autheur rapporte qu'il a vû un malade, qui pendant qu'il avoit la fiévre avoit toûjours le pouls fort égal, mais qui l'avoit toûjours inégal lorſqu'il eſtoit ſans fiévre. Mais parce que ces ſortes d'exemples ſont rares, nous reduirons ce qu'on doit obſerver dans le pouls à ce qui ſuit : ſçavoir à ſa force ou à ſa foibleſſe, à ſa grandeur ou à ſa petiteſſe, à ſa dureté ou à ſa molleſſe, à ſa viteſſe, ou à ſa lenteur, à la frequence de ſes coups, ou à leur rareté, à leur égalité, ou à leur inégalité, à leur continuation, ou à leur intermittence ; ou enfin à ſa defaillance ou interruption.

Hercules à Saxonia.

Pouls fort.

Le pouls fort & vigoureux eſtant produit par le reſſort du cœur & des arteres en marque la force : par la même raiſon il montre que la circulation ſe fait bien, à moins qu'il ne paroiſſe tel dans une ſeule partie qui ſera bouchée ou enflammée. Par une raiſon oppo-

ſée, le pouls foible eſt un ſigne de la foibleſſe du reſſort du cœur & des arteres, à moins qu'il ne paroiſſe foible par la grande quantité du ſang & des humeurs; & pour lors il marque ſeulement que la maſſe du ſang circule d'une maniere lente.

Le pouls qui eſt grand, c'eſt à dire, qui occupe un grand eſpace ſous le doigt, ſignifie l'abondance du ſang & la dilatation des arteres: & ainſi il eſt une preuve de la force du malade, comme le petit l'eſt de l'abſence du ſang & des eſprits; & par conſequent de la foibleſſe.

La dureté du pouls vient ou d'un reſſerrement convulſif de l'artere, ou de la dureté des fibres du ſang. Dans le premier cas le pouls eſt dur & petit; dans l'autre, l'artere paroiſt groſſe & dure: car quand l'artere paroiſt dure par une contraction convulſive, ſa largeur devient plus petite, & elle ne paroiſt que comme un petit fil tres-dur: au contraire quand cela arrive par la groſſeur ou la dureté des parties du ſang, l'artere occupe peu à peu un grand eſpace: delà l'on peut conclure que le pouls dur qui eſt petit, eſt fort funeſte: *Pouls dur.*

tant parce qu'il marque qu'il y a peũ de forces & d'esprits, que parce qu'il est une suite du déreglement du cours des liqueurs. Quant au pouls dur qui est grand, si avec cela il est vîte, c'est un signe de l'inflammation de quelque partie interne : car sa vîtesse estant une suite d'une grande fermentation & d'une circulation précipitée, & sa dureté d'une viscosité des parties du sang ; il est difficile qu'il ne se fasse pas quelque engorgement de vaisseaux dans les parties internes & membraneuses, par la difficulté qu'ont des parties grossieres à passer par des pores étroits, quand leur mouvement est rendu rapide par la fermentation : ainsi dans la pleuresie & dans quelques autres inflammations internes, l'on trouve souvent le pouls de même. Enfin si le pouls dur est grand, lent, & même avec quelque inégalité, comme on le voit souvent dans les hypocondriaques, les scorbutiques, & à ceux qui ont la fiévre quarte, quand ils sont hors de leurs accés, il signifie seulement une longueur de maladie, parce qu'il est produit par le defaut des esprits, la lenteur du sang, & la tenacité de ses parties : car puisque le sang n'est point

agité, il ne se fait aucun effort pour sa purification ; & ses parties estant fort liées ensemble, il est difficile que sa constitution puisse se changer ; mais comme il n'est pas porté avec violence dans les parties interieures, il ne s'y fait pas des inflammations & des engorgemens de vaisseaux : mais quelquefois les glandes s'enflent par la grossiereté du sang ou de la lymphe : d'où il vient des schires & des humeurs scrophuleuses soit interieures soit exterieures. Quelquefois il arrive qu'on voit dans les arteres interieures un pouls grand & dur, lorsque dans les parties externes il est tres-petit, ou bien on ne l'apperçoit point du tout : les extremitez deviennent froides, & un malade est pour lors en un tres-grand danger, parce que ce desordre vient d'une coagulation de la masse du sang, à moins qu'il ne vienne de quelque tumeur qui presse l'artere : car le sang se coagule plus aisément dans les parties exterieures, tant parce qu'il perd de son impulsion dans un long chemin, que parce qu'il est plus refroidi : c'est pourquoy il commence de s'arrester dans les parties externes ; & les arteres qui sont

plus proches du cœur ne pouvant se déchargér à cause de la coagulation & de l'obstruction des parties exterieures, se dilatent, & semblent battre plus fort que de coûtume.

Par des raisons opposées la mollesse du pouls marque une dissolution des humeurs ou un defaut du ressort du cœur ou des arteres.

Pouls vîte. Le pouls vîte est d'ordinaire joint à des battemens frequens; pour lors il montre la vîtesse de la circulation, & quelquefois l'irritation qui se fait dans les fibres du cœur par la fermentation des liqueurs : ainsi il accompagne presque toutes les fiévres aiguës, & se trouve souvent, ou pour mieux dire presque toûjours, dans le chaud des intermittentes: car quand par quelque mouvement d'humeur les fibres du cœur sont irritées, elles font plus vîte leur systole; & le mouvement du sang estant plus grand, fait plûtôt la diastole. Quand ce pouls est grand & mol, l'on ne doit pas craindre; mais quand il est petit & dur, il peut, comme nous avons déja dit, signifier bien des desordres.

Quelquefois il arrive que le pouls fait d'une maniere fort preste sa dastole

tole & sa systole, mais qu'il ne bat pas souvent, pour lors il marque beaucoup de desordre dans les esprits, qui coulent dans les nerfs du cœur : ainsi on le doit rapporter aux mouvemens convulsifs.

Le pouls qui est lent & tardif, montre que la fermentation est fort diminuée, que le sang est comme dépoüillé de ses principes actifs : ou bien il signifie que la quantité du sang est plus grande que la force du cœur qui la doit remuer.

Entre toutes ces differentes sortes de pulsations, il y en a de mediocres, qui estant conformes à l'état naturel, ne meritent aucune reflexion particuliere.

Le pouls inégal se trouve en plusieurs maladies : ainsi les hypocondriaques & les femmes hysteriques ont le pouls inégal & quelquefois intermittent, & même tout-à-fait interrompu : sans pourtant que les uns & les autres soient en un peril prochain. L'inégalité du pouls accompagne encore les polypes & les concretions de chair ou de graisse qui se trouvent dans les ventricules du cœur ou dans les grands vaisseaux, aussi bien que les aneurismes & les abs- *Pouls inégal.*

cés des arteres; car les organes qui servent aux pulsations estant derangez, l'on conçoit aisément que le pouls le doit estre : par la même raison, quand le pericarde ou la poitrine sont trop remplis d'eau; quand les esprits qui vont au cœur ont des mouvemens irreguliers, quand les fibres du cœur sont bouchées, déchirées ou piccotées, il doit s'en suivre la même chose. De plus la coagulation du sang ou son acrimonie doit encore causer de l'irregularité dans le pouls, car le cœur ne peut pousser d'une même maniere un liquide tout-à-fait different. C'est peut-estre par cette raison qu'il paroist tel dans les hypocondriaques, & que Baillou rapporte qu'il a vû un pouls inégal & palpitant dans une femme hypocondriaque, parce qu'elle avoit le sang noir & grumeleux : quoique tout cela ne menace pas d'un peril prochain dans les maladies longues ; cependant dans les maladies aiguës & dans les grands mouvemens du sang, où la force du cœur déja diminuée ne peut pas resister, tous ces signes ont coûtume d'estre suivis d'une mort tres-prompte.

Les pulsations d'arteres, intermit-

tentes, interrompuës, entrecoupées ou tout-à-fait defaillantes, estant de tres-grandes irregularitez du pouls, ne peuvent estre que fort dangereuses : elles viennent aussi d'un sang grumeleux, d'obstructions dans le cœur ou dans les arteres, des mouvemens irreguliers des esprits, des picotemens des fibres du cœur ; quelquefois elles ne viennent que d'une trop grande abondance de sang, ou de ce que l'artere du bras est située trop avant dans les chairs, ou de ce qu'elle est pressée par quelque rumeur, & pour lors elles sont sans peril ; ainsi il faut connoistre l'état naturel du malade si l'on peut : cependant comme cela est presque impossible, l'on doit toûjours compter que le pouls égal & mediocre est celuy qui est le naturel, parce qu'il est plus ordinaire qu'aucun autre ; & l'on doit juger tous les autres comme contraires à l'état naturel, quoique ces regles puissent souffrir quelque exception : ainsi dans les fiévres malignes le pouls qui est semblable à celuy de ceux qui sont sains, est quelquefois tres dangereux, comme nous dirons dans la suite.

Pouls intermittent.

CHAPITRE VI.

Des situations & du visage des malades.

IL faut bien considerer la maniere dont un malade est couché pour le prognostic : car l'on en tire de tres-grandes lumieres pour voir l'evenement d'une maladie, pourveu qu'on ait égard à la situation que tenoit d'ordinaire le malade auparavant sa maladie. C'est pourquoy Hippocrate nous dit, que quand un malade est couché de la même maniere que le sont d'ordinaire ceux qui sont en santé, c'est une bonne marque. Il décrit la maniere dont on se couche quand on se porte bien à peu prés dans ces termes : *L'homme se repose sur le côté droit ou sur le côté gauche, ayant le col les mains & les jambes tant soit peu pliées, & tout le corps flexible & aisé à remuer.*

Situation d'un homme sain.

Au contraire quand un malade est couché sur le dos, qu'il a le col, les mains & les cuisses étenduës, à moins qu'il n'eût de coûtume de se coucher de

cette maniere, c'eſt un méchant ſigne, car il marque que le corps eſt affaiſſé ſous ſon propre poids, & qu'il a peine à le remuer ; & l'extenſion des membres, ſi principalement ils ſont roides, eſt une eſpece de mouvement convulſif, comme on voit quelquefois arriver à ceux qui vont mourir. Quand le malade qui eſt couché ſur le dos a les jambes fort courbées & fort pliées, c'eſt un ſigne mortel : parce qu'outre l'abatement des forces, il montre des mouvemens convulſifs.

De même nous devons eſperer un triſte ſuccés dans les malades qui ne ſe tiennent pas dans la place où l'on les met, mais qui tombent d'une maniere inſenſible au bas du lit : car cela marque ou une tres-grande foibleſſe, qui fait que le corps tombe par ſon propre poids, ou bien cela vient d'un delire obſcur qui agite le malade ; ou enfin cela atrive par quelque douleur interieure. Il eſt encore mauvais de voir un malade qui ſe découvre ſans grande chaleur, qui a le col, les pieds, les mains jettez & étendus au hazard ſur ſon lit ; car cela montre ou des inquietudes profondes, ou un delire. *Situatiõs contre nature.*

Ceux qui se couchent sur le ventre sont en delire, ou bien ils ont des douleurs dans quelque partie de l'abdomen, principalement si ils ne faisoient rien de semblable pendant leur santé: car Louvert & Willis ont remarqué qu'il y avoit des personnes qui ne pouvoient dormir, s'ils n'avoient le visage tourné vers le lit; & quand ils retournoient la teste sur l'oreiller, ils avoient des insomnies affreuses, & des difficultez de respirer, parce que les serositez qui occupoient les ventricules anterieurs de leur cerveau descendoient dans le quatriéme quand ils se couchoient sur le dos & sur les côtez, & que pressant le tronc de la moüelle, ils bouchoient les chemins des nerfs qui vont à la poitrine & au cœur: ainsi ne pouvant dormir sur le dos ni sur les côtez, ils estoient obligez de dormir sur le ventre & sur la face. Il est aussi certain que cette maniere de se coucher est encore assez ordinaire à ceux qui ont la pierre dans la vessie ou des coliques.

Ceux qui veulent demeurer sur leur séant & la teste élevée dans la force d'une maladie aiguë, ont coûtume de mourir, principalement si leur maladie

eſt une fluxion de poitrine ; non ſeulement parce que cette ſituation marque la difficulté qu'ils ont à reſpirer ; mais auſſi, parce que dans les inflammations de poitrine, d'ordinaire les malades ne peuvent ſe coucher que du côté ſain, c'eſt à dire, qui eſt oppoſé à l'inflammation : ſi donc le malade ne ſe peut coucher ni ſur un côté ni ſur l'autre, & qu'il ſoit contraint de ſe tenir debout ; il faut que l'inflammation ait gagné toute la poitrine & tout le poumon.

Signes d'alteration dans les organes de la reſpiration.

Je dis plus, & je ſoûtiens que cette ſituation contrainte d'un malade qui empêche qu'il ne ſe puiſſe coucher ſur le dos ni ſur les côtez, marque toûjours une grande alteration dans les organes de la reſpiration même dans les maladies longues : ainſi dans les hydropiſies de poitrine, l'on voit ſouvent que les malades ſont obligez de garder cette poſture. Il arrive encore ſouvent la même choſe, quand les poumons ſont attachez aux coſtes.

Quand un malade va aux bords du lit, qu'il ſe leve, & qu'il tombe ou veut ſortir, ſi l'on ne l'empêche, on n'en doit pas beaucoup eſperer, car il eſt

dans un delire, quand même dans le reste il parleroit de bon sens. De même doit-on juger tres-malades & dans un danger tres-prochain ceux qui ramassent leurs couvertures ou qui remuent les mains, comme s'ils vouloient ramasser quelque chose à la muraille ou sur leur lit, parce qu'ils sont dans un delire qui commence ou qui est déja tres-fort.

Ceux qui ne peuvent se coucher sur le côté droit en sont tres souvent empêchez par la pleuresie ou la peripneumonie du même côté, par une hydropisie ou un empieme du côté gauche, ou parce que le poumon est attaché à la plevre dans le côté gauche: car quand dans les maladies chroniques les malades ne peuvent pas se tenir sur le côté opposé à la partie qui est malade; cela se fait ou parce que le poumon par son poids tire les fibres qui l'attachent à la plevre; & pour lors le malade ressent une douleur piquante dans la partie superieure; ou bien quand le poumon a quelque abscés, ou qu'un des costez de la poitrine est plein d'eau ou de pus, car pour lors le poids des matieres comprime le costé sain : au

contraite dans la pleurefie, la peripneumonie & les autres inflammations, l'on ne peut pas fe coucher fur le cofté malade, à caufe du fentiment de douleur qui arrive dans la compreffion de la partie enflammée : ce qui ne fe rencontre pas dans les maladies purulentes, où le fentiment n'eft point fi vif.

Conclufion. Par tout ce que je viens de rapporter, l'on voit qu'on connoift par la maniere dont un malade fe couche le mouvement des efprits, les inflammations des parties, les mouvemens des humeurs & leurs fermentations. Il faut paffer prefentement aux fignes que nous pouvons avoir, en obfervant le vifage. D'abord quand le vifage d'un malade n'eft point changé de l'état où il eftoit lorfqu'il eftoit en fanté, c'eft une bonne marque : au contraire quand il eft fort changé de l'état naturel, c'eft toûjours une mauvaife marque.

Remarques fur la face. Entre tous les états de la face qui font hors du naturel, Hippocrate en décrit un qui en eft tres-éloigné : *Le nez eft pointu, les yeux creux, les temples & les jouës écoulées, les oreilles froides & retirées, les bouts des oreilles tournez, la peau du front dure, aride & tenduë ;*

la couleur de la face pâle, noire ou livide. Si tout cela paroist dans le commencement d'une maladie, sans avoir veillé long-temps, sans avoir jeûné, ou avoir eu de cours de ventre, le peril est fort grand ; mais si le malade avoüe quelque chose de tout cela, le peril est moindre. Cependant quand cela arrive dans les maladies chroniques, principalement dans la phtisie, bien loin qu'on doive croire que la maladie est moindre, quand on voit le cours de ventre, l'on doit croire au contraire que le mal est encore plus grand : mais dans les maladies aiguës, un visage cadavereux tel que celuy que nous venons de décrire, qui vient sans cause manifeste dés le commencement de la maladie, où les forces ne doivent point estre abatuës, ne peut estre produit que par le defaut & le manque des esprits & des parties actives du sang : ce qui doit empêcher les fermentations & les depurations du sang.

Sur les yeux. C'est encore quelque chose de fort mauvais dans les maladies aiguës, lorsque les yeux ne peuvent soûtenir la lumiere, qu'ils pleurent malgré le malade, qu'ils se contournent, ou que l'un de-

vient plus petit que l'autre : car tous ces accidens estant des mouvemens convulsifs & des contractions des parties nerveuses, l'on en doit faire un mauvais présage, parce que cela montre que la matiere morbifique s'ouvre le chemin dans le cerveau & dans les nerfs.

Si dans une maladie aiguë, le blanc de l'œil paroist rouge, ou que ses veines soient livides & noiratres, cela est mortel, suivant Hippocrate : je ne vois cependant pas que cela puisse marquer autre chose, sinon que les humeurs se portent dans les parties superieures.

On doit croire en un tres-grand peril ceux qui dorment, contre leur coûtume, les yeux demi ouverts, de sorte que le blanc de l'œil paroist, quand cela vient par la force de la maladie, sans que le malade ait pris de purgatif, ou ait eu un cours de ventre : car cela marque la resolution du muscle qui ferme la paupiere par un manque d'esprits, ou une contraction convulsive de celuy qui sert à l'ouvrir, ce qui est tres-mauvais, particulierement dans les maladies aiguës qui attaquent le cerveau. *Yeux entr'ouverts.*

Quand les yeux ont des mouvemens *Yeux effarez.*

exttaordinaires sans estre stables, c'est un mauvais signe, principalement si les paupieres, le nez ou les lévres se contractent & se tacourcissent ; parce que ce sont des mouvemens convulsifs qui sont tous dangereux dans les fiévres aiguës, comme nous avons déja dit, parce qu'ils sont produits par des mouvemens dereglez des esprits ; & que le sang qui fermente commence à pousser dans les nerfs les parties étrangeres qu'il contient.

Grincement de dents. Par la même raison, le grincement de dents, principalement quand il se fait avec bruit, est mauvais ; car outre qu'il marque un délire futur, c'est un mouvement convulsif de la machoire d'en bas ; c'est pourquoy lors qu'il attive à un homme qui est déja en délire, le malade a coûtume de mourir bien tost.

Yeux mourans. Les yeux qui paroissent ternes & sans lumiere, sont mauvais dans les maladies aiguës ; parce que quand les membranes de l'œil sont tenduës par des humeurs qui fermentent, elles doivent paroistre luisantes : s'il arrive donc qu'elles ne le paroissent pas, cela arrive par l'extinction ou le defaut de la fermentation.

Si les narines ſont fort ouvertes, & que le malade ouvre la bouche pour reſpirer, ſoir en dormanr ou en veillanr, cela eſt roûjours mauvais, parce que cela montre que la reſpiration eſt difficile & contrainte. *Sur les narines.*

Quand dans une maladie aiguë, la face eſt rouge, avec ſueur & rriſteſſe, cela eſt mauvais, parce que cela marque que la teſte commence à s'engager. *Sur la couleur de la face*

CHAPITRE VII.

De la langue & de la peau.

LOrs qu'on examine la langue d'un malade par la vûë & le toucher, l'on en peut rirer bien des connoiſſances. Celle qui paroiſt ſemblable à celle d'un homme ſain, eſt une bonne marque, en quelque maladie que ce ſoir; Celle qui eſt tremblante dans une maladie aiguë, eſt mauvaiſe; car cela vient ou de ce qu'elle a des mouvemens convulſifs, ou de la foibleſſe de ſes muſcles, ſuivanr Hippocrate, elle monrre que l'eſprit n'eſt pas ſtable, & que le malade a du penchânt au délire; & dans

ſes Coaques il dit que dans quelques-uns c'eſt une marque qu'il viendra un cours de ventre ; mais cela n'eſt pas ordinairement confirmé par l'experience.

La langue, qui eſt noire, rude, inégale & ſeiche, eſt un mauvais ſigne; car elle n'eſt renduë dans cet eſtat, que par les parties corroſives qui ont eſté mêlées à la ſalive par une trés-grande fermentation du ſang ; ainſi dans les fiévres ardentes & dans les inflammations internes, elle eſt ſouvent de même : quand elle eſt noire, & qu'elle tire ſur le vert, c'eſt encore un plus mauvais ſigne, parce que ce n'eſt pas tant par la grandeur de la fermentation, que par l'abondance des ſels acres & vitrioliques qui ſont dans le ſang, que la ſalive en a eſté empreinte.

Langue blanche dans ſon milieu. Lors qu'on voit vers le milieu de la langue, une petite ligne blanchâtre, comme ſi elle avoit eſté frotée en cet endroit de ſalive, c'eſt un ſigne que la fiévre diminuë ; car cela montre que l'acreté de la ſalive eſt bien moindre.

Langue froide. Quand la langue eſt froide au toucher, & qu'on la trouve de même dans les jours ſuivans, c'eſt un ſigne mortel,

quoique le malade n'aye pas de ſymptomes fort conſiderables; parce que c'eſt une marque d'extinction des eſprits, & d'une trés-grande diminution dans la fermentation des liqueurs.

Si la langue eſt parſemée de petites tumeurs ſemblables à des poireaux, c'eſt une marque de l'acreté & de la groſſiereté du ſang; & l'on la voit ſouvent de même dans les ladres, les verolez & les ſcorbutiques; les lepreux ont d'ordinaire ces petits grains au deſſous de la langue, entre les ranules; les verolez au bord de la langue vers ſa racine, & les ſcorbutiques vers le milieu & dans le bout. Premierement dans la lepre, ils ſont au deſſous de la langue, parce qu'il y a beaucoup de petites glandes miliaires dans cet endroit, & que les glandes ſont fort attaquées dans cette maladie, principalement les petites qui ſe bouchent & ſe gonflent aiſément lors que des humeurs groſſieres les traverſent: Dans la verole, les parties charnuës & qui aboutiſſent en tendons, ont accoûtumé d'être attaquez d'ulceres ou de tumeurs; c'eſt pourquoy les bords de la langue, vers ſa racine, ont accoûtumé d'eſtre

Langue inégale.

parsemez de ces petits poireaux, principalement lors qu'il y a des ulceres au fond du palais, d'où le pus en tombant, se répand sur les bords de la racine de la langue. Enfin dans le scorbut ils se trouvent plus ordinairement à la pointe de la langue, à cause qu'elle est plus prés des gencives.

Outre ces petits poireaux, l'on peut remarquer sur la langue des chancres, des ulceres, des scissures, dans ceux qui ont quelque maladie venerienne ou scorbutique, & même à ceux qui ont la salive un peu acre, comme aux enfans lors qu'ils sont à la mamelle, par le seul defaut du lait.

Observations sur la peau. La peau nous peut donner bien des lumieres sur l'évenement d'une maladie, par sa couleur, ses pustules, ses taches, sa mollesse ou son âpreté, sa chaleur, sa froideur, sa sécheresse ou son humidité. Nous en reviendrons toûjours à nostre regle generale, & nous dirons que la peau qui est semblable à celle des personnes qui se portent bien, qui n'a rien d'étranger, montre une bonne constitution du corps : Lors qu'on voit des taches de pourpre, de rougeolle ou de petite verole, dans

dans une maladie aiguë, l'on doit toûjours ſoupçonner de la malignité, comme nous dirons dans la ſuite; mais lors qu'on voit des taches pourprées dans une maladie chronique, c'eſt une marque de melancolie hypocondriaque ou de ſcorbut : & c'eſt là où un Medecin doit bien prendre garde de ſe tromper; car il y a des fievres malignes qui paroiſſent ſi peu, & il y a des affections hypocondriaques accompagnées de ſymptomes ſi fâcheux, qu'un Medecin y eſt ſouvent trompé, ce qui fait cependant une difference conſiderable dans le prognoſtic & dans la gueriſon. *Taches*

Lors que la peau des jouës eſt fort rouge ſur l'os de la pomette, c'eſt une marque d'ulcere du poumon dans une maladie longue, & d'un poumon enflammé dans une maladie aiguë : Car quand le poumon eſt enflammé l'air n'y entre pas facilement, la circulation eſt interrompuë, le ſang demeure plus long-temps dans la teſte & dans la face, & il doit donner une couleur rouge à la peau des jouës, parce qu'eſtant trés-tendue ſur l'os, elle peut plûtoſt faire paroiſtre la couleur du ſang : Et *Couleur de la peau*

dans l'ulcere du poumon, sa rougeur ne vient aussi que d'une fermentation continuelle du sang, par le mélange du pus; parce que le malade devenant fort maigre, la peau est encore plus tendue sur les os.

Sa chaleur. La peau qui est fort brûlante dans les fiévres, montre l'ardeur de la maladie; lors au contraire qu'elle est froide vers les extremitez dans une maladie aigue, c'est une marque de manque de force, ou que le chemin n'est pas libre dans les arteres pour le cours du sang, ou que les esprits se sont trop dissipez, ou que les parties internes sont enflammées; car l'inflammation ne vient que de l'obstruction des vaisseaux, qui empêchant le mouvement circulaire en quelque partie, fait que les parties exterieures ne reçoivent pas la quantité de sang qu'elles avoient accoûtumé de recevoir, ce qui y fait naistre le froid. La face rouge avec sueur, marque que la teste est travaillée, non pas parce que la sueur particuliere se trouve toûjours à la partie malade, comme a dit Hippocrate; mais parce qu'au moins c'est un signe du cours & de l'impulsion de l'humeur.

Ceux qui sont échauffez & refroidis successivement, sont en peril, parce que cela est produit par des fermentations interrompuës, & par de petits frissonnemens qui approchent de la nature des mouvemens convulsifs.

La peau dure, seche, inégale, remplie de crasse, est toûjours mauvaise : Elle devient de même dans les phtisiques par le defaut de nourriture; dans les fiévres ardentes, elle devient séche par la consomption de l'humidité, & par la fermentation des parties acres & corrosives; & dans les lepreux elle est sale, inégale, raboteuse, remplie d'écailles, parce qu'elle est toute abreuvée des parties grossieres & salines du sang. *Sa secheresse.*

La grande ardeur ou la grande molesse de la peau sont mauvaises. La premiere est un signe d'une grande fermentation; & la seconde, d'une grande diminution du ressort de la peau.

Les changemens des couleurs de la peau sont mauvais, principalement si la peau devient pâle ou plombée; & encore davantage, si ces couleurs paroissent vers les extremitez & aux ongles, car ce sont des signes mortels, *Changemens de couleurs.*

parce qu'ils sont produits par la coagulation du sang : Quand le visage change de moment en moment de couleur, cela est produit, ou par des fermentations interrompuës, ou par des mouvemens convulsifs, comme l'on voit assez souvent aux femmes qui sont sujettes aux vapeurs; quoique cela ne soit point dangereux ordinairement, ces sortes de mouvemens deviennent fort à craindre dans les maladies aiguës.

Couleur jaune. La couleur jaune de la peau est trés-souvent la marque d'une longue maladie; par-là il est aisé de s'appercevoir que les anciens se sont trompez, en disant que les maladies qui venoient de la bile, estoient courtes, & que l'Ictericie en venoit. La jaunisse vient quelquefois dans les maladies aiguës, & elle a coûtume d'emporter la fiévre quand elle ne vient pas dans le commencement, & qu'elle n'est point accompagnée de dureté du foye; mais quand elle vient dés le commencement de la maladie, elle marque une abondance extraordinaire de levains dans la masse du sang, sans qu'il s'en fasse de separation. La jaunisse vient aussi quel-

quefois tout d'un coup dans les coliques violentes, & cela marque seulement que la masse du sang est remplie de parties bilieuses, par le regorgement de la bile dans les vaisseaux sanguins; car le colon estant fort étendu par les vents, ou par quelqu'autre matiere, comprime les vaisseaux biliaires, & par cette compression empêche qu'ils ne puissent recevoir du foye la bile qui y est incessamment separée, de sorte qu'elle est obligée de regorger dans la masse du sang.

CHAPITRE VIII.

Du ventre & des hipocondres.

L'On connoît beaucoup de choses en touchant le ventre d'un malade; car s'il est sans douleur, point élevé, point tendu, point affaissé, sans dureté, l'on en doit bien augurer; parce que celuy des personnes qui se portent bien, est de même.

Au contraire, quand on a les costes inferieures élevées, & que cependant les malades vont avec peine à la selle, *Examen des hipocondres.*

& rendent des matieres dures, c'est un mauvais signe, principalement dans les maladies longues ; car cela vient ordinairement de ce que la bile, le suc pancreatique, & les autres liqueurs ne coulent pas en grande abondance dans les intestins ; soit parce que ces humeurs sont trop épaisses, soit parce qu'elles sont arrestées dans les glandes qui les filtrent : ainsi les hipocondres s'élevent par le gonflement des parties qui y sont contenuës ; c'est par cette raison qu'on les voit souvent atteints de tumeurs schireuses au foye ou au pancreas, quand ils ont le ventre tel que je viens de dire.

Quand un malade a l'un des hipocondres (c'est-à-dire, les fausses costes d'un côté) brûlant, tendu, élevé, douloureux, l'on doit croire que la maladie est trés-dangereuse ; car tous ces signes marquent qu'il y a quelqu'une des parties contenues dans l'hipocondre qui est enflammée, & ces sortes d'inflammations se rencontrent assez souvent dans les maladies aiguës ; & quand elles ne tuent pas le malade, elles laissent quelquefois aprés elles des abscés, des ulceres ou d'autres maladies longues.

Lors qu'un malade a les hipocondres élevées, avec une voix aiguë, sans saignement de nez, cela est fort mauvais; car cela vient, ou d'une contraction convulsive des muscles qui tirent les costes, ou d'une grande inflammation.

Du ventre. Si tout le ventre est douloureux & tendu, cela vient d'une inflammation ou d'une disposition inflammatoire des parties de l'*abdomen*, & principalement du peritoine & des intestins : Lors cependant que la tension & la dureté sont plus grandes que la douleur, & qu'on entend de temps en temps quelque bruit, cela vient de l'abondance des vents; lors au contraire que le ventre est fort remply, fort augmenté de volume, sans douleur, sans bruit, mais avec une fluctuation sourde, l'on doit croire qu'il est remply de matiere; mais si la fluctuation est apparente d'un côté à l'autre, le malade est hidropique.

De l'hipogastre. Les douleurs de l'hipogastre ou bas ventre, soit qu'elles soient avec tension & élevation, ou sans aucune des deux, sont des accidens qui ont de coûtume d'accompagner les maladies de la ves-

ſie & de la matrice ; ainſi l'on voit ſouvent des tenſions, des élevations & des douleurs dans le bas ventre, à ceux qui ont la pierre, ou des ſuppreſſions d'urine, ou des inflammations de veſſie, ou des ſacs, des ſchires, des duretez, des ulceres carcinomateux à la veſſie ou à la matrice; quelquefois auſſi ces ſortes d'accidens ont des cauſes beaucoup plus legeres; ainſi lors que les matieres ſtercorales ſont retenuës & endurcies dans le rectum, l'on voit la même tenſion, la même élevation & la même douleur : Cela peut venir encore de la chûte, de l'épiploon ; ou parce que les vaiſſeaux ſeminaires viennent à s'enfler, ſoit que la ſemence trop abondante ſoit retenuë, ſoit que celle qui y paſſe ſoit trop acre, & attire une inflammation qu'on appelle fluxion de bourſes.

Des lombes. L'on croit que les douleurs des lombes & du dos ſont dangereuſes ; cependant trés-ſouvent l'on ſent des douleurs trés cruelles dans les reins lors qu'on a la gravelle, ſans aucun péril ; & l'on ſent des douleurs dans le dos & le long des lombes, dans le froid des intermittentes, dans les rhumatiſmes, ſans cependant

cependant que ces maladies ayent des ſuites fâcheuſes.

J'avouë que ces mêmes douleurs ſont quelquefois produites par des cauſes fort dangereuſes, comme par l'inflammation & la gangréne des reins, par les abſcés des reins & du pancreas, par des hydropiſies de poitrine ; mais cela ſe doit reconnoiſtre par d'autres ſignes.

Lors qu'un malade a les hipocondres étendus, avec un aſſoupiſſement inquiet, un mal de teſte & un flux de ventre fœtide, l'on doit s'attendre, ſuivant Hippocrate, qu'il viendra au malade une tumeur proche l'oreille, qui d'ordinaire eſt mortelle ; car c'eſt une parotide qui ſuit une fiévre trés-maligne, & nous dirons noſtre penſée plus au long ſur cette matiere, en parlant des fiévres malignes.

Les douleurs proche le nombril, avec des eſpeces de palpitations dans les hipocondres, ſont des marques d'alienation d'eſprit, parce que ces deux ſymptomes arrivent d'ordinaire aux mélancoliques hipocondriaques, qui aſſez ſouvent n'ont pas l'eſprit ſain.

CHAPITRE IX.

De la respiration & de la voix.

IL n'y a rien qui nous puisse mieux faire connoistre l'évenement d'une maladie, que l'estat où se trouve la respiration, parce qu'elle est d'une necessité trés-considerable pour la conservation de la vie.

Lors qu'elle est semblable à celle qu'on voit dans la santé, c'est toûjours un trés-bon signe; cependant il y a quelques fiévres malignes où l'on ne doit pas avoir une si grande confiance au bon estat où l'on voit la respiration.

Difficulté de respirer. Dans les fiévres continuës, la difficulté de respirer est mauvaise; mais elle l'est encore davantage quand elle est jointe au délire; car la respiration est d'autant plus necessaire, que les fermentations du sang sont grandes. Ce signe n'est pas également mauvais en toutes les personnes; on le doit fort craindre dans les rousseaux, car les inflammations de poitrine qui leur arrivent, sont mortelles, si l'on en croit

Baillou dans ses Epidemies, à cause de l'acreté corrosive qui est dans la serosité de leur sang.

La respiration qui est rare & grande dans les maladies aiguës, est un mauvais signe ; car comme elle est ordinaire à ceux qui ont l'esprit occupé d'amour ou de chagrin, elle est une marque d'un esprit occupé & réveur par la representation de differens objets ; ce qui est une espece de délire dans une maladie aiguë. *Respiration rare, grande.*

Celle qui est grande & frequente, en montrant la chaleur & la grandeur des fermentations, n'est pas exempte de péril.

Celle qui est frequente & petite, est ordinaire quand le malade sent quelque douleur en quelqu'une des parties qui servent à la respiration. *Frequente, petite.*

La respiration entre-coupée, avec des soupirs ou des sanglots, est ordinairement convulsive, & par consequent mauvaise dans les maladies aiguës. *L'entrecoupée.*

La respiration froide dans les maladies aiguës, est un signe mortel, parce qu'elle montre une extinction de toutes les fermentations naturelles, ou *La froide*

bien une contraction subite de la poitrine, telle qu'on la voit dans ceux qui expirent.

Accompagnée de rallement La respiration qui est avec rallement dans les maladies aiguës, est mortelle, parce qu'on la voit souvent à ceux qui vont mourir, un jour ou deux avant leur mort: Cependant elle n'est pas tout à fait si dangereuse quand elle paroist dés le commencement de la maladie; & la crainte s'évanouït bien-tôt si elle diminuë pendant que la maladie croist; car les humeurs estant subtilisées par la fermentation, sont renduës plus propres à passer par le poumon.

Enfin celle où l'on voit que les aîles du nez sont fort agitées, est trés-dangereuse, soit que ces mouvemens soient convulsifs, soit qu'ils soient produits par la grande necessité de la respiration & par l'impuissance des muscles qui y servent.

Respiration dans les maladies longues. Cependant les respirations qui sont contre l'estat naturel, ne montrent pas des périls si évidens ny si prochains, quand elles se trouvent dans des maladies longues; ainsi l'on voit souvent des respirations empêchées qui ne viennent que de quelques legeres ob-

ſtructions des nerfs qui vont au diafragme, comme Louvert l'a prouvé par des experiences; quelquefois auſſi elles viennent par des cauſes qui ſont incurables, comme par un polype du cœur, qui empêche que le ſang ne retourne facilement du poumon dans les ventricules; d'autres fois la reſpiration eſt empêchée par une hydropiſie de poitrine, un abſcés ou un vomica du poumon; par une augmentation de l'eau du pericarde, par des attaches du poumon à la plevre, & par pluſieurs autres cauſes, entre leſquelles la plus ordinaire eſt l'épaiſſiſſement des liqueurs qui circulent au travers du poumon, comme il arrive ſouvent dans le froid des intermittentes, dans les ſcorbutiques, hipocondriaques, pâles couleurs & cachetiques. L'experience a fait voir que les malades vivoient long-temps avec les plus terribles de ces cauſes; ainſi l'on peut toûjours dire que la reſpiration empêchée dans les maladies longues, ne montre pas un péril prochain & évident.

L'on peut auſſi tirer quelques conjectures de la maniere dont parle un malade; car quand ſa voix a un ſon *De la parole.*

aigre & tremblant, cela signifie, suivant Hippocrate, un commencement de délire. Pour moy je croirois plûtôt que cela marqueroit quelque resserrement du larinx, ou quelqu'autre defaut dans les organes de la voix. Quand un homme qui a toûjours paru moderé dans ses actions, fait une réponse emportée & brutale, cela marque une alienation d'esprit.

De la voix. La glapissante. Quand la voix est glapissante, & que les hipocondres sont resserrez, c'est une marque de convulsion; mais la convulsion paroist mieux, quand la voix ressemble à un deuil ou à une plainte, sans aucun sujet, avec des yeux obscurcis; & elle paroist encore plus convulsive quand elle est entre-coupée de sanglots & de soupirs. Toutes ces sortes de voix sont mauvaises, principalement dans les maladies aiguës; car dans les maladies hysteriques la crainte s'évanouït bien-tost.

L'entre-coupée. Lors que la voix est entre-coupée, sans sanglots ny soupirs, mais par foiblesse, ou par le relâchement des parties, cela est souvent mortel dans une maladie aiguë, parce que cela montre que les muscles ne sont point animez

par les esprits pour agir : cependant quand cela arrive avec une grande sueur, cela n'est pas si dangereux, parce que les muscles peuvent avoir esté relâchez par une humidité abondante, sans qu'il y ait aucun desordre dans le cerveau ou dans les nerfs ; mais pour lors cela marque une longueur de maladie.

La tremblante. La voix qui devient tremblante dans une longue maladie, avec un long cours de ventre qui ne paroist point entretenu, par l'abondance des humeurs, est trés-dangereuse, principalement dans les vieillards, parce qu'elle marque un abattement general des forces.

La défaillante avec fiévre. Quand la voix manque absolument avec douleur, dans le fond de la gorge, & difficulté de respirer & d'avaller dans une fiévre aiguë, sans qu'il paroisse aucune tumeur, ni dans le dedans du gosier, ni dans l'interieur, c'est un trés-mauvais signe ; car ce sont des symptomes trés fâcheux d'une grande esquinancie.

Sans fiévre. Lors que la voix manque sans fiévre avec difficulté d'avaller & de respirer, & cela pendant un long temps, l'on doit soupçonner quelque tumeur vers le commencement de l'œsophase ou de

la trachée artere. J'ay vû une extinction de voix qui duroit depuis huit ans, avec une impossibilité d'avaller de la boisson, sans cependant qu'il parût tumeur ou ulcere dans le palais ou dans la gorge du malade : L'on remarqua aprés sa mort, qu'il avoit une tumeur schireuse au commencement de l'œsaphage proche le larinx.

CHAPITRE X.

Des excremens, & premierement des urines.

Quoiqu'il y ait plusieurs differentes sortes d'excremens, dont le Medecin tire son prognostic ; cependant il s'attache particulierement aux sueurs, aux urines, aux crachats &c. aux excremens qu'on rend en vomissant, ou en allant à la selle.

Regles generales sur les évacuations. L'on peut dire en general, que toutes les évacuations qui soulagent le malade, luy sont profitables ; & que presque toutes les autres luy sont nuisibles, parce que ce sont des effets d'un manquement de forces, ou d'une gran-

de irritation ; l'on peut dire la même chose de toutes sortes d'hemoragies : C'est pour cette raison que toutes les évacuations qui se font dans les commencemens des maladies, sont appellées symptomatiques, c'est-à-dire, produites par la force de la maladie ; aussi voit-on que le malade ne s'en porte pas mieux, principalement quand ces sortes d'évacuations sont venuës naturellement sans que le malade ait pris aucun medicament ; mais l'on conclud mal de-là, qu'il ne faut jamais purger dans les commencemens des maladies ; car l'on devroit aussi conclure qu'on ne devroit pas saigner, puisque l'experience nous montre que les hemoragies qui arrivent dans les commencemens des maladies, ne sont jamais profitables ; & qu'au contraire, quand elles sont grandes, elles sont très-dangereuses ; c'est pourquoy Hippocrate nous apprend que l'éruption de sang qui vient au quatriéme jour, est rarement critique ; & en un autre endroit il dit, que l'éruption de sang apporte des maladies soporeuses & convulsives, principalement quand les urines ne sont pas cuites ; & encore

dans un autre endroit il assûre que l'écoulement du sang dans le quatriéme jour, signifie une longueur de maladie; ce qu'il prouve par plusieurs exemples dans les descriptions qu'il nous a données des maladies populaires : Et quoique le cinquiéme jour ne soit nullement estimé critique ; cependant, parce qu'il arrive aprés le quatriéme, Hippocrate estime que les hemoragies qui y arrivent sont moins dangereuses; mais je ne croy pas me devoir arrester davantage sur cette matiere ; car quoique les évacuations qui se font dans le commencement des maladies, soient de trés-mauvais signes, parce qu'ils montrent la grandeur de la maladie, l'oppression de la Nature & l'abondance de l'humeur : cependant ils peuvent estre de trés-bons effets d'une trés-méchante cause ; & peut-estre sans ces hemoragies ou ces évacuations, le malade se trouveroit-il encore plus mal. Ainsi quoiqu'un Medecin n'en puisse rien indiquer de bon, il ne faut pas pour cela qu'il s'empêche d'ordonner ce qui les peut procurer, si elles sont propres à la maladie, & qu'il n'y ait point de contr'indication.

La connoiſſance des urines eſt neceſſaire à un Medecin ; mais elle doit eſtre jointe aux autres ſignes, ſans cela elle eſt incertaine & temeraire. L'urine qui répond en quantité, à la boiſſon qu'on a avallée, avec une couleur d'ambre jaune, un ſediment blanc, leger, égal, qui ſe termine en piramide, eſt toûjours trés-bonne ; car elle eſt ordinairement de même dans les perſonnes qui ſe portent bien ; de plus, c'eſt une marque qui montre que les alimens ont eſté convertis en un bon chyle, & que les parties excrementeuſes du ſang & du chyle, ont eſté precipitées avec les ſeroſitez ; & même que quelques parties ſalées & huileuſes ont eſté diſſoutes. C'eſt de-là que l'urine a reçû ſa teinture ; ainſi quand on jette dans les urines quelques ſels ſalins, & même tant ſoit peu acides, elles ne changent point de couleur. *Des urines.*

Cependant dans les fiévres malignes, l'on voit ſouvent mourir des malades qui ont des urines ſemblables à celles que nous venons de décrire ; car quoique le ſang dans ces ſortes de maladies, fermente fort lentement, il ſe peut faire une coagulation de la partie fi- *Elles trompent dans les fiévres malignes.*

breuse, sans que les serositez reçoivent d'alteration ; ou bien la serosité qui fermente, se dépoüille de ses parties étrangeres dans le cerveau & dans les nerfs, ce qui fait qu'il en passe fort peu avec les urines. Enfin nous ne devons pas croire que la Nature rende à la purification du sang, quand elle n'en separe pas ce qui y est étranger & ce qui cause la maladie : c'est pourquoy en toutes sortes de maladies l'on croit que les urines aqueuses, tenuës, peu chargées & sans couleur, sont mauvaises:

Urines aqueuses. cependant si cela venoit de ce que le malade auroit pris beaucoup de boisson, l'on n'en pourroit rien conjecturer de mal : mais sans cela c'est une marque que le ferment du ventricule n'a pas d'action : car ne se mêlant pas à la boisson, ou ne la chargeant pas de parties acres & salines, elle ne peut point se mêler aux parties huileuses du sang & de la bile : c'est pourquoy dans toutes les maladies, où le levain de l'estomac est fort affoibli, les malades rendent des urines pâles & sans couleur.

Jaunes. L'urine jaune, & qui teint les linges qu'on y fait tremper en jaune est, à ce qu'on dit, une marque de jaunis-

se, parce qu'elle n'est ptoduite que par un mêlange plus abondant de la bile avec la serosité : cependant l'urine devient beaucoup plus jaune qu'à l'ordinaire sans qu'on soit attaqué de cette maladie, lorsqu'on a pris de la rhubarbe, du saffran ou d'autres choses qui peuvent teindre les urines.

L'utine noire est tres-mauvaise, suivant *Hippocrate* & *Galien* : de sorte que ce dernier assure en un endroit qu'il n'a vû personne guérir aprés avoir rendu des utines noires ; mais l'on doit croire qu'il entend parler dans les maladies aiguës : car dans un autre endroit, il assure que les hypocondriaques en rendent quelquefois de noires d'une maniere critique, & avec un soulagement considerable ; & si l'on en croit Willis, on rend quelquefois des urines noires aprés avoir pris de la Casse. Pour moy je croy que la plûpart des urines noires ou vertes, viennent du mêlange d'une serosité un peu acide avec la bile : ce qu'on peut prouver par un exemple décrit par *Etmulere* : il prit de l'urine jaune d'un icterique, & il y mêla differens acides qui donnerent des couleurs noires ou vertes.

La noire & verte.

La rouge. L'urine rouge montre une abondance d'acide dans la masse du sang, & une exaltation des parties sulphureuses : ainsi lorsqu'on mêle des acides un peu forts à l'urine, elle perd son sediment, & devient tres-rouge quoiqu'elle paroisse claire : c'est pourquoy l'on doit croire que dans l'augmentation & dans la vigueur d'une maladie, où le sang est dans une grande fermentation, par un acide volatil, elle doit paroistre de même, aussi-bien que dans le Scorbut & dans quelques autres maladies qui viennent des acides : toutefois ces mêmes urines arrivent souvent aux personnes qui ont beaucoup de santé, aprés qu'ils ont pris des boüillons ou des potages avec des poix chiches, ou des ptisannes avec le *rubia tinctorum.*

L'ambrée Les urines teintes avec une couleur jaune ou d'ambre sont bonnes, parce qu'elles montrent que les parties salines & sulphureuses se mêlent aux serosites, & qu'il n'y a point une fort grande abondance d'acide ; & ainsi la précipitation des parties héterogenes n'est point empêchée : c'est pourquoy quand il se trouve des urines semblables dans les maladies aiguës, la fermentation

ſepare bien-tôt les parties héterogenes, & l'on voit un peu aprés un grand ſédiment dans les urines, que les Medecins appellent ſigne de coction.

Au contraire les urines pâles & aqueuſes dans les maladies aiguës, montrent que les parties héterogenes qui ſe ſeparent, ſe répandent dans le cerveau & dans les nerfs : c'eſt pourquoy l'on voit qu'elles précedent des phreneſies & des delires perilleux; & dans les maladies chroniques, ces ſortes d'urines viennent du defaut des fermentations; ainſi elles ſont fort ordinaires dans la cachexie, dans les cruditez, &c. *Les pâles.*

L'urine trouble qui devient claire eſt fort bonne, ſi elle devient claire en peu de temps; mais ſi elle ne s'éclaircit que pendant un long-temps elle n'eſt pas ſi bonne. Dans le premier cas il n'y a pas une fort grande abondance d'acides; & il y a beaucoup plus de parties alkalines qui donnent lieu à la précipitation : car l'on eſt aſſuré par experience que les alkalis tant volatils que fixes produiſent dans les urines des ſédimens blancs & legers; ou s'ils y ſont déja avant qu'on les y mêle, ils les con- *La clarifiée.*

servent ; c'est pourquoy dans le declin des fiévres, qui est un temps où la plus grande partie des parties acides a esté chassée du sang, l'urine s'éclaircit en peu de temps : au contraire les urines qu'on rend dans la vigueur des maladies, & celles qui precedent les mauvaises crises ou les crises imparfaites, ne s'éclaircissent que deux ou trois jours aprés qu'elles ont esté renduës.

Celle qu'on rend claire & qui se trouble au froid est bonne : car cela se fait seulement parce que les pores de la liqueur sont bouchez par les parties de l'air froid, & qu'il se fait une espece de fermentation ; mais il me paroist que cela ne montre pas qu'il y ait beaucoup de parties acides : ainsi il y a une disposition prochaine à la separation des parties heterogenes.

La trouble. Au contraire l'urine trouble qui le demeure toûjours, & qui même ne s'éclaircit pas quand on l'approche du feu est tres-mauvaise, parce que c'est une marque d'une abondance d'acides mêlez avec des parties rerestres, des sels & des souphres grossiers : ainsi la separation des parties heterogenes ne se peut faire que tres-difficilement.

L'on

L'on dit que la puanteur de l'urine est une marque d'une ulcere ou d'une gangrene des reins ou de la vessie, principalement quand l'urine est trouble: cependant aprés avoir mangé de l'ail ou des asperges, les urines sentent fort mauvais quoi-qu'on se porte bien.

Celle qui est remplie de farine voltigeante.

Quand on voit dans les urines de petites parties qui voltigent, qui ressemblent au son ou à la farine, ou à de petites peaux, cela est mauvais, non pas comme dit Galien, parce que cela vient d'une tres-grande chaleur qui dissout la substance des parties, mais parce que c'est un signe de pierre : car cette urine est ordinaire à ceux qui sont travaillez de la pierre, à cause que par le calcul du rein ou de la vessie, il se peut rompre quelques fibres, par lesquelles les sucs nourriciers s'échappent, qui ne se mêlant pas à l'urine, produisent ces petites parties voltigeantes. C'est peut-estre pourquoy Hippocrate dit dans ses Aphorismes, que ce sont des marques de la galle de la vessie. On voit encore quelquefois ces sortes de parties voltigeantes dans l'urine de ceux qui ont quelque carnosité, comme remarque Fabrice Hildan.

L'huileuse. L'urine qui semble huileuse, & sur laquelle on voit une superficie qui ressemble à une toile d'araignée est un mauvais signe, non pas parce qu'elle est produite par une graisse fonduë, comme veulent quelques Medecins, car quand on l'approche du feu elle ne se fond point ; mais parce qu'elle vient de la concretion & de la fixation des parties salines avec les parties tartareuses ; ou, comme dit Moebius, parce qu'elle montre qu'il y a une abondance de sels acides & alkalis dans la masse du sang ; & par consequent le sang estant trop salin ne peut pas avoir assez de parties douces & balsamiques pour nourrir le corps : c'est pourquoy l'on trouve ces sortes d'urines dans les phrisiques, hypocondriaques & dans les atrophiez.

La purulente. Les urines purulentes & blanchâtres peuvent venir d'un abscés ou d'un ulcere des reins, d'une excoriation de la vessie faite par un graveau ou par une pierre : ce qu'on pourroit prouver par plusieurs exemples. *Lœlius à Fonte* rapporte qu'il a vû des hypostases laiteuses qui venoient d'un abscés du rein gauche ; & j'ay vû dans une Religieu-

se de soixante ans un abscés dans le rein droit, qui estoit assez considerable pour se faire sentir par l'exterieur des lombes, qui rendoit les urines toutes laiteuses. Aprés les remedes generaux l'on luy donna quelques gouttes d'esprit de terebentine, elle jetta une prodigieuse quantité de graveaux, beaucoup d'urine & de pus qui y estoit mêlé: la tumeur desenfla dans l'exterieur, & l'on ne vit plus rien paroistre dans ses urines de long-temps aprés. Du Laurent, Diemerbroec & quelques autres Medecins disent qu'ils ont observé aprés l'empieme ou quelque autre abscés situé en d'autres parties, des urines purulentes; & il ne me semble pas fort difficile que la matiere purulente passant des lieux où elle estoit retenuë dans la masse du sang, trouve des tamis où elle puisse se séparer, puisqu'elle se porte par tout le corps par les loix de la circulation. Cependant l'on peut dire que les urines laiteuses sont plus ordinaires aux personnes qui ont la pierre, soit qu'elle fasse quelquefois un ulcere dans le rein, comme l'a remarqué *Silvaticus*, ou qu'elle rompe seulement quelques fibres dans le rein, les urete-

res ou la vessie, par lesquelles il s'échappe continuellement un suc nourricier & chyleux qui se mêle à l'urine, sans qu'il y ait une solution de continuité considerable : car si ce qu'ils rendoient estoit un veritable pus, il faudroit qu'ils eussent un ulcere considerable pour répondre à la grande quantité de pus qu'ils rendent, ce qui ne pourroit point arriver sans un peril considerable.

Les sanguinolentes. Les urines sanguinolentes marquent une ulceration de la vessie ou des reins, ou que quelques petits vaisseaux ont esté rompus : elles arrivent souvent à ceux qui ont la pierre ou la gravelle, par les mêmes raisons que les urines purulentes. Pour distinguer une urine qui est rouge par le sang qui y est mêlé, d'avec celle qui est rouge par les souphres & les sels, l'on n'a qu'à y ajoûter de l'eau commune : car celle qui l'est par les souphres & les sels devient d'un beau jaune : ce qui n'arrive pas à l'autre, où l'on voit même tomber quelque petit grumeau au fond.

La visqueuse. L'urine visqueuse & tenace arrive assez souvent à ceux qui ont la pierre, soit qu'elle soit renduë de même par le

mêlange de quelques sucs noutriciers qui sortent de quelques fibres rompuës, ou par quelque acide coagulant. Cependant plusieurs praticiens entre autres Riviere & *Silvaticus*, rapportent qu'ils ont souvent vû de pareilles urines sans pierre.

Enfin ce que nous avons dit du sediment, l'on le peut dire des nuages qui vont au dessus ou qui sont suspendus au milieu de l'urine. S'ils sont blancs & égaux, ils montrent un commencement de coction. J'ajoûterai que quand le sediment est pesant, qu'il s'affaisse dans le fond de l'urine, ou qu'il est inégal, il ne marque rien de bon, puisqu'il signifie seulement que la matiere est fort grossiere, & qu'elle n'est pas tombée dans le fond par précipitation, mais par son propre poids : ainsi quand il vient à paroistre tel que je le décris, il ne marque en aucune façon la coction, principalement si c'est au commencement d'une maladie.

La suppression d'urine dans les maladies aiguës est mauvaise, à moins qu'il n'y ait une sueur fort abondante, tant parce qu'on doit craindre une inflammation de la vessie, que parce que *La suppression d'urine.*

ce qui doit estre evacué ne l'est pas: par la même raison quand un malade urine peu, & boit beaucoup, cela est mauvais, principalement si le malade ressent quelque petits frissonnemens, qui sont des especes de mouvemens convulsifs.

Incontinence d'urine. Quand les malades rendent leur urine sans s'en appercevoir, c'est un mauvais signe : car ou ils sont en delire, ou bien leurs sensations & leurs forces sont affoiblies.

CHAPITRE XI.

Des Sueurs.

COMME les personnes qui se portent bien ont rarement de la sueur, & que l'insensible transpiration suffit pour faire dissiper les choses qui ne conviennent point à la nourriture des parties, il faut nous regler sur les sueurs, quand elles arrivent aprés de grands mouvemens dans des personnes vigoureuses ; & nous apellerons toutes celles qui ne leur ressembleront pas de mauvaises sueurs.

La ſueur puante & fœtide eſt un mauvais ſigne, parce qu'elle marque une tres-grande diſſolution des parties ſulphureuſes, qu'on appelle vulgairement pourriture; mais quoiqu'elle marque que la cauſe qui la produit eſt tres-mauvaiſe; cependant comme elle marque auſſi que les parties ſulphureuſes qui ont eſté trop diſſoutes s'échappent, & par conſequent que la maſſe du ſang ſe putifie; on peut dire que c'eſt un ſigne fort équivoque quand il eſt ſeul, & que ſouvent aprés ces ſortes d'évacuations les malades ſe trouvent ſoulagez dans les maladies aiguës. *La ſueur fœtide.*

La ſueur qui vient au commencement de la maladie n'a pas coûtume de ſoulager beaucoup : car comme toutes les humeurs ſont en fermentation, elles n'évacuent pas beaucoup de l'humeur qui fait la maladie, parce qu'il ſe mêle peu de choſe à la ſeroſité, avant la précipitation des parties heterogenes. *La ſueur ſymptomatique.*

Par la même raiſon on demande que la ſueur vienne, lorſque les ſignes de coction paroiſſent dans les urines, parce que la matiere morbifique qui eſt déja diſſoute dans la ſeroſité, eſt plus facilement évacuée.

C'est encore par une raison semblable qu'on demande que les sueurs viennent dans les jours impairs sur la fin des accés ou redoublemens : car, comme nous avons déja dit, toutes les fiévres aiguës ont coûtume de redoubler dans les jours impairs : ainsi quand il vient une sueur sur la fin d'un redoublement, elle doit évacuer beaucoup de l'humeur qui fait la maladie.

La fiévre elodes. Au contraire quand la sueur vient dans les fiévres sans qu'il y ait de remission, c'est un mal, parce qu'elle ne tire rien de ce qui fait la maladie, ou qu'elle montre qu'il y a beaucoup d'humidité; & par consequent que la maladie sera longue. C'est par cette raison qu'Hippocrate dit en plusieurs endroits que les sueurs qui arrivent au trois, au cinq, au sept, &c. sont fort bonnes: car arrivant sur la fin des accés elles sont toûjours avec remission; & Galien avouë que les sueurs qui viennent au quatriéme jour ne soulagent point, quoiqu'il ait mis ce jour-là avec beaucoup d'éclat entre les jours critiques.

Les sueurs sont profitables quand elles sont précedées par un frisson; & elles montrent que la maladie est moindre:

dre : car le friſſon qui ſe trouve dans le commencement d'un redoublement montre que la fiévre approche de la nature des intermittentes, principalement ſi l'on voit ſur ſa fin une ſueur.

Au contraire ſi le friſſon ſuit la ſueur, c'eſt un mauvais ſigne : car le malade ne ſe trouve point ſoulagé, & la matiere qui fait la maladie n'eſt point évacuée ; mais reſtant dans les pores des membranes & de la peau, elle en picote les fibres ; & fait des eſpeces de mouvemens convulſifs. C'eſt pourquoy Hippocrate dit que le friſſon eſt tres-mauvais quand il ſuit la ſueur, quoiqu'il aſſure en un autre endroit que les friſſonnemens qui ſurviennent dans les fiévres ardentes, ont coûtume de finir la fiévre, parce qu'elle montre que la maladie ſe change en une eſpece de fiévre intermittente : mais ce ſigne eſt fort équivoque ; car quand il y a quelque choſe de malin mêlé à la fiévre ardente, tres-ſouvent il ſe trouve des friſſons, des treſſaillemens & des tremblemens qui ne ſont point des ſignes du changement de la maladie ; mais plûtoſt de ſa malignité.

Friſſon avec ſueur.

Quand la ſueur eſt univerſelle, qu'el-

Sueur universelle, le sort de tout le corps, toute la masse du sang peut se purifier. On ne peut point juger par cette sueur qu'il y ait aucun embarras dans aucune partie, le malade la souffre plus aisément; c'est pourquoy la sueur qui vient de tout le corps est estimée tres-bonne.

Au contraire les sueurs qui ne sortent que d'une seule partie, montrent qu'il y a quelque embarras dans cet endroit, & que la masse du sang ne tend point à une dépuration generale.

Sueur chaude & froide La sueur qui paroist chaude vient d'une douce agitation des parties du sang; car les parties de la liqueur qui ont esté agitées conservent quelque temps leur mouvement; ainsi les parties de sueur qui s'échappent du corps, peuvent encore exciter au dehors dans nos mains un sentiment de chaleur; si au contraire il n'y a point de mouvement dans le sang dans le temps qu'on suë, soit à cause de sa coagulation, ou par un empêchement de la circulation, par quelque polipe, ou par une diminution extraordinaire de la fermentation du sang, la sueur paroist froide, comme il arrive à tous ceux qui tombent en foiblesse; & l'on n'a que faire d'a-

vertir que la vie eſt dans un tres-grand danger, puiſque quand elle vient, c'eſt toûjours par la foibleſſe du reſſort des parties, ou par une diminution de la fermentation naturelle, ou par une obſtruction des vaiſſeaux qui ſervent à la circulation, qui fait que la ſeroſité s'échappe par les pores des parties, & eſt évacuée par ceux de la peau, ou enfin par une coagulation du ſang qui ſe fait par un acide vitriolique : c'eſt pourquoy Hippocrate dit que ceux qui rendent les excremens du ventre noirs, ont des ſueurs froides. De tout cecy l'on peut donc conclure à bon droit, que les ſueurs froides dans les maladies aiguës ſont des ſignes mortels ; & dans des maladies qui ne ſont pas ſi violentes, c'eſt un ſigne de longueur : car cela ne peut venir pour lors que d'une abondance de ſeroſitez, qui ſont, comme nous l'avons déja dit, les cauſes les plus ordinaires des maladies chroniques.

Les ſueurs qui coulent abondamment avec vapeurs, & qui ne durent pas long-temps ſont tres-bonnes, car cela marque de la chaleur dans la ſueur, & de la force dans le corps. *Sueurs abondantes.*

Au contraire celles qui ont la figure

de grains de-millet ; qui viennent proche le cou & la teste, ne sont pas bonnes : elles ont même coûtume de paroistre dans les syncopes & dans les défaillances : cependant celles qui coulent en grande quantité & long temps dans les maladies aiguës pendant l'ardeur de la fiévre, sont mauvaises : car c'est une fiévre qu'on appelle *Elodes*, qui vient de ce que la serosité du sang fermente : ainsi soit qu'on la considere comme cause de la maladie, ou comme symptome, elle est toûjours tres mauvaise : car les serositez trop abondantes affoiblissent le ressort des parties, & dissoudent trop les fermens : c'est peut-estre pour cette raison qu'*Hippocrate* a dit que les sueurs qui estoient abondantes & qui couloient long-temps estoient des signes qui montroient les maladies ; que si la sueur estoit froide, elle montroit une grande maladie ; & que si elle estoit chaude, elle montroit que la maladie seroit plus petite ; & comme il n'y a rien qui puisse davantage évacuer les serositez que la purgation, il l'ordonne par en haut aux personnes robustes ; & par en bas, aux foibles, quand ils ont des sueurs qui ne paroiss-

Sueurs syncopales.

sent accompagnées d'aucunes maladies.

La sueur profitable est presque toûjours sereuse ou jaunastre sans viscosité : car les sueurs sanguinolentes montrent une tres-grande dissolution du sang, comme on peut l'observer en quelques fiévres malignes : toutefois *F. Hildanus* en a remarqué sans malignité. Pour ce qui concerne la sueur visqueuse, elle marque ou un épaississement de la serosité ou une sortie de la lymphe : ce qui arrive quelquefois par la resolution des fibres : comme on voit quelquefois arriver à ceux qui vont mourir. Quant à la sueur jaune, elle guerit souvent les maladies qui vienent de la bile, comme on peut voir en *F. Hildan.*

Sueur teinte de sang.

Obs. 76. Cent. 8.

Cent. 6. Obs. 77.

Pour voir si une sueur est bonne, il faut examiner ce qu'on considere en chaque évacuation : sçavoir si le malade est soulagé, & la maladie diminuée, parce que pour lors c'est un signe certain qu'une partie de l'humeur qui faisoit la maladie a esté évacuée, comme on peut l'observer en celle qui vient sur la fin des accés : parce qu'en ce temps-là la matiere qui causoit le paroxisme, ayant esté mêlée à la sero-

ſité eſt évacuée plus aiſément.

Sueur aprés le manger. Les ſueurs qui viennent aprés le repas ou aprés le ſommeil ſans cauſe manifeſte, montrent une abondance de ſeroſitez, qui doit eſtre guerie par une diete exacte ou par des purgations frequentes : ces ſueurs montrent dans les perſonnes qui ne reſſentent aucun autre mal des maladies à venir, & qui ſont d'autant plus grandes, que le temps où ces ſueurs-là paroiſſent eſt proche de l'hyver, parce que c'eſt un ſigne que la premiere coction eſt tres-diminuée; & comme elle ſe fait mieux en hyver qu'en été, ſi cet accident-là arrive dans l'hyver, il faut que les levains ſoient extrêmement alterez & hors de leur état naturel; & de plus en été l'on ſuë plus aiſément : ainſi les ſueurs ne ſont pas des marques ſi certaines de maladie.

CHAPITRE XII.

Des Crachats.

L'On doit conſiderer avec attention les crachats dans les maladies

de la poitrine : on en peut auſſi tirer quelques conjectures generales, parce qu'ils viennent du ſang, & qu'ainſi ils en marquent les qualitez. Ceux qui ſont blancs, legers ſans eſtre trop gluans, qui ne ſont pourtant point trop aqueux, tenus ou ſereux, qui ſont rejettez facilement ſans toux & ſans douleur, ſont tres-bons : eſtant ſeparez d'un ſang qui ne fermente point trop; car dans les grandes fermentations du ſang, ou les crachats ſont tellement fondus qu'ils reſſemblent à de l'eau pure ; ou bien ils ſont tellement gluans, qu'il ſemble que tout ce qui ſe ſépare de la maſſe du ſang par là, ſoit de la glu.

Les pleureſies & les peripneumonies qui ſont ſeiches, c'eſt à dire dans leſquelles on ne crache point, ou bien où l'on crache peu, ſont tres-perilleuſes, parce que ce ſont des ſignes d'une tres-grande chaleur, d'une tres-grande inflammation, ou d'un épaiſſiſſement extraordinaire de la matiere. C'eſt par les mêmes raiſons que la ſuppreſſion des crachats avec la continuation de la douleur eſt un tres-mauvais ſigne ; & lorſque le ralement ſurvient au malade, l'on n'en doit plus rien eſperer,

Crachats ſecs dans les pleureſies.

parce qu'il ne rejette point ce qu'il doit rejetter, & qu'il y a une augmentation considerable d'inflammation & d'épaississement des crachats : ce qui seul seroit à craindre, puisque l'on croit que les crachats quoique blancs, sont mauvais dans ces sortes de maladies s'ils sont épais & pituiteux. Les crachats sanguinolens sont même moins mauvais, pourveu qu'il y ait quelque chose de blanc ou de jaune mêlé avec le sang, parce que la matiere qu'on rend est plus tenuë & plus subtile ; mais quand ils sont de sang pur & en grande quantité, comme ils peuvent venir d'une ouverture considerable de quelque rameau de l'artere du poumon, le malade est toûjours en grand danger.

Crachats symptomatiques. Les crachats qui n'appaisent point les douleurs sont mauvais, parce qu'ils viennent d'inflammation & d'irritation : cependant quand ils viennent dés le commencement de la maladie, ils marquent qu'elle ne sera pas longue, parce que pour lors le sang est plus fluide.

Crachats cruds. Mais si les crachats changent à tous momens de couleur & de consistence

dés le commencement de la maladie, avec des douleurs tres-aiguës, souvent les malades perissent dés le troisiéme jour : car tout cela montre un trés-grand mouvement & une tres-grande acrimonie dans l'humeur : d'où on peut juger de la vîtesse avec laquelle passe la maladie. C'est pourquoy d'ordinaire quand les malades passent ce jour-là, ils ont de coûtume d'en revenir, parce que le second redoublement des jours impairs estant passé, la matiere qui est subtile s'est pû faire des routes pour son évacuation.

Aprés le crachement de sang, tres-souvent il vient un crachement de pus; qui est suivi d'une phtisie; pour lors si les crachats viennent à estre tout d'un coup supprimez, les malades ont coûtume de mourir : la raison de tous ces changemens est, que le sang en se fermentant en quelque lieu devient pus : les matieres qui croupissent produisent des ulceres, le poumon en s'ulcerant fait amaigrir tout le corps, en mêlant continuellement du pus au sang. Si donc dans ce temps-là par la perte des forces ou par une diminution considerable de la vertu elastique des poumons

Crachement de pus.

l'évacuarion vient à cesser, le pus se mêle le plus abondamment au sang & il le corrompt tout à fait.

Si ceux qui ont la pleuresie ont le poumon libre sans aucune attache à la plevre, souvent il se fait un empieme qui ne se vuide presque jamais par un crachement de pus: au contraire ceux qui ont le poumon attaché à la plevre, ont aprés le crachement de sang quelques crachemens purulens, & n'ont presque jamais d'empieme. La raison de ce phenomene est facile, puisque l'abscés de la plevre ne se peut vuider par le poumon dans les premiers, & qu'il le peut fort aisément dans les derniers; mais d'un autre côté, ceux qui ont le poumon attaché à la plevre, sont plus sujets à la pleuresie: parce que comme le poumon & cette membrane sont, pour ainsi parler, bridez au moindre mouvement extraordinaire du sang, il peut s'y faire quelque embarras.

Crachement de sang. Pour avoir une idée juste des crachemens de sang, il faut bien remarquer la maniere dont on les tire, & les symptomes qui les accompagnent: car ceux qui viennent du poumon sont accom-

pagnez de toux & d'une expectoration assez violente, d'une douleur dans quelque partie de la poitrine dans le temps de l'expectoration, & paroissent le plus souvent un peu écumeux ; au contraire ceux qu'on tire sans expectoration, viennent des glandes du fond de la gorge ou des sinus du nez.

Les crachats verts, de couleur de poreaux, noirs, livides, puants ou amers, sont tous mauvais : parce qu'ils montrent qu'il y a quelques sels acres ou acides qui y sont mêlez. Par la même raison ceux qui sont fort salez, & qui durent long-temps sans rhume, précedent souvent la phtisie, parce qu'ils viennent d'acres & d'acides qui sont mêlez ensemble, & qui viennent pour lors du poumon. *Crachats poracez.*

Les douleurs de teste finissent souvent par des crachats épais & qui ne sentent point mauvais, parce qu'ils viennent d'une pituite gluante qui bouche les pores de la membrane pituitaire, qui est dans tous les sinus de la baze du crane. Si les crachats ne sentent donc point mauvais, & qu'ils ne sortent point en façon de pus, les obstructions de cette membrane s'évanoüissent. *Crachats finissant les douleurs de teste.*

Observation. J'ay obſervé que des douleurs de teſte accompagnées d'un empêchement de reſpiration, finiſſoient, lorſque par quelque medicament, ou par quelques injections dans le nez, les malades avoient vuidé des matieres dures & quaſi petrifiées par le nez.

Les crachats ſanguins ou purulens. Les crachaats ſanguins ou purulens qui viennent des poumons, montrent qu'il y a quelques vaiſſeaux rompus ou quelques ulceres dans ces parties. C'eſt pourquoy ils ſont tres-perilleux; ainſi un long & frequent crachement de ſang a coûtume de préceder la rupture du vomica qui ſuffoque pluſieurs perſonnes, ſi l'on en croit *Fernel*: toutefois ſi les crachemens ſanguins ou purulens viennent ſans toux ou ſans douleur, ils ſont d'une moindre conſequence. Bartholin dit qu'il a vû un crachement de pus & de ſang ſans ulcere du poumon; & Celſe dit que le crachement de ſang vient ſouvent ſans aucun danger aux femmes dont les mois manquent à couler.

CHAPITRE XIII.

Des vomissemens & des excremens du ventre.

DAns les vomissemens qui viennent sans estre excitez par aucun medicament, s'il se fait une évacuation des choses qui sont nuisibles ; les malades ne se trouvent pas fort fatiguez, & se portent mieux ; ainsi parce que la pituite ou la bile ont coutume d'estre les causes les plus frequentes des maladies, *Hippocrate* nous apprend que les vomissemens mêlez de pituite & de bile, qui ne sont pas fort épais, ni en trop grande quantité, sont trés-faciles à supporter, & trés-profitables ; au contraire il a observé que les vomissemens sinceres sont mauvais, (il appelle vomissemens sinceres, au rapport de Galien, ceux dont les humeurs ne sont pas dissoutes par les serositez,) parce que c'est un signe d'une grande ardeur de la fiévre, & d'une grande acreté de l'humeur, à cause que l'absence des serositez, & l'épaisseur du vomis-

Vomissemens sinceres.

ſement, montre que les ſels ne ſont pas écartez, & qu'ainſi ils peuvent agir plus puiſſamment : c'eſt pourquoy dans ce cas-là, afin d'empêcher les ſels de s'attacher aux membranes du ventricule, ce qui pourroit exciter des ſanglots & des convulſions, *Hippocrate* ordonne de boire de l'eau ; car, dit-il, *Si l'on donne à un homme qui vomit, beaucoup d'eau à boire, l'on détachera la cauſe de ſon vomiſſement avec les choſes qu'il vomit.* Et ainſi le vomiſſement ſe guerit par le vomiſſement.

Toutes ces obſervations *d'Hippocrate* quoique trés vrayes, priſes d'une maniere generale, peuvent ſe trouver fauſſes dans quelques cas particuliers ; ainſi quoique le vomiſſement de bile & de pituite ſoit trés-bon, ſuivant *Hippocrate*, cependant s'il dure longtemps, il ne ſoulage point le malade : Ainſi *Hildanus* a remarqué un vomiſſement ſemblable qui a duré plus de trente ans, & qui venoit preſque tous les jours ; ce qui ne pouvoit ſans doute qu'incommoder ſa malade.

Vomiſſement de bile & de pituite

Vomiſſemens de matieres acres.

Les vomiſſemens qui ſont excitez par l'acrimonie des humeurs, ſont petits, laborieux, quelquefois accompa-

gnez de sanglots ; & tous ces symptomes sont mauvais, principalement s'ils sont joints à des inquietudes, à une voix aigre & sonore, à des yeux chargez & remplis d'une espece de mousse, à des délires ou des convulsions ; car quand tous ces symptomes suivent le vomissement, c'est une marque que tous les esprits sont dans une agitation fort tumultueuse, & qu'il y a dans les fibres du ventricule une irritation convulsive causée par le mouvement rapide d'une humeur trés-corrosive.

Hoquet dans le vomissement.

Toutefois quand le sanglot est excité par le vomissement, s'il ne dure pas long-temps, & qu'il s'évanouisse au moindre narcotique, l'on ne doit pas s'allarmer quand la fiévre n'est pas fort violente ; mais quand la fiévre est forte, que le vomissement continuë avec le sanglot, souvent le foye est attaqué d'une inflammation.

Fiévre dans le vomissement.

Par ces mêmes raisons, quand la soif est grande dans le vomissement, c'est un mauvais signe, parce qu'elle montre une abondance de sels acres ; & quand l'on n'en a point du tout, quoique la fiévre soit grande, c'est en-

core un mauvais signe, parce que c'est une marque de délire.

Vomissement salutaire. Ceux qui sont yvres, ou qui ont esté travaillez d'un long cours de ventre, sont soulagez par le vomissement, parce que la cause de la maladie est évacuée, & parce qu'on détourne le cours de l'humeur de dessus les parties affligées ; mais quand le vomissement survient dans un *volvulus*, c'est un mauvais signe ; parce que cela marque une augmentation considerable d'inflammation ; & l'irritation estant augmentée, le mouvement peristaltique des intestins se pervertit, & devient anti-peristaltique.

Miserere passion iliaque.

Vomissemens mortels. Lors que les vomissemens de matieres stercorales sont passez, si la fiévre ou le cours de ventre arrive au malade, c'est un signe mortel, parce que cela montre que l'irritation n'est pas passée, mais que les forces manquent.

Vomissemens de couleurs differentes. Les vomissemens de differentes couleurs, de couleur de porreaux ou de verdet, de couleur noire ou noirâtre, aussi bien que ceux qui sentent mauvais, sont tous fort à craindre ; car ils viennent d'une acidité vitriolique, & terrestre,

terreſtre, ou d'une diſſolution des parties ſulphureuſes de la maſſe du ſang; mais les vomiſſemens puans & fœtides ſont une marque d'une paſſion iliaque ou d'une gangrene dans le ventricule; car elle communique une certaine infection aux matieres qui ſont contenuës dans le ventricule. Toutefois *Baillou* a remarqué un vomiſſement pendant quarante jours, ſans fiévre, & ſans que les matieres fuſſent noires ou fœtides, qui venoit d'une gangrene du ventricule. Il faut encore remarquer qu'aprés avoir pris certains alimens ou certains medicamens, l'on vomit ſouvent les matieres noires, vertes &c. ſans aucun danger; parce que ces ſortes d'accidens ne ſont ſurvenus que par les teintures que les alimens ou les medicamens ont communiquées aux matieres. *Vomiſſemens fœtides.*

Dans les longs cours de ventre, & dans les dyſenteries, les vomiſſemens qui y arrivent ſont profitables, lors que la matiere qu'on vomit n'eſt ny trop acre ny noirâtre; car comme dit *Hippocrate*, comme le vomiſſement lâche le ventre qui eſt trop ſerré, de même il reſſerre celuy qui eſt trop lâche.

Vomissemens noirâtres. Cependant s'il commençoit par des matieres noires, ou par des serositez abondantes qui continuassent long-temps, il seroit à craindre que la tunique interieure de l'estomac ne s'ulcerast.

Vomissemens de sang. Les vomissemens de sang qui sont accompagnez d'une grande fiévre, & d'une grande douleur dans la poitrine, ou vers le dos, sont des signes mortels, parce que ce sont des marques de rupture considerable des vaisseaux du poumon, ce que plusieurs Medecins ont remarqué. Si au contraire le vomissement n'est pas considerable, & qu'on sente quelque douleur vers le costé gauche, le peril est beaucoup moindre ; car cela vient de l'obstruction des vaisseaux courts, & des autres veines du ventricule ; car quand elles sont bouchées, leurs petites extremitez qui répondent aux arteres, s'ouvrent, & les pores des extremitez se dilatant, laissent couler le sang dans la cavité du ventricule ; car les arteres poussant toûjours de nouveau sang, & les veines ne pouvant pas le recevoir, c'est une suite qu'il se fasse un chemin par un autre endroit. C'est pourquoy *Rie-*

lan & *Columb* ont remarqué pluſieurs vomiſſemens de ſang où les veines du ventricule eſtoient fort dilatées ; & ces obſtructions ſont plus ordinaires dans les veines, qui du ventricule vont à la rate, parce qu'il y a pluſieurs perſonnes qui ont la rate remplie d'un ſang qui circule trés-lentement.

Les vomiſſemens de pus ſont toûjours très-mauvais, parce qu'ils ſont des marques d'abſcés dans les parties internes. *Silvius Deleboë* pretend qu'ils viennent ſouvent d'un abſcés du pancreas. *Bauhin* en a remarqué qui venoient d'abſcés du foye ; & cela n'eſt pas étonnant, puiſque ces glandes conglomerées ont des conduits propres qui peuvent porter la matiere purulente par le duodenum dans le ventricule. Il y a d'autres vomiſſemens purulens qui viennent d'un abſcés ou d'une vomique, qui ſe rompt dans le poumon ; preſque toutes ces maladies laiſſant des ulceres dans les parties internes, ſont ſuivies de phtiſie, de fiévres lentes, & d'atrophies quand les malades ne meurent pas peu de temps aprés. *Vomiſſemens purulens.*

Le vomiſſement qui vient dans le commencement des pleureſies, eſt d'or-

dinaire salutaire ; ce qui montre bien que les Medecins qui l'excitent par des medicamens, ne s'éloignent pas du chemin que la nature leur indique.

Vomissemens extraordinaires. Outre tous ces vomissemens, quelques Auteurs en rapportent de fort extraordinaires ; comme de cloux, d'aiguilles, de pointes de couteaux. *Hildanus* en rapporte un semblable Obs. 43. cen. 2. mais l'on doit dans ces sortes de rencontres, avoir un peu pour suspecte, la bonne foy d'un malade, ou supposer qu'il a avallé ces sortes de ferremens, estant impossible qu'ils se soient formez dans le ventricule. *Quercetan* en rapporte encore un fort remarquable d'une malade de Poitou, qui jettoit de temps en temps quelques petits poils dans les matieres qu'elle vomissoit : Il dit qu'il luy donna un peu de poudre algarot, & qu'elle jetta une quantité prodigieuse de cheveux, & un ver d'une grandeur considerable, & qu'ensuite elle se porta bien. Dans les vomissemens extraordinaires qui arrivent dans les maladies longues, on remarque que les malades se portent bien dans la suite, parce qu'ils ont jetté la cause de leur maladie. Je ne

parle point d'un vomissement de pierres rapporté par M. Greu, parce qu'il avouë que la malade avalloit des pierres, des pipes à Tabac, & d'autres matieres qui contribuoient à la generation des pierres qu'elle vomissoit.

Le Medecin peut tirer plusieurs conjectures des excremens du ventre; car premierement, il y a plusieurs maladies qui ont coutume de cesser par les flux de ventre: ainsi l'hydropisie commençante & la leugophlegmacie, ont coutume de cesser par les flux de ventre aqueux, la surdité par les bilieux, & les inflammations de l'œil par toutes sortes de diarrhoées, parce que la cause de la maladie est détournée des parties qu'elle incommodoit, & qu'elle prend une autre route. Il y a plusieurs autres maladies au contraire, où le cours de ventre est forr nuisible, comme dans la phtisie, principalement aprés la chute des cheveux, parce qu'il est pour lors une marque de la foiblesse de la nature, & de l'acreté de l'humeur.

L'on remarque encore que d'ordinaire, quand le ventre est paresseux & dur, l'on est sujet à des chaleurs d'en-

trailles, à des convulsions, &c. parce que les parties heterogenes de la masse du sang ne se déchargeant pas par-là, entrent plûtôt dans le genre nerveux.

Il ne faut pas penser avec *Hippocrate*, que les *diarrhoées* sont toûjours mauvaises dans les peripneumonies & dans les pleuresies ; car l'on voit dans ces Regions qui sont un peu plus froides que celle d'Hippocrate, que ceux qui sont attaquez de ces maladies, sont souvent délivrez par-là, principalement quand ces cours de ventre viennent par la force de la nature, ou par quelque purgatif ; c'est pourquoy dans ces sortes de maladies, quand les habiles Medecins trouvent qu'il y a un amas dans les premieres voyes, ils donnent avec hardiesse un purgatif ou un émetique. Il ne faut donc pas croire ce prognostic *d'Hippocrate*, parce qu'il est douteux ; car si le cours de ventre est accompagné de signes salutaires, il guerit presque toûjours le malade ; au contraire quand l'inflammation de poitrine se continuë à l'abdomen, que le ventre devient plus tendu & plus douloureux à mesure qu'il se vuide, ou qu'il y a d'autres mauvais signes, sou-

vent les malades meurent.

Les excremens du ventre servent encore au prognostic, par leurs qualitez particulieres; ainsi ceux qui sont mous, liez, de couleur de feuille-morte, qui n'ont pas une odeur trés-mauvaise, qui sortent à l'heure accoutumée en une quantité proportionnée à celle des alimens, sont trés-bons, parce qu'ils sont semblables à ceux que rendent les personnes qui sont en santé; de sorte que lors qu'on les voit de même dans une maladie pendant plusieurs jours, on doit croire que c'est un signe salutaire. *Excremens de bonne consistence.*

Au contraire les dejections de couleur de jaune-d'œuf, ou verdâtres, ou noires, ou fœtides, ou purulentes, sont toutes mauvaises, par la même raison que les vomissemens qui ont les mêmes qualitez, pourvû toutefois que cela ne dépende point des alimens ou des medicamens; car souvent la bile prend des teintures extraordinaires, lors qu'on a pris quelques preparations de vitriol; & le levain de l'estomac rend de trés-mauvaises odeurs quand il se mêle à des preparations de Mars ou de souphre.

Il ne faut pas regarder à la seule

Sortie d'excremens qui soulage. quantité des excremens qui sortent, mais il faut particulierement prendre garde si l'humeur qui sort est celle qui doit estre évacuée, & si le malade se sent soulagé ; car quoique quelquefois l'évacuation paroisse trop grande, cependant quand cela n'affoiblit point trop, & que le malade sent quelque soulagement, c'est une bonne marque.

Dejections sinceres. Les dejections sinceres, c'est-à-dire, qui ne sont point du tout mêlées à des serositez, sont mauvaises lorsqu'elles viennent dans les maladies qui commencent, principalement dans les dysenteries, parce que les sels estant moins écartez corrodent plus puissamment.

Lienterie Pour ce qui regarde la lienterie, c'est toûjours un trés-mechant symptome, en quelque maladie que ce soit, parce qu'elle montre que l'action du levain de l'estomac est tout-à-fait perduë.

Dejections visqueuses. Les déjections grasses & visqueuses, sont mauvaises, principalement dans les dysenteries, parce qu'elles signifient la force de l'humeur qui ronge & qui coagule.

Bilieuses. Celles qui sont pleines de mousse ou bilieuses,

bilieuses, sont mauvaises dans les maladies aiguës, suivant les observations d'Hippocrate; cependant parce que nous voyons souvent qu'elles emportent la cause des maladies, & qu'elles sont profitables, nous croyons ce signe-là fort équivoque. Ainsi lorsqu'elles paroissent avec des forces abatuës, un ventre dur & enflé, c'est un mauvais signe, parce qu'elles signifient qu'il y a une grande fermentation dans les humeurs, qu'il s'engendre beaucoup de vents, ou qu'il y a une disposition inflammatoire dans le bas ventre.

Les petites évacuations.

Les petites évacuations qui ne répondent point à la grandeur de la maladie, sont mauvaises, parce qu'il se fait dans ce temps-là un effort inutile.

Dejections aqueuses.

Les dejections aqueuses & liquides sont plus mauvaises dans les maladies aiguës ou longues, que celles qui s'épaississent peu à peu; non seulement parce que ce qui doit estre évacué ne l'est pas, mais parce que dans le commencement des maladies aiguës, cela marque une relaxation des fibres, & une abondance d'une serosité acre, qui fermente; & dans les maladies longues, les flux de ventre aqueux ont

coutume de venir par quelque embarras qui ſe fait dans la veine-porte ; car quand le ſang des inteſtins ne peut pas facilement y entrer, la ſeroſité ſe doit filtrer plus abondamment par leurs petites glandes ; & quand les pores des glandes viennent à eſtre ouverts, la ſeroſité qui coule, eſt quelquefois teinte : c'eſt par cette raiſon qu'on voit ſouvent des flux de ventre ſereux à ceux qui ont des ſchires au foye, & à ceux qui ont le meſantere farcy de tumeurs glanduleuſes.

Sanglantes. Les dejections ſanglantes, ſont ordinairement mauvaiſes, ſoit qu'elles ſoient accompagnées de douleur, ou qu'elles ne le ſoient pas ; cependant le flux hemoroïdal eſt quelquefois trés-profitable en pluſieurs maladies aiguës & chroniques.

Rougeâtres. Les dejections qui ſont rougeâtres, ſont mauvaiſes, parce qu'elles ſont produites par une grande quantité de parties ſalines, & qui ſont fort en action. Enfin ce qui ſort du ventre ſans que le malade s'en apperçoive, eſt un mauvais ſigne, parce qu'il montre que l'eſprit du malade eſt aliené ; toutefois l'on a ſouvent vû dans les dernieres fiévres

malignes, où tout sembloit desesperé, que les malades se tiroient d'affaire par cette voye.

S'il sort des vers dans le commencement de la maladie, principalement sans aucuns excremens, c'est un mauvais signe, parce que cela vient de l'acreté de la matiere; au contraire dans l'état & sur la fin, cela n'est pas mauvais, parce que cela dépend de la fermentation qui a precedé.

L'on peut encore juger du peril des cours de ventre, par les symptomes; ainsi lorsqu'ils sont accompagnez d'hemoragie des gencives, ils sont dangereux à cause de la disposition acre & scorbutique du sang; lorsqu'ils sont accompagnez de sueurs froides, ils sont dangereux à cause de la dissipation des esprits.

CHAPITRE XIV.

De quelques remarques touchant le prognostic.

Ceux-là sont en un danger beaucoup moindre dont les maladies

Nature. Age. Saison. Region. sont plus conformes à leur nature, à leur âge, à leur habitude, à la saison, que ceux dont la maladie n'a aucun rapport avec ces choses, suivant l'observation *d'Hippocrate*, qui nous marque par là l'utilité qu'on peut tirer pour le prognostic, en examinant toutes ces differentes particularitez. Ainsi, par exemple, une fiévre ardente est plus dangereuse dans un vieillard, que dans un jeune homme; parce que les vaisseaux estant plus durs, peuvent moins prester à l'effort que font les liqueurs qui fermentent, ainsi ils se rompent plus aisément. De plus la masse de leur sang est moins propre à la fermentation; car elle est dépoüillée de toutes ses parties balsamiques: ainsi elle peut moins se purifier, puisqu'elle ne le fait que par le moyen de la fermentation. Ceux qui ont la plevre attachée aux poumons, sont plus sujets à la pleuresie que les autres, & ont des pleuresies plus legeres, parce que la matiere qui fait la maladie peut s'évacuer par les vaisseaux excretoires du poumon; ainsi l'empieme ne suit jamais ces sortes de pleuresies. De plus ils tombent souvent en cette maladie, ou par l'a-

gitation & le tiraillement du poumon, ou par l'interception du mouvement des liqueurs, par les brides que font les attaches : Et comme tout cela peut venir sans que le sang soit fort coagulé, ni qu'il y ait un grand changement dans ses principes, la maladie se guerit plus aisément, parce qu'elle a des causes plus legeres.

Cependant cette regle generale a plusieurs exceptions ; ainsi quoique les fiévres quartes soient plus ordinaires en Automne, elles y sont neanmoins plus dangereuses : quoique ceux qui viennent d'épileptiques, de gouteux, &c. soient plus sujets à ces sortes de maladies ; cependant elles sont beaucoup plus difficiles à guerir qu'à ceux qui ne les ont point par droit d'heritage. Comme il seroit trés-long de parler de toutes les exceptions que peut avoir cette regle, nous n'en parlerons pas icy davantage, parce que nous reservons cela pour le prognostic particulier des maladies. *Exceptions.*

Entre les choses que souffre le malade, l'on doit principalement observer ses douleurs, & les manieres dont ses actions sont empêchées ; mais parce qu'il y a plusieurs actions blessées

qui peuvent ne point venir à la connoissance du malade, & plusieurs autres dont le Medecin peut s'appercevoir sans les demander au malade; & enfin quelques autres dont nous avons déja traité: Celles qui restent se reduiront à la faim & à la soif, à toutes les sensations, à toutes les dépravations de l'imagination & de la memoire, aux dereglemens du sommeil & de la veille, & aux dereglemens des mouvemens aux frissons & mouvemens convulsifs, &c.

CHAPITRE XV.

Des lesions des actions animales.

IL est bon en toutes les maladies, d'avoir l'esprit sain, & de trouver les alimens qu'on presente, dans leur goust naturel avec assez d'appetit: car le délire & le dégoust sont deux symptomes qui sont trés-mauvais.

De l'appetit. Premierement le dégoust & le defaut d'appetit dans toutes les maladies longues, sont des marques d'une grande

alteration du levain de l'eſtomac, principalement quand ils ſont joints à de longs cours de ventre ; car comme le levain de l'eſtomac ſert à faire le chyle, & le chyle à reparer la perte de toutes nos humeurs : de même le levain de l'eſtomac vient de la maſſe de toutes les humeurs ; s'il n'eſt donc point alteré, la maſſe des humeurs n'eſt pas fort éloignée de ſon état naturel. De plus quand il ſe fait un bon chyle, l'on a ſujet d'eſperer que les autres liqueurs qui s'engendreront ſeront dans un meilleur état : Toutefois le trop d'appetit eſt mauvais ; car comme dit Hippocrate, il eſt mauvais d'eſtre trop rempli ou trop affamé, ou d'eſtre en quelque autre ſituation qui paſſe les bornes de la nature.

De la ſoif.

Pour ce qui regarde la ſoif, nous avons déja dit que quand il n'y en avoit point dans les maladies aiguës, cela eſtoit mauvais, parce que c'eſtoit une marque de délire ou de diſtillation. Quand la langue eſt comme rotie, ſans que le malade reſſente la ſoif, il faut que l'eſprit occupé ailleurs, ne ſente pas ce qu'il doit ſentir ; & pour lors c'eſt une marque de délire. Si au con-

traire l'on a une petite toux seche & irritante, avec une langue humide, c'est une marque de distillation, ou de catarre, parce que par l'abondance des serositez qui coulent des glandes, les parties acres qui sont attachées à l'œsophage, s'en détachent, & sont pour ainsi parler, détrempées.

Si bien loin de sentir de la soif, le malade avoit une espece d'aversion pour l'eau & pour les liquides, avec un délire obscur, le Medecin doit fort craindre pour le malade, parce que ce peut estre une hydrophobie qui est toûjours trés dangereuse : Souvent dans cette maladie les malades ne boivent que dans un vaisseau couvert, & meurent quelque temps aprés.

Toutefois la soif qui est trés-grande, & qui ne s'esteint pas par la boisson, est mauvaise, parce qu'elle montre la grandeur de la maladie, & la violence de la fermentation, ou l'acrete des sels qui sont mêlez à nos liqueurs.

Les goûts & les appetits dépravez & extravagans, qui viennent quelquefois dans les maladies chroniques, sont mauvais, parce qu'ils sont des marques que les humeurs, & particulierement

le levain de l'estomac sont hors de leur état naturel ; il est cependant vray que ces appetits, quelque dereglez qu'ils paroissent, sont des mouvemens de la nature, qui cherche quelque remede. Et Fernel remarque qu'un homme travaillé de cette maladie, avala une grande quantité de chaux vive dont il fut fort soulagé, parce que les humeurs étrangeres qui estoient dans l'estomac, empêcherent l'action de la chaux ; & la chaux de son costé, corrigea les fermens étrangers : c'est peut-estre par cette raison qu'Hippocrate consideroit beaucoup le goust de ses malades, lorsqu'il preferoit des alimens qui leur étoient plus agreables, quoique plus mauvais, à ceux, qui quoique meilleurs, estoient plus désagreables.

Du delire. Les délires sont mauvais en toutes sortes de maladies, parce qu'ils montrent un mouvement rapide des humeurs vers la teste, ou un dérangement des fibres du cerveau. Il y en a cependant qui sont moins mauvais que les autres ; tels sont ceux qui sont doux, legers, interrompus avec force de tout le corps, ou qui succedent à des affections soporeuses, ou qui sont calmez

par un sommeil tranquile, ou qui sont accompagnez de joye & de plaisanterie; car dans tous ces délires les malades sont moins éloignez de l'état naturel : au contraire les délites qui viennent avec chagrin, meditation & étude, qui alienent l'esprit sur les choses mêmes qui sont les plus necessaires, qui sont accompagnez de foiblesse, d'oubli, de tristesse ou de silence; ou enfin d'un sommeil inquiet, ou de claquement de dents, ou de mouvemens convulsifs, sont trés-dangereux; car tout cela marque un grand trouble dans l'économie animale.

Delire qui cesse. Si le délire cesse tout d'un coup, quoique la fiévre demeure, qu'il n'y ait point eu d'évacution considerable, & que les forces soient fort affoiblies, c'est la marque d'une mort prochaine; car dans ce temps là la force du cœur estant fort diminuée, ne pousse pas le sang avec tant de force vers le cerveau, ce qui fait que les fibres estant moins comprimées, donnent pour un moment une sortie plus libre aux esprits; de sorte qu'ils coulent d'une façon plus reguliere dans les organes des sensations & des autres fonctions; c'est ce

qu'on doit bien observer.

Les délires qui sont accompagnez d'assoupissemens convulsifs, ou de convulsions, ou de tremblemens, ou de sanglots, sont trés-mauvais, parce qu'ils marquent que la matiere morbifique a penetré dans le genre nerveux : par la même raison les déjections blanchâtres, & les urines aqueuses sont mauvaises dans les délires, parce que ces évacuations ne tirent rien de la matiere qui cause la maladie ; ainsi elle se porte dans le cerveau & dans les nerfs. *Delire avec assoupissement.*

Les délires qui arrivent aux personnes qui sont fort affoiblies, & où le sang n'est pas en un grand mouvement, sont trés-mauvais ; car cela arrive d'ordinaire à cause qu'il y a trop peu d'esprits, comme l'on voit arriver souvent sur la fin des maladies longues ; & ces sortes de délires sont d'autant plus mauvais, qu'ils sont tres-cachez, & qu'ils ne s'apperçoivent qu'en interrogeant le malade ; & si ces sortes de délires ont esté precedez par d'autres plus furieux, ils sont encore plus mauvais. *Delire dans les personnes foibles.*

L'on croyoit autrefois que la phre- *Phrenesie.*

nesie venoit de l'inflammation des meninges; la paraphrenesie d'une inflammation du diaphragme, & les délires hypocondriaques des mauvaises dispositions de la rate; mais l'ouverture des corps morts de maladies, nous a montré le contraire : car ceux où l'on a trouvé quelques vestiges d'inflammation ou d'abscés dans les membranes du cerveau, estoient presque tous peris par des affections soporeuses; & il est rare d'en trouver qui soient morts de phrenesie, qui ayent les meninges enflammées : Et ne voit-on pas tous les jours des délires qui suivent les inflammations de la plevre, du poumon, du foye, &c. sans qu'on puisse s'appercevoir aprés la mort d'aucun desordre, ni dans le cerveau, ni dans ses membranes.

Delires hipocondriaques. Quant aux délires hypocondriaques, ils arrivent souvent à des personnes qui ont la rate bien saine; & il ne paroist pas que la rate se rencontre plus maleficiée dans ceux qui en sont morts, que les autres viscres. Il est vrai que quelquefois le sang estant trop épais, s'arreste dans le foye, l'épiploon, le mesentere, & quelquefois aussi dans la

tate : toutes ces parties augmentent de volume, & s'endurciſſent par l'amas d'un ſang groſſier.

L'inflammation du diaphragme ne produit pas toûjours la paraphreneſie, puiſqu'il s'y fait ſouvent des ulceres & des abſcés ſans qu'on ſe ſoit apperçû d'aucun veſtige de delire ; & l'on ſçait aſſez que les abſcés & les ulceres ne peuvent point venir ſans inflammation. Quand les Medecins voyent donc une grande difficulté de reſpirer avec une fiévre ardente & un delire, ils doivent plûtoſt attribuer ces ſymptomes au cours dereglé des eſprits, qu'à l'inflammation du diaphragme. *Paraphreneſie.*

Si le ſommeil ou la veille paſſent leurs bornes ordinaires, c'eſt un mauvais ſigne : au contraire s'ils ne s'éloignent point de l'état naturel, c'eſt une bonne marque, parce qu'il eſt difficile qu'un malade meure d'une maladie ſans aucun changement dans ſon ſommeil & dans ſa veille.

Le ſommeil profond & comateux qui vient dans les fiévres aiguës eſt un mauvais ſigne, parce qu'il montre que la matiere héterogene paſſe dans les pores du cerveau & dans tout le genre *Du ſommeil.*

nerveux. Le ſommeil qui ſuit le delire & qui l'appaiſe apporte d'ordinaire du ſoulagement au malade, parce que le trouble qui venoit de la grande quantité des eſprits s'appaiſe quand ils coulent en moindre quantité.

Quand le ſommeil eſt laborieux, il eſt excité par la force de la maladie: car dans le ſommeil toutes les parties doivent demeurer en repos & tranquilles, & pour ainſi parler, acquerir de nouvelles forces: quand donc un malade ſe réveille avec peur ou avec inquietude, c'eſt un mauvais ſigne: car le ſommeil qui doit appaiſer les mouvemens du corps & de l'eſprit ne le fait pas.

De la veille. Les veilles qui viennent vers l'état de la maladie, ne doivent pas donner beaucoup d'apprehenſion, quand même elles ſeroient jointes à un petit delire, parce que cela ne vient que de la fermentation du ſang & du mouvement des eſprits; mais dans ce temps-là les affections ſoporeuſes ſont tres-mauvaiſes, à moins qu'elles ne ſuivent le delire; car comme tous les accidens ſont plus violens vers l'état de la maladie, lorſqu'on y voit un ſommeil profond

& plus grand que de coûtume, c'est une marque que l'humeur qui cause la maladie se répand dans le cerveau & dans le genre nerveux.

Les veilles sont plus nuisibles aux jeunes gens qu'aux vieillards, parce que dans cet état ils sont plus éloignez de leur coûtume : car les jeunes dorment plus long-temps que les vieux ; mais sur cela l'on doit avoir beaucoup d'égard à la coûtume du malade.

Enfin les sommeils qui appaisent la soif de la nuit, qui sont calmes & tranquilles, qui ne sont ni trop longs ni trop profonds, sans aucun râlement ; & en un mot qui soulagent le malade, sont tres-bons : ceux qui leur sont opposez sont mauvais.

* L'on peut tirer peu de présages des rêves : cependant on peut dire, que si les choses qu'on pense en rêvant sont serieuses & justes, qu'elles ayent du rapport à ce qu'on a fait pendant la journée, ou à ce qu'on a eu envie de faire, c'est une marque d'une bonne santé, parce que, comme dit Hippocrate, l'ame persevere dans les pensées qu'elle a eu dans la journée ; & qu'ainsi il faut qu'il n'y ait aucun trouble dans l'éco- *Des rêves*

nomie du corps. Les songes qu'on a en dormant, qui sont opposez à ceux que nous venons de dire, sont mauvais, par des raisons opposées ; tout le reste qu'on nous debite sur la nature des songes, & toutes les inductions qu'on en tire, sentent fort la superstition.

Toutes les dépravations des mouvemens tant volontaires qu'involontaires, sont de grande consequence.

Des convulsions, & mouvemens convulsifs.

Les convulsions, les tremblemens, les sanglots, &c. sont mauvais dans les fiévres ; ils sont encore tres-mauvais, lorsqu'ils suivent les veilles, les hemoragies, les superpurgations & les playes : car ce ne sont seulement pas des marques du desordre des esprits ou de l'irritation des parties nerveuses ; mais aussi du manque des forces : ainsi lorsqu'il vient des tremblemens à ceux qui sont affoiblis par la maladie, c'est un signe funeste : cependant on doit moins craindre ces desordres dans les femmes hysteriques, ou dans les hommes qui sont sujets aux vapeurs.

Les mouvemens convulsifs & les convulsions qui suivent les delires ou les affections soporeuses, montrent encore un plus grand peril, parce que la matiere

matiere acre & morbifique est déja entrée dans les tuyaux des nerfs; par conséquent la guerison est plus difficile: car quand les maladies convulsives attaquent les nerfs sans que le cerveau soit attaqué, elles ont coûtume d'estre plus faciles à guerir, comme il arrive dans toutes les irritations douloureuses.

De la foiblesse.

La pesanteur de tout le corps avec la foiblesse des pieds & des mains qui paroist dés le commencement de la maladie, montre beaucoup de malignité; & elle paroist de même dans les fiévres malignes. Les frissons qui viennent dans les maladies longues, ont coûtume d'accompagner les suppurations & les abscés des parties internes: car par la corrosion du pus, il se fait un picotement dans les fibres nerveuses qui peuvent exciter de legers mouvemens convulsifs par tout le corps.

Des frissons.

Si dans une fiévre qui n'est pas intermittente, l'on voit que les frissons ne soient point suivis d'une chaleur, que le malade soit déja fort foible, & qu'enfin plusieurs frissons se suivent les uns les autres, cela est mortel: car quand ces sortes de symptomes arri-

vent dans les fiévres malignes, ils ne sont produits que pat l'acreté de la matiere, qui picore sans aucune regle les fibres nerveuses ; & par l'impuissance de la fermentation du sang, si les matieres acres picotoient les nerfs dans des temps reglez, il y auroit moins de danger, parce qu'on pourroit croire que la nature de la fiévre approcheroit de celle des intermittentes.

Aprés avoir parlé de tous ces differens mouvemens, il est juste de parler de l'éternuëment & de la toux.

De l'éternuëment. L'éternuëment est presque toûjours un bon signe dans les maladies même mortelles, excepté dans les maladies du poumon : car dans les fiévres malignes, Riviere dit qu'il a observé que c'est un signe assuré de la guerison. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'éternuëment est une marque d'une sensation tres-fine dans la membrane du nez, d'une grande force de la Nature, & par consequent d'une convalescence future du malade.

Au contraire dans les maladies de la poitrine, l'éternuëment marque l'acreté de l'air qui sort du poumon, ce qui est un mauvais signe : de plus les parties

affectées sont extrêmement agitées par les secousses violentes & subites qui arrivent dans l'éternuëment.

La toux est tres mauvaise, principalement quand elle est accompagnée de crachement de sang, parce qu'elle ouvre encore davantage les vaisseaux qui sont déja ouverts : elle est encore tres-mauvaise quand elle est accompagnée d'hydropisie : principalement si elle vient de ce que les serositez penetrent dans la poitrine, ou pressent assez le diaphragme pour empescher son mouvement ; enfin lorsque la toux vient d'un vice de conformation, elle se guérit difficilement : elle est encore tres-difficile à guerir quand elle est convulsive. *De la toux.*

La douleur est le symptome le plus ordinaire dans les sensations. Quand les parties interieures sont douloureuses dans des fiévres aiguës, c'est un mauvais signe. C'est encore un mauvais signe lorsque les douleurs des parties externes s'évanoüissent dans le commencement des fiévres, sans qu'il en paroisse de cause : car l'humeur qui occupoit les parties externes rentrant dans les vaisseaux peut s'arrester dans les parties *De la douleur.*

internes. Par la même raison la douleur qui semble aller des parties extetnes vers les visceres, est encore une tres-mauvaise marque: car lorsqu'on sent de la douleur en quelque viscere, on peut soupçonner qu'il y a quelque disposition inflammatoire ou quelque inflammation. Par des raisons semblables, on doit extrêmement craindre les douleurs de la poitrine, ne porter son jugement qu'avec beaucoup de circonspection sur celles du dos & sur les maux de gorge, quand particulierement elles sont accompagnées de fiévre aiguë sans fluxion ni rhume.

Lorsqu'il n'est pas dans le pouvoir d'un malade de moderer ses cris à raison de sa douleur, & qu'il semble crier malgré luy, c'est un signe qui d'ordinaire est mortel dans une maladie aiguë.

Cephalalgie. Les grandes douleurs de teste qui n'ont point de relâche, qui sont accompagnées de fiévres aiguës sont mauvaises, principalement quand il y a eu des évacuations suffisantes, & que la maladie est dans sa vigueur, parce qu'elles montrent que tout se porte à la teste.

Les douleurs qui passent des parties interieures aux exterieures, ou des parties superieures aux inferieures ne sont pas fort à craindre, parce que celà montre que les humeurs se déchargent sur les parties qui sont moins utiles à la vie. *Mutations de douleurs.*

Cependant il n'est pas bon qu'un malade ne sente pas ce qu'il doit sentir, qu'il ait, par exemple une inflammation, un eresipelle, &c. en quelque partie & qu'il n'y sente aucune douleur: car pour lors il faut que son esprit soit malade, ou occupé de differentes imaginations, qui sont toûjours des dispositions prochaines delire. *Privation de douleurs.*

Souvent les maladies sont où l'on sent la douleur: ce signe n'est pas toûjours vrai; car l'on a trouvé dans plusieurs cadavres que les parties où ils sentoient de la douleur estoient fort saines. *Remarque.*

Quant aux autres accidens qui arrivent aux sensations, si un malade ne voit point & n'entend point dans une fiévre aiguë, avec des forces abatuës, la mort est fort proche; principalement lorsque cela arrive dans la vigueur de la maladie: car cela ne vient que du *Des autres sensations.*

manque de forces, & de la perte des esprits.

Surdité & tintement. Quand la surdité & le tintement d'oreilles arrivent au commencement d'une maladie, c'est un mauvais signe; mais quand cela arrive dans la vigueur de la maladie, principalement aprés le delire, ou dans une fiévre maligne, c'est un bon signe; & si l'on en croit Riviere, c'est un signe si assuré, qu'il dit avoir vû mille fois dans les fiévres malignes, toutes choses paroissant desesperées, les malades réchapper lorsqu'ils avoient cet accident.

Explication. Pour expliquer ce phenomene, je dis que quand le sang est grossier dans le commencement des maladies, il ne circule pas aisément dans l'organe de l'ouïe, ce qui rend les membranes plus épaisses, & le mouvement de l'artere plus violent: ce qui produit les tintemens, les bourdonnemens ou la surdité même à cause de l'obstruction; or cela ne peut estre que mauvais: au contraire quand le sang passe librement dans les vaisseaux, qui arrosent les membranes de l'oreille interieure, les fibres doivent estre plus tenduës par la fermentation de la liqueur, & le

l'on doit plus facilement s'appercevoir.

Lorsque la surdité vient vers la vigueur de la maladie, cela vient ou du relâchement des fibres, ou de ce que les glandes du conduit exterieur de l'oreille ont filtré quantité d'excremens qui ont bouché le conduit : mais cette separation montre que la masse du sang commence déja à se purifier. De plus dans la *phrenesie*, la *lethargie*, & sur tout dans les fiévres malignes, l'on voit souvent sur la fin qu'il arrive des parotides critiques, qui sont des marques de guerison, & qui en comprimant le conduit exterieur de l'oreille, rendent le malade sourd. *De la surdité dans l'état.*

Les symptomes du goust & de l'odorat sont mauvais dans les maladies : quelquefois tout ce qu'on donne au malade luy paroist pourri & corrompu ; quelquefois en le goûtant il luy semble amer : ce qui vient des humeurs qui peuvent exciter ces sensations, qui estant separées de la masse du sang sont infiltrées dans les organes de ces sensations, à peu prés de la même façon qu'on voit les objets jaunes quand la bile est répanduë dans les tuniques de l'œil ; car quand les rayons de lumiere *Du goust & de l'odorat.*

reçoivent des impreſſions étrangeres par les parties de la bile qui ſont infiltrées dans la cornée, ils excitent un autre mouvement dans les fibres du nerf optique, à l'occaſion duquel nôtre ame ſe repreſente un objet jaune, parce que les rayons de lumiere ont reçu par la bile un mouvement ſemblable à celuy qu'ils auroient reçu en reflechiſſant de la ſuperficie d'un corps jaune : de même lorſqu'il ſe ſépare dans l'organe de l'odorat des choſes qui ſentiroient la pourriture, pour lors les petites parties qui s'échappent des alimens qu'on apporte devant le malade en remuant cette matiere renfermée dans l'organe, excitent un ſentiment de mauvaiſe odeur : ce qui montre une grande diſſolution dans les principes du ſang ; & par conſequent cela eſt mauvais.

L'amertume de bouche eſt un ſigne d'une bile qui regorge dans le ventricule, ou qui eſt diſſoute dans la maſſe du ſang : il faut diſtinguer l'une & l'autre de ces deux cauſes par d'autres ſignes.

Du froid & du chaud. Les ſenſations de froid ou de chaleur, montrent qu'il y a peu ou beaucoup de fermentation & de mouvement dans

dans les liqueurs de noſtre corps, lorſqu'on s'apperçoit que quelque partie devient engourdie, c'eſt pour l'ordinaire un commencement de paraliſie, lorſque l'engourdiſſement continuë: car cela ne vient que d'un embarras qui ſe ttouve dans les nerfs. La chaleur d'enttailles dans les maladies aiguës, eſt une matque de la grandeur de la fiévre ou de l'inflammation de quelque partie interne; & dans les maladies chroniques, c'eſt une marque d'un ſang qui ne circule pas librement: mais comme nous expliquerons plus au long les cauſes de tous ces differens accidens, en parlant des maladies en detail, cecy ſuffira. J'ajoûterai ſeulement, comme nous avons déja dit ailleurs, que les friſſons qui viennent dans la ſuite d'une fiévre continuë ſans eſtre ſuivis d'évacuation ſont tres-dangereux; mais l'on ne doit pas juger de la grandeur & du peril d'une maladie par la grandeur & la durée du friſſon, par la petiteſſe du pouls, & les ſyncopes qui arrivent dans le commencement d'une maladie, comme fait Morton, puiſque l'expetience nous apprend qu'on voit ſouvent tous ces ſympto-

mes dans des intermittentes qui ne sont point perilleuses ; & que tres-souvent l'on n'en voit aucun dans le commencement des fiévres malignes ; mais cet Autheur compte souvent sur des experiences peu sures qu'il tâche d'ajuster à son systeme.

Causes des maladies. Les causes qui précedent les maladies & leurs accidens, ne servent pas peu à en connoistre l'évenement ; ainsi toutes les maladies convulsives qui viennent par des ulceres ou des playes, ou des hemoragies ou des superpurgations, ont coûtume d'estre plus dangereuses que celles qui n'ont point esté précedées par toutes ces choses. Les inflammations qui viennent dans un air froid aprés l'usage des rafraichissemens, ou par un empêchement de la transpiration sont plus difficiles à guerir. Nous expliquerons les raisons de tous ces differens phenomenes en un autre endroit. Il suffit presentement d'observer que les maladies qui en précedent d'autres, peuvent les rendre ou plus ou moins dangereuses ; ainsi il est beaucoup mieux que la fiévre succede à une convulsion, que la convulsion survienne dans une fiévre. Quand on voit que la poitrine

s'engage dans une esquinancie, on doit tout craindre : car ou ils meurent auparavant sept jours, ou ils tombent à la suite de la maladie dans un empieme, si l'on en croit Hippocrate. Quand dans une passion iliaque il survient un vomissement, un sanglot, un delire, ou une convulsion, c'est un tres-mauvais signe : de même l'experience nous enseigne que quand la peripneumonie succede à la pleuresie, ou le delire à la peripneumonie, ce sont de tres-mauvais changemens dans les maladies. Nous expliquerons tout cela plus au long en parlant de ces differens symptomes. *Exemples.* L'on peut dire cependant en general, que les causes qui ont quelque chose de caché & de malin, ont coûtume d'apporter des accidens beaucoup plus fâcheux, comme on peut voir par les accidens funestes que causent les airs empestez & contagieux, les morsures des animaux veneneux, & toutes les especes de poisons : tant parce que ne connoissant pas la nature de ces causes, l'on ne peut que difficilement y apporter du remede, que parce que par la subtilité de leurs parties, ils penetrent d'abord l'interieur des vaif-

ſeaux, & attaquent la ſource de la vie.

Temps de la maladie. Le prognoſtic depend encore beaucoup du temps de la maladie, comme nous l'avons déja prouvé : toutefois cette connoiſſance dépend moins du genre de la maladie que de l'eſpece : car il eſt quelquefois aſſez difficile de determiner ſi une maladie eſt aiguë, peraiguë, &c. à moins que d'appliquer la connoiſſance qu'on a par l'eſpece de la maladie; ainſi, ſi l'on en croit Hippocrate, le *tetanus* ſe termine en quatre jours; la fiévre tierce exquiſe en ſept accés, qui font treize jours au plus. La fiévre quarte dure ſouvent ſix mois ou un an; mais comme tout cela ſuppoſe un detail des maladies particulieres, il eſt inutile de s'étendre davantage ſur cette matiere.

Quant à la maniere dont le malade s'eſt gouverné pour ſon boire & ſon manger, ce ne doit pas eſtre une des moindres attentions du Medecin, parce qu'il tire de là de grandes indications pour la gueriſon, en obſervant ce qui a fait du bien ou ce qui a fait du mal. De plus cela luy peut faire connoiſtre la grandeur de la maladie, parce qu'il

voit s'il a pris des choses qui peuvent augmenter sa maladie. Par la même raison le Medecin doit s'enquerir soigneusement des remedes que le malade a déja fait, & quelle réüssite ils ont eus.

Enfin nous avons parlé de la quantité des évacuations du ventre en un autre lieu.

CHAPITRE XVI.

De la nature des fiévres.

IL n'y a point de maladie plus ordinaire que la fiévre : ou pour mieux dire, l'on donne ce nom à la plûpart des maladies, sans sçavoir cependant avec certitude ce qu'il doit signifier, & les Medecins sont differens les uns des autres, lorsqu'il s'agit de l'expliquer.

Quelques-uns ont cru que la fiévre estoit une chaleur étrangere répanduë par tout le corps avec le sang, ou bien une augmentation de la fermentation, qui se fait continuellement dans nos humeurs. D'autres ont prétendu qu'il suffisoit que la circulation du sang fût *Diverses definitions.*

plus vîte qu'à l'ordinaire pour faire la fiévre. Quelques autres, qu'il suffisoit que la fermentation des humeurs fût hors de son état naturel. Mais quelques modernes n'estant pas contens de toutes ces descriptions, nous l'ont voulu peindre avec d'autres couleurs ; & enfin aprés de longues meditations, ils ont crû trouver qu'elle estoit un effort de la Nature, par lequel elle tâchoit de se délivrer de la matiere qui faisoit la maladie ; mais de bonne foy il faut reconnoistre qu'ils se sont tous trompez en cherchant une cause unique & generale d'effets tout-à-fait differens.

Erreur.

Et l'on ne doutera point de cette verité, si l'on fait reflexion que la fiévre intermittente est aussi differente d'une synoque, ou de celle qu'on appelle *causus*, que l'une & l'autre le sont de la peste : ainsi il est bien difficile de pouvoir se persuader que les unes & les autres viennent du même dérangement des parties : elles n'ont pas même un seul accident qui leur soit commun d'une maniere inseparable, par lequel elles puissent estre distinguées des autres maladies : les frissons, les tremblemens, les chaleurs, la soif, le pouls

Exemples.

vîte & élevé, le delire, les lassitudes, le dégoust, les maux de teste, la rougeur de la face, les yeux étincellans, les urines rougeastres, & tous les autres accidens qui se rencontrent d'ordinaire dans les fiévres ne s'y rencontrent pas toûjours, & ils se rencontrent quelquefois sans qu'il y ait de fiévre : ainsi l'on ne peut dire d'aucun d'eux qu'il soit propre & general à toutes les fiévres.

Opinion de Silvius. Peut-estre que quelque sectateur de *Silvius* s'étonnera de ce que nous rejettons le pouls vîte & frequent pour marque de la fiévre, parce qu'il semble estre produit par l'augmentation de la fermentation, ou par la vîtesse de la circulation du sang : mais il cessera de s'étonner, s'il écoute ceux qui ont vû des malades, qui disent que ce signe est tout-à-fait trompeur : non seulement parce que l'artere d'une main est quelquefois fort differente de celle de l'autre ; que par la pression differente des doigts du Medecin, ou par le changement de situation des mains du malade, le battement peut changer : Mais parce que dans les diverses agitations du corps & de l'esprit, dans les *Contraire à l'experience.*

changemens du ſommeil & de la veil-le, le pouls paroiſt ſouvent vîte & élevé, ſans aucune fiévre. Il y a plus, l'on ne le trouve point quelquefois, quoiqu'on ſoit contraint d'avoüer que le malade a la fiévre; ainſi *Fernel* dit, que dans les fiévres malignes le pouls eſt languiſſant, petit, rare, tardif, mais avec tant d'inégalité, qu'il paſſe quelquefois tout d'un coup d'une extremité à l'autre en devenant ou fort, ou grand, ou vîte, ou frequent, ou bien il prend tout d'un coup toutes ces qualitez. Et ſi nous en croyons *Baillou*, le pouls ſe change de telle ſorte dans les femmes groſſes, que les Medecins qui obſervent le plus exactement les malades, y ſont ſouvent trompez, en les croyant ſans fiévre, quoiqu'elles en ayent veritablement. Si le pouls frequent n'eſt pas une marque propre & eſſentielle à la fiévre, à plus forte raiſon peut-on dire que le pouls inégal ne l'eſt pas: puiſque les battemens d'artere ſont aſſez égaux dans les fiévres éphemeres ſynoques & hectiques. Si du pouls nous paſſons aux autres accidens qui ſe rencontrent dans les fiévres, nous trouverons qu'il n'y en a aucun

qui seul & separément pris, puisse la marquer; mais que par l'assemblage de plusieurs, on discerne non seulement qu'un malade a la fiévre, mais quelle espece de fiévre il a.

Refutation des Anciens. Entre tous les accidens que nous prétendons ne pouvoir pas, sans estre accompagnez, caracteriser la fiévre; quelqu'un dira peut-estre que la chaleur devoit estre exceptée : mais *Silvius* a fort bien montré qu'elle ne se trouve point dans toutes les fiévres, & qu'elle se rencontre souvent sans qu'on ait la fiévre. Enfin souvent elle ne demeure pas, quoique la fiévre continuë; ainsi dans quelques fiévres qu'on peut appeller algides, il n'y a aucun sentiment de chaleur. Cela est prouvé par plusieurs observations de sçavans Medecins: entr'autres je me contenterai de rapporter un exemple assez singulier d'*Etmulere*, qui dit que dans une tierce intermittente, il a vû au lieu du chaud qui a coûtume de suivre le froid, que le malade se plaignoit seulement de douleurs vagues par tout le corps sans aucun sentiment de chaleur. Mais sans recourir à des faits si éloignez, ne voyons-nous pas tous les jours dans les *Observation.*

fiévres malignes, que la chaleur, s'il y en a, est si cachée que le malade ne la sent pas, & que le Medecin ne l'apperçoit pas, tout prévenu qu'il est qu'elle y doit estre. Comme de tous les accidens qui se rencontrent d'ordinaire dans les fiévres, il n'y a eu que le pouls frequent & la chaleur qui ayent eu des partisans, il seroit long & fort inutile de parler des autres à cette occasion, parce que tout le monde sçait, qu'il n'y a presque aucune fiévre, où il n'en manque quelqu'un.

Si l'on ne peut point faire une description generale de la fiévre, ni apporter les signes essentiels qui la caracterisent, on peut bien moins luy donner une cause generale. En effet chaque fiévre a sa cause : le sang bout dans les fiévres ardentes, & le *causus*; & presque toutes les fiévres malignes remplies de frissons viennent au contraire de ce que le sang fermente moins que de coûtume.

Sur quoy l'on doit fonder les diverses indications.

Par une raison semblable, on doit conclure que le prognostic & la maniere de guerir se doivent principalement tirer des differentes especes des fiévres: ainsi nous en voyons qui sont fort le-

geres, d'autres qui sont tres-fortes ; & enfin d'autres qui par rapport aux deux premieres, peuvent s'appeller malignes. Il y en a quelques-unes qui cedent aisément aux absorbans & aux précipitans ; d'autres s'aigrissent, si l'on n'a recours promptement à la saignée ; & il y en a en tres-grand-nombre qui ne sçauroient estre gueries sans les purgatifs.

Afin donc que nous puissions établir quelque chose de certain dans la suite du Traité que nous allons donner ; il faut premiérement parler des differences des fiévres ; cela sera encore que nous parcourrons chaque espece avec plus de methode.

Difference des fiévres. Il y a des fiévres qui dépendent de quelques maladies, telles sont les fiévres qui suivent les grandes blessures, les fractures, les luxations, & même les ulceres & les abscés des parties interieures. Ces fiévres sont, à proprement parler, des accidens ou des symptomes qui surviennent aux maladies qui attaquent les parties solides. Il y en a d'autres au contraire qui viennent seulement du desordre des humeurs, & des levains qui s'y mêlent ; & quoique

dans le commencement de ces dernieres, les parties solides de nôtre corps soient dans une bonne disposition ; cependant le dérangement des liqueurs en peut tellement desordonner le tissu, qu'il y produise des desordres à peu prés semblables aux maladies qui peuvent causer ou entretenir les fiévres symptomatiques ; ainsi aprés de longues intermittentes, l'on trouve souvent le pancreas, le foye ou le mesantere sch rreux. Aprés les fiévres continuës, l'on voit quelquefois des fiévres lentes qui viennent d'abscés ou d'ulceres dans le poumon, ou dans le foye ou dans d'autres visceres : ainsi en general l'on peut dire qu'il y a deux sortes de fiévres ; que les unes sont symptomatiques, parce qu'elles viennent du desordre qui est dans les parties solides ; & que les autres au contraire sont essentielles, parce que leur cause est seulement dans le dérangement des liqueurs.

Fiévres symptomatiques.

Intermittentes.

Les unes & les autres sont intermittentes ou continuës. Les intermittentes ont leurs accés, ou tous les jours, ou de deux jours l'un, ou seulement le troisiéme jour, ou enfin le quatriéme

jour. Celles qui viennent tous les jours ſont doubles tierces, ou quotidiennes : Celles qui ont un bon jour & un mauvais de ſuite, ſont appellées tierces : Celles qui ont deux jours entiers de bon, ſont appellées quartes ; comme celles qui en ont trois ſont appellées quintes. Si ces fiévres ne gardent pas des temps précis dans leurs accés, ou que les ſymptomes paroiſſent moindres qu'ils ne doivent eſtre, ou mêlangez avec d'autres avec leſquels ils ne doivent pas ſe rencontrer, l'on dit que ces fiévres ſont baſtardes ou confuſes. Mais ſi l'on voit qu'outre les accés qui doivent accompagner une fiévre ſimple, il y en ait encore quelqu'autre, pour lors l'on dit que la fiévre eſt compoſée ; ainſi quand les fiévres intermittentes ſont mêlées entr'elles, l'on voit des doubles quartes, où un homme à deux jours de ſuite la fiévre & un bon jour ; des doubles tierces, où un homme a tous les jours des accés, mais toûjours l'un plus fort que l'autre ; des triples quartes, où le malade a la fiévre tous les jours, mais de ſorte qu'aprés deux petits accés, il a le troiſiéme plus violent, &c.

Les fiévres continuës ſont avec re- *Continuës*

doublement ou ſans redoublemens : Celles qui marchent toûjours d'un pas égal ſans redoublemens ſenſibles, s'appellent ſynoques : Celles au contraires, qui ont des redoublemens de temps en temps, ſont ou quotidiennes ou tierces, &c. Il faut encore remarquer que les fiévres continuës ſe trouvent quelquefois mêlées avec les intermittentes, comme dans l'hemitrite, où ſuivant nos Auteurs, l'on voit un mélange de la quotidienne continuë, & de la tierce intermittente.

Enfin, ſoit que les fiévres ſoient intermittentes ou continuës, elles peuvent eſtre benignes ou malignes, avec friſſonnemens ou ſans friſſons, avec ſoif ou ſans ſoif, avec dejections ou ſans dejections; ainſi elles peuvent recevoir differens noms ſuivant differens ſymptomes principaux.

Comme la fermentation du ſang & des humeurs ſe trouve preſque toûjours augmentée ou diminuée dans ces eſpeces de fiévres que nous venons de rapporter; il m'a ſemblé à propos de parler de la fermentation en general, auparavant de traiter des fiévres : car quand même la fermentation ne ſeroit

point troublée dans quelques especes de fiévres, il seroit difficile qu'elle ne le fust bien-tost aprés ; car de même que la fermentation du sang estant desordonnée, les fonctions du corps ne se font pas bien, l'on peut pareillement dire que quand il arrive quelque changement dans les organes, la fermentation des liqueurs ne demeure pas dans son estat naturel.

CHAPITRE XVII.

Des Fiévres intermittentes en general.

LES fiévres intermittentes sont celles où le malade paroist en santé, & sans aucun des accidens qui ont accoutumé d'accompagner les fiévres, quand il est hors de ses accés. *Definition.*

Il y a quelques-unes de ces fiévres qui sont reglées, & d'autres qui ne le sont point : Quelques-unes commencent par des frissons qui sont suivis de chaleur & ensuite de sueur ; quelques-autres n'ont point de frissons, mais se font seulement connoistre par une gran- *Division.*

de chaleur. Enfin il y en a d'autres, quoique plus rares, où l'on ne sent que du frisson, sans aucune chaleur. Ainsi quoiqu'on décrive la maniere dont ces sortes de fiévres prennent, l'on en juge moins par la maniere dont elles assaillent le malade, que par leurs retours, lors qu'on en veut connoistre les especes differentes; il est aisé de voir par-là que les fiévres intermittentes ne sont telles, que parce qu'on voit le malade entre les accés, sain & degagé de tous les accidens qui l'accompagnoient.

Fiévres reglées. L'on appelle fiévres reglées celles dont les accés laissent des temps semblables & égaux entr'eux : Ce retour des accés est sans doute quelque chose de surprenant dans ces fiévres. L'on voit qu'un malade est justement attaqué à une certaine heure, & que les pendules n'ont pas plus de justesse : C'est ce phénomene dont tant de Philosophes & tant de Medecins ont jusqu'à present cherché l'explication inutilement; car pour les fiévres désordonnées, *Desordonnées.* & qui changent à tous momens, l'on conçoit assez que differentes causes les ont pû faire varier.

Entre les fiévres qui ſont trés-reglées, & qui paroiſſent ſans mêlange, l'on ne compte que la tierce & la quarte, parce que la fiévre quotidienne ſe voit rarement ; & quand on la voit on la trouve peu differente de certaines eſpeces de fiévres malignes.

La tierce, exquiſe & quarte.

La fiévre tierce exquiſe, eſt celle dont l'accés dure au plus douze heures, & l'intermiſſion au moins trente-ſix.

La fiévre quarte exquiſe, a des accés qui durent au plus dix-huit heures, au moins quatre ou cinq heures ; & dont l'intermiſſion eſt au moins de cinquante quatre heures, & au plus de ſoixante-huit heures. Ces phénomenes doivent eſtre principalement expliquez par les cauſes differentes de ces fiévres.

Leurs differences.

Je remarquerai ſeulement ici en paſſant, que le froid de la fiévre quarte eſt plus profond, plus *contondant*, & dure plus long-temps que celui de la tierce ; de ſorte que ceux qui ont la fiévre quarte, croient que le froid penetre juſqu'aux os ; au contraire, dans la fiévre tierce le froid eſt plus acre, plus piquant & plus court.

Pour ce qui eſt de la chaleur, elle

eſt fort grande & fort acre dans les fiévres tierces, mais elle eſt répanduë d'une maniere fort égale dans tout le corps ; au contraire dans les fiévres quartes elle eſt répanduë d'une façon inégale par tout le corps, & elle n'a pas une ſemblable acreté.

Phénomenes à expliquer. En attendant la reſolution du problême fameux du retour des intermittentes reglées, l'on peut reſoudre quelques petites propoſitions qui y ont du rapport. Premierement, pourquoi plus l'intermiſſion eſt longue, plus l'accés eſt-il court en chaque eſpece de fiévre ?

Secondement, pourquoi en douze heures au plus, ſe diſſipe-t-il dans une tierce, la matiere de l'accés qui s'eſt amaſſée pendant trente-ſix ; & qu'au contraire dans les fiévres quartes *6.* 12. ou 18. heures ſuffiſent pour la diſſipation de la matiere qui a eſté amaſſée en 54. *60.* ou *66.* heures ?

Troiſiémement, pourquoi le froid de la quarte eſt-il plus long & plus grand, & la chaleur plus foible que dans la tierce ?

Quatriémement, pourquoi le pouls & la chaleur ſont-ils égaux dans la

tierce, & inégaux dans la quarte ?

Pour resoudre toutes ces questions, l'on doit faire quelques suppositions que nous ne laisserons pas de prouver, afin que quand on en connoistra la verité, l'on n'ait aucun lieu de douter.

Premierement, la cause des fiévres intermittentes doit estre quelque matiere qui se mêle en certains temps au sang, puisque le sang fermente de temps en temps. Or quand le sang cesse de fermenter, il faut que les levains qui le faisoient fermenter, ayent esté adoucis ou separez du reste de la masse ; de sorte que le sang ne fermenteroit point de nouveau, s'il n'y avoit quelque matiere qui rentrast dans la masse du sang, pour la faire fermenter. *Explication.*

Secondement, il n'y a que la nature differente du sang ou du levain, qui puisse faire que le levain soit plûtost adouci ou chassé hors des voyes de la circulation ; & par consequent c'est delà que dépend la grandeur de l'accés, car l'on doit supposer qu'il finit lorsque le levain est adouci, ou qu'il est chassé hors des voyes de la circulation.

Troisiémement, l'on ne doit pas

douter que ce qui eſt chaſſé ſur la fin de chaque accés, ſoit par les ſueurs ou par d'autres endroits, ne contienne beaucoup du levain qui faiſoit fermenter le ſang ; cependant tout le levain n'a pas eſté chaſſé hors des voyes de la circulation, ou pour mieux dire une partie de ce qui en a eſté chaſſé y peut rentrer ; ainſi ce qui a eſté ſeparé dans les glandes du foye, du pancreas & du ventricule, peut aiſément rentrer dans le ſang. L'on doit ajoûter à cela, que cette matiere étrangere n'eſtant pas tout à fait corrigée, peut aiſément reprendre ſes premieres qualitez par ſon mêlange avec les alimens, ou avec d'autres parties étrangeres.

Quatriémement, les inquietudes, les nauzées, les vomiſſemens, les douleurs du ventricule, les friſſons dans le dos, ſont autant de preuves que la matiere qui cauſe les accés, eſt d'abord contenuë dans les premieres voyes & que de là elle paſſe dans le ſang. Ceci ſuppoſé.

Suppoſition. L'on pourroit croire que les levains qui cauſent la fiévre tierce, ne ſont que le chyle crud & moins cuit, qui n'ayant plus ſa douceur ordinaire, retient un

peu de la nature des acides ; ce chyle eſt rendu tel, parce que la maſſe du ſang eſtant trop chargée de parties huileuſes & ſulphureuſes, ne fournit pas aſſez de ſels volatils au levain de l'eſtomac ; car quand les ſels volatils de la maſſe du ſang ſont extrêmement enveloppez dans des parties huileuſes, ils ne ſe ſeparent pas aiſément, ainſi le levain ſtomachal eſt languiſſant ; & n'ayant point de ſels volatils, il ne peut pas détruire les aigres qui ſe trouvent dans les alimens ; de ſorte que ces parties acides s'exaltant dans la fermentation, font un chyle qui retient de leur nature.

Au contraire la matiere heterogene qui paſſe dans le ſang, dans la fiévre quarte, eſt un chyle plus groſſier & plus ſalé qu'à l'ordinaire, qui ſe mêle continuellement à un ſang aigre & tartareux ; car quand le ſang a une fois acquis ces qualitez, les alimens ſe digerent mal : toutefois comme le levain ſtomachal eſt fort aigre & ſalé, on mange beaucoup, & le chyle ſe trouve chargé de toutes les parties ſalines du ferment & des alimens.

L'on voit par-là d'abord pourquoi le

chyle, qui devient aigre dans la fiévre tierce, fait plûtost fermenter la masse du sang; car ils sont fort éloignez l'un de l'autre : au contraire le chyle dans les fiévres quartes, peut quelque temps circuler avec le sang, sans y exciter une grande fermentation; mais le chyle venant à épaissir le sang, & à retarder la circulation, il arrive que les parties du sang qui sejournent dans les vaisseaux, rendent les parties plus pesantes, écartent les membranes des os; ce qui est le commencement de l'accés. Or d'autant plus que l'accés est court, d'autant plus l'intermission est longue; car quand l'accés ne dure pas, c'est une marque que le sang se fait bien-tost jour au travers des pores des parties, ce qui ne peut pas arriver à moins que le sang n'ait beaucoup de mouvement, ou que le chyle n'ait trés-peu de grossiereté; & dans l'un & l'autre cas, ce nouvel épaississement du sang doit arriver plus tard.

Autre explication. Le froid des fiévres tierces est d'ordinaire fort court, & celui des quartes fort long; parce que le chyle qui est acide dans les tierces, fermente d'abord avec le sang qui est fort huileux, à peu

près de la même façon qu'on voit que les choses qui contiennent des souphres & des sels, s'enflamment ou fermentent fort vîte ; cependant à cause de l'acidité du chyle, le sang perd pour un moment beaucoup de son mouvement ; mais il est aussi-tost delivré par l'abondance de ses parties huileuses & volatiles : au contraire dans les fiévres quartes, la longueur du froid dépend principalement de la grossiereté du chyle, du sang & du peu de parties volatiles qui se rencontrent dans l'un & dans l'autre.

Le froid de la quarte plus grand.

Dans la fiévre tierce, la chaleur est excessive, acre & mordicante ; & elle dure beaucoup plus long-temps que dans la quarte, par rapport au froid ; parce que les fermentations qui se font par des sels huileux, ou dans des liqueurs huileuses, sont plus longues & plus grandes que celles qui se font par des sels simples, & dans des liqueurs qui sont dépouillées de parties huileuses ; ainsi quand on a mêlé l'huile de tartre par défaillance au lait, elle fait une fermentation beaucoup plus longue & même plus grande avec un acide, que si elle avoit esté mêlée simplement à

l'eau auparavant le mêlange de l'acide : Or nous avons montré que la masse du sang estoit remplie de parties huileuses dans la fiévre tierce, & qu'elle ne l'estoit pas dans la fiévre quarte. De plus, la disposition huileuse qui se trouve dans le sang, dans la fiévre tierce, empêche les obstructions en empêchant les coagulations des sels ; c'est peut-estre par cette raison que le pouls est égal dans la fiévre tierce, & non dans la fiévre quarte. Nous expliquerons les autres phénomenes qui regardent ces fiévres, en les expliquant dans le détail.

CHAPITRE XVIII.

De la fiévre tierce, exquise ou reguliere.

L'On appelle fiévre tierce, legitime ou exquise, celle qui vient de deux jours l'un, & qui dure au plus douze heures.

Au commencement de chaque accés le malade s'apperçoit d'un frisson qui est assez violent, & qui se fait sentir davantage

davantage vers la fin du dos, & vers le haut des reins. Sur la fin du frisson, ou même dans le temps qu'il continuë, l'on a des envies de vomir, des douleurs d'estomac, & quelquefois l'on vomit de la bile, ou bien il vient un flux de ventre. Quand ces accidens cessent, le malade sent une chaleur acre & brulante, qui est également répanduë dans toutes les parties de son corps: Quand cette chaleur commence à se ralentir, la peau devient humide, & tout le corps semble inondé par la sueur; tout cela se passe en moins de douze heures: car l'on appelle tierces bastardes, celles qui passent ce temps-là, parce que leurs accidens sont beaucoup moins violens. Enfin, dans les veritables tierces, le pouls pendant le froid est lent & petit; & au contraire dans le chaud il est élevé & trés-viste; toutefois dans l'un & l'autre estat, il conserve assez d'égalité; l'urine est enflammée, & ne sent pas bon; les frissons ne sont pas longs, & le malade n'a coutume de sentir une soif excessive, la douleur de teste, la difficulté de respirer, que dans le chaud, qui est toûjours accompagné d'une ardeur

Caracteres.

brulante, & de beaucoup d'inquietude.

Causes externes. Les jeunes gens qui ſont bilieux, prompts, vifs, ſont plus ſujets à la fiévre tierce reguliere, que les autres, lorſqu'ils ont uſé de beaucoup d'épiceries, de vins violens, qu'ils ont beaucoup travaillé, veillé, eû des inquietudes; principalement quand toutes ces choſes arrivent dans un temps où le changement des ſaiſons eſt conſiderable, comme au printemps, & à l'automne.

Explication. De tout cela l'on peut conclure, que la maſſe du ſang eſt chargée de ſouphres & de parties huileuſes; car les aromates & les vins violens eſtant chargez de parties huileuſes & volatiles, les communiquent au ſang. Les travaux du corps & de l'eſprit, ainſi que la colere & les exercices font diſſiper beaucoup de parties de la maſſe des humeurs. Et comme les ſouphres & les huiles ſe diſſipent moins que le reſte des parties de la maſſe du ſang, il n'eſt pas étonnant que le ſang devienne plus huileux; & même il ſe peut faire que par l'agitation & le mouvement, ces ſouphres & ces ſels deviennent plus volatils.

Quand une fois le ſang eſt rempli de parties huileuſes, il contient moins de ſels volatils purs, ou ceux qu'il contient ſont tellement embaraſſez par les parties huileuſes, qu'il eſt difficile qu'elles s'en puiſſent dégager : De-là on conclud que le levain de l'eſtomac ne peut pas eſtre fort propre pour diſſoudre les alimens ; parce que n'eſtant pas aſſez chargé de ſels alkalis volatils, il ne peut pas détruire les aigres qui y ſont ; de ſorte que le chyle ſe trouve plus acide qu'à l'ordinaire ; il fermente avec la bile, ce qui excite un frottement & un picottement dans les fibres du *duodenum* & du *pilore* ; c'eſt de-là qu'on ſent d'abord un friſſon ſur la fin du dos, qu'on a des envies de vomir, & quelquefois des vomiſſemens par la contraction du pilore ; ce chyle qui fermente entre dans les veines lactées, & de-là paſſe dans le ſang : mais comme il n'eſt rendu guere plus volatil, & qu'il retient encore beaucoup de ſon acidité, il ralentit pour un moment le mouvement du ſang, ce qui rend les parties exterieures froides, & le pouls petit ; & comme le ſang ne circule pas avec facilité dans les vaiſſeaux capillai-

res du poumon, l'on ſent quelquefois de la difficulté de reſpirer : mais un momenr aprés, ce chyle indigeſte qui a eſté mêlé au ſang, excite une trés-grande fermentation ; car comme il eſt plus épais que le ſang, & que la figute de ſes parties n'eſt pas ptopre au mouvement, il ralentit d'abord le cours des humeurs ; ce qu'il ne peut cependant pas faire ſans acquerir lui-même du mouvement ; & comme les petites parties qui le compoſent, ſont plus groſſes que celles du ſang, elles en acquierent toûjours davantage qu'elles n'en perdent, parce qu'elles ont moins de ſuperficie, par rapport à leut maſſe ; de ſorte qu'elles vont avec une rapidité ſurprenante, par toutes les parties du corps ; & comme elles trouvent quelquefois des pores aſſez étroits, puiſqu'elles ſont un peu plus groſſieres que les parties ordinaires du ſing, il s'enſuit qu'elles ne peuvent s'ouvrir le paſſage ſans quelque frottement contre les fibres : C'eſt de là que vient cette chaleur acre qui eſt répandue par tout le corps. Le pouls s'éleve par la même raiſon ; & ces mêmes particules étendant avec violence, le pericrane & les

meninges, doivent cauſer des douleurs de teſte; en paſſant par le poumon, elles doivent élargir ſes vaiſſeaux, & cauſer des difficultez de reſpirer; parce que quand les vaiſſeaux ſanguins ſont élargis, la trachée artere eſt comprimée, ce qui fait que l'entrée de l'air dans le poumon, n'eſt pas ſi aiſée. Enfin le ſang fermentant plus qu'à l'ordinaire, & picottant pour ainſi parler, les fibres du cœur, doit-on s'étonner de ce que le pouls eſt plus vite? Pour la ſoif qui accompagne toûjours le chaud de ces ſortes de fiévres, elle vient de ce que la matiere groſſiere, qui fait fermenter le ſang, ſe fourant dans les pores des glandes & des membranes de la gorge, empêche la ſeparation de la ſalive. De plus, quand le ſang eſt dans un grand mouvement, il ne ſe ſepare preſque jamais rien par les filtres; il ſe peut même faire que les ſels du ſang picottent la gorge: quoi qu'il en ſoit, la ſalive ne ſe filtrant point, il eſt impoſſible que le malade ne reſſente de la ſoif. La couleur rouge & enflammée de l'urine, vient de l'exaltation des ſouphres groſſiers, & du mêlange des parties acides qui eſtoient

contenues dans le chyle avec la ferosité du sang; c'est par la même raison que presque tous les accidens que nous venons de décrire, finissent par la sueur, parce que les parties heterogenes & salines qui ont esté mêlées à la serosité, peuvent fort bien se dégager de la masse du sang, par les differens filtres, quand le sang n'est pas dans un mouvement si rapide; mais parce que tous les differens tamis qui peuvent separer la serosité du sang, ne sont pas tous tellement hors des voies de la circulation, que ce qu'ils ont filtré ne puisse rentrer dans le sang: il s'ensuit qu'il y a une partie de la matiere qui y rentre, & que la maladie qui paroissoit éteinte se reveille peu de temps aprés, & excite des desordres semblables; car comme nous avons dit, il se porte une trés-grande quantité de cette matiere heterogene dans les glandes de la bouche, de l'estomac, du pancreas & des intestins; ce qui fait que la boisson ou les alimens qui passent par toutes ces parties, doivent en passant, se charger d'une grande quantité du levain qui avoit fait fermenter le sang, & qui doit estre la cause d'un nouvel accés.

Enfin, l'accés continue 6. 8. 10. ou au plus 12. heures, ſuivant que le ſang a plus ou moins de parties huileuſes & volatiles; car elles domptent plus facilement les parties acides qui ſe rencontrent dans le chyle; cela fait que d'autant plus qu'il y a de ces parties volatiles dans le ſang, les accés ſont d'autant plus courts, quoiqu'ils puiſſent eſtre plus violens.

Refutation de Silvius Deleboës

J'admire que quelques Medecins ſe ſoient imaginez qu'il faut admettre des obſtructions des conduits lateraux du pancreas, pour expliquer le retour des fiévres intermittentes; ils tâchent de prouver leur *Syſtême* par quelques experiences. Il me ſouvient entr'autres, d'avoir lû en Graëf, & en *Silvius*, qu'ils avoient fait injection de quelque liqueur chargée de ſels volatils qu'ils avoient teint de quelque couleur, & qu'ils l'avoient ſeringuée dans le conduit pancreatique de quelqu'un qui eſtoit mort d'une fiévre intermittente, & qu'ils y avoient obſervé quelques obſtructions des conduits lateraux; mais il me ſemble que cette experience eſt fort ſujette à l'erreur, puiſque par une autre experience Graëf avouë dans

un autre endroit, qu'au moindre froid les vaiſſeaux pancreatiques ſe bouchent quoique l'animal ſoit vivant ; ainſi l'on peut facilement conclure que cela doit arriver encore plus aiſément dans un cadavre. De plus, s'il y avoit quelques obſtructions dans le pancreas, l'on pourroit croire avec raiſon, que ce ſeroit des ſymptomes de la maladie, puiſqu'on voit dans les mêmes fiévres des obſtructions & des ſchires du foye & des autres glandes ; ce qu'on ne voit pas ſeulement dans les corps de ceux qui ſont morts de la fiévre quarte, mais même en ceux qui ſont morts de la fiévre tierce. *Charles Piſon* en rapporte pluſieurs exemples dans la ſect. 6. *de ſeroſa illuvie.*

Enfin je trouve qu'il eſt auſſi difficile d'expliquer le retour de ces obſtructions en certains temps, que le temps déterminé des accés ; car l'on doit compter, que quelquefois les retours des fiévres ſont tellement limitez à certaines heures, que les horloges ne marchent pas plus juſte ; ainſi il ſemble ridicule d'attribuer de pareils effets à une cauſe variable, & qui n'eſt nullement ſtable.

Mais lorsqu'on est destitué des principes de la veritable Philosophie, l'on s'accoutume aisément à supposer ce qu'on veut expliquer, ou à supposer des choses tout au moins aussi difficiles; c'est ce qui est encore arrivé à *Morton*, qui ayant veu quelques maladies spasmodiques dont les accés estoient reglez, a conclu que le retour des fiévres intermittentes dépendoit des esprits, comme s'il estoit plus aisé d'expliquer l'un que l'autre.

Il semble au contraire, que nostre explication du retour de la fiévre tierce, ne suppose rien qu'on puisse nier; toutefois, parce que la matiere heterogene qui se sépare d'avec le sang sur la fin des accés, ne se sépare pas toute, & que de celle qui s'est séparée, une partie repasse incontinent dans le sang par les lymphatiques; l'on peut demander comment cette matiere heterogene qui sera mêlée au sang, pourra circuler à l'ordinaire sans causer aucun trouble? L'on dira même qu'il n'est pas probable que le levain de l'estomac, & la lymphe intestinale demeurent dans leurs reservoirs jusqu'au commencement d'un autre accés; mais il est aisé de répondre, *Preuve.*

que la matiere heterogene qui repasse dans le sang ou des lymphatiques, ou de l'estomac & des boyaux, n'est pas en une quantité suffisante pour exciter une fermentation avec le sang, parce qu'elle a esté adoucie dans l'accés precedent; mais celle qui est dans le ventricule, & qui se mêle continuellement au levain de l'estomac, & à la lymphe intestinale, reprend bien-tost de nouvelles forces par son mêlange, avec les aigres des alimens; ces parties qui avoient esté adoucies par les parties huileuses & embarassantes du sang, reprennent leur premiere acidité en s'en dégageant: elles en font developer de nouvelles dans les alimens, & pour lors elles deviennent en une quantité suffisante pour exciter une grande fermentation avec le sang; & l'on ne doit pas s'étonner de ce qu'en douze heures au plus, de temps, il s'évacuë davantage de ces parties heterogenes, qu'il n'en entre dans le sang en trente-six; car la grandeur de la fermentation, la rapidité du cours du sang, & la volatilité de ses parties, doivent fort contribuer aux differentes séparations. De plus, dans la tierce, la matiere heterogene

ſort preſque toute par les ſueurs & par les glandes cutanées ; ce qui fait qu'il en rentre trés-peu dans la maſſe du ſang : ainſi lorſque les ſueurs & les tranſpirations ſont moindres, comme il arrive dans la double tierce & la tierce baſtarde, les accés ſont plus longs & les intervales plus petits ; car pour lors la matiere hetetogene qui ne ſort plus par les pores de la peau, va preſque toute avec la lymphe inteſtinale ; ce qui fait que la cauſe de la fiévre peut facilement rentrer dans le ſang. Il eſt inutile de dire que les ſueurs dépendent dans la tierce des parties volatiles qui ſont dans le ſang.

L'on peut facilement tirer les prognoſtics de la fiévre tierce, de ce que nous venons de dire. *Prognoſtic.*

Premierement, ceux qui meurent dans l'accés d'une fiévre tierce, ou d'une autre intermittente, meurent toûjours dans le froid ; car quand ils peuvent atteindre le chaud de la fiévre, ils en ſont quittes, du moins pour cette fois, non pas ſeulement comme dit *Sydenham*, parce que la matiere heterogene eſt écartée ; mais parce que le ſang reprend ſon mouve-

ment & sa liquidité qu'il avoit comme perduë dans le temps du frisson par le mêlange de la matiere heterogene : ainsi *Harvée* assure que ceux qui sont morts au commencement de l'accés de la fiévre tierce avoient les poumons remplis d'un sang épaissi & comme coagulé, parce que la matiere qui faisoit la maladie ne pouvoit circuler avec le sang par cette partie.

Secondement, les tierces qui sont sans aucun vice des parties internes, sans que les forces soient abatuës, sont sans peril : principalement quand elles arrivent à des jeunes gens, en été ou au printemps, & pour lors on les doit considerer comme des depurations du sang qui ne s'éloignent pas beaucoup des loix de la Nature, & les pores qui sont beaucoup plus ouverts par la chaleur de ces saisons, donnent une issuë à la matiere qui fait la maladie. Par des raisons opposées les fiévres tierces qui arrivent à des personnes avancées en âge, en hyver ou en automne sont plus dangereuses ; & comme la transpiration est moindre, il semble qu'elles peuvent avoir des suites fâcheuses, si l'on n'a souvent recours à la purgation.

Troisiémement, il y a des tierces intermittentes malignes, qui, comme dit *Riviere*, ne sont point sans peril, quoiqu'elles ayent des intermissions sensibles ; & quoique cela soit opposé à Hippocrate, l'experience n'a pas laissé de le confirmer aux dépens de plusieurs malades dans l'année 1694. On distinguoit d'abord ces sortes de fiévres par la grande foiblesse du malade, par quelque saignement de nez, quelques nauzées, & sur tout par quelques taches pourprées qui se découvroient dans la suite.

Quatriémement, les veritables tierces ont coûtume de finir en sept accés, lorsque les accés sont courts, que le malade se porte bien dans le temps de l'intermission, & qu'il n'est point abatu : car tout cela montre qu'il y a peu de matiere étrangere qui est chassée par la fermentation sur la fin de l'accés ou aprés le frisson par le vomissement qui guerit quelquefois le malade ; mais il survient plus souvent des sueurs abondantes & des transpirations copieuses, qui emportent la matiere qui cause la fiévre. Il arrive même quelquefois une jaunisse aprés le quatriéme

accés, qui apporte la santé au malade, parce qu'elle ne vient que de la depuration de la masse du sang. On remarque aussi que quand il vient des galles, des croutes ou des pustules autour des lévres ou des narines ; ce sont des marques qui montrent que la tierce est à sa fin, parce que ce sont des accidens qui arrivent par une transpiration plus forte, plus grande & plus acre ; mais cette maladie finit plus ordinairement par le flux de ventre qui arrive sur la fin des accés, parce que cette évacuation emporte ce qui devoit se remêler de nouveau au sang pour produire les accés suivans.

Cinquiémement, quoique les fiévres tierces qui viennent l'été & le printemps, ou dont les accés sont courts & les intermissions parfaites, ayent coûtume de ne durer pas long-temps ; toutefois il arrive souvent que par la mauvaise maniere de vivre, par une mauvaise disposition de temperament, ou par des medicamens pris à contretemps, cette maladie se change en d'autres ou devient plus opiniâtre. C'est dans ces sortes de rencontres qu'*Alexandre Tralian* assure qu'elle devient

quelquefois incurable; & c'eſt apparemment dans les mêmes occaſions que quelques-uns de nos Obſervateurs nous diſent, qu'ils ont vû des fiévres tierces qui duroient pluſieurs années.

Sixiémement, le quatriéme accés eſt d'ordinaire le plus fort dans les fiévres tierces: car dans ce temps-là, la maladie eſt dans ſa vigueur, c'eſt à dire, que les accidens ſont plus violens: cela n'arrive pas cependant toûjours, parce que ſouvent elles finiſſent avant le ſeptiéme accés.

Septiémement, lorſque la fiévre tierce ou quelque autre intermittente ceſſe tout d'un coup ſans évacuation, & ſans ſigne de coction, elle a coûtume de revenir peu de temps aprés: ce qui montre bien que cette maladie conſiſte en des levains qui ſont dans nos humeurs, & non pas dans un venin mêlé aux eſprits, comme penſe Morton.

Pour guerir les fiévres tierces *exquiſes*, l'on doit tâcher de vuider la matiere qui fait fermenter le ſang, empêcher qu'elle ne s'y mêle de nouveau lorſqu'elle en eſt chaſſée; & qu'elle ne rompe quelques vaiſſeaux en fermentant trop violemment avec le ſang. *Gueriſon.*

Indications. On doit aussi conserver les forces du malade, adoucir ses symptomes; & en un mot corriger ou chasser le levain qui cause la maladie, & empêcher qu'il ne s'en forme de nouveau, en donnant au sang une disposition capable de fournir un levain stomacal bien conditionné.

On ne peut faire toutes ces choses que par les alimens ou les remedes. La raison dicte d'abord qu'on ne doit point donner d'alimens ni solides ni liquides dans l'accés, ni même un peu *Regime.* auparavant : car on sçait assez que le ventricule estant rempli d'une matiere étrangere ne peut point digerer : de sorte que les alimens se corrompent, & prennent les dispositions de la matiere qui doit faire fermenter le sang : ce qui augmente considerablement l'accés. Cette regle peut cependant recevoir quelque exception : car il arrive quelquefois que le levain qui cause la fiévre picote avec tant de violence les fibres du ventricule, qu'on est contraint de donner à manger au malade dans le commencement de l'accés : sans cela ils tomberoient en foiblesse par la corrosion des fibres nerveuses du ventricule

ventricule. C'eſt pourquoy *Septalius* aprés *Galien* dit, en parlant de la diete des malades, que *quand il s'épanche des humeurs mordicantes dans le ventricule, & qu'on ſent des tiraillemens vers l'orifice ſuperieur, il arrive quelquefois des ſyncopes ſi violentes, que même dans de ſimples fiévres tierces intermittentes, elles cauſent la mort: c'eſt pourquoy pour empêcher ces deſordres, il faut donner à manger au malade avant l'accés, ou dans le commencement:* mais cela eſt aſſez rare dans les fiévres tierces, & cela arrive plus ſouvent dans les fiévres quartes, parce que les humeurs ſont plus aigres & moins adoucies par des parties huileuſes.

On ne doit point prendre des choſes liquides auparavant l'accés, quand même elles ne ſeroient point chargées de parties nourricieres ou propres à fermenter, parce qu'elles diſſoudroient les matieres qui ſont dans le ventricule, & ſerviroient de vehicule pour les porter dans la maſſe du ſang: ce qui rendroit encore l'accés beaucoup plus fort. Il ne faut donc point prendre de boiſſon dans le commencement de l'accés & pendant tout le friſſon; *à moins*,, *Avant l'accés.*

dit Fernel, *qu'on ne veüille faciliter le vomissement avec de l'eau chaude ou quelque autre vomitif un peu plus vigoureux.* Car par là l'on empêche que la matiere contenuë dans le ventricule, & qui doit causer l'ardeur dela fiévre ne passe toute entiere dans les routes de la circulation.

Dans l'accés. Dans le chaud de l'accés ou sur la fin, le malade peut boire, & même prendre quelques boüillons. Il est bon qu'il les avalle chauds, principalement quand il les prend sur la fin de l'accés, afin de faciliter les sueurs qui arrivent dans ce temps-là. C'est pourquoy on peut même donner quelques goûtes de vin leger & trempé, dans le temps que le malade suë, tant afin de le fortifier, qu'afin de rendre cette évacuation la plus abondante qu'il est possible, mais dans la violence du chaud, lorsque la soif est extraordinaire, & qu'on craint quelques mauvaises suites de la trop grande fermentation des liqueurs; le malade peut non seulement boire de l'eau simple, mais on peut même la charger de quelques goûtes d'esprits acides, ou de quelques autres medicamens, qui peuvent moderer la fermen-

ration du ſang : comme de criſtal mineral, ſalpeſtre & nitre antimonié.

Quand le malade eſt hors de ſon accés, on le doit nourrir avec de petites ſoupes, quelques boüillons, des œufs frais, & il ne doit prendre aucune viande : car le levain de l'eſtomac eſt toûjours affoibli dans cette maladie, & n'eſt pas capable de diſſoudre des alimens plus ſolides, qui ne feroient que ſe convertir en une matiere propre à entretenir la fiévre.

On doit empêcher le ſommeil au commencement de l'accés, de crainte que la matiere étrangere qui commence à entrer dans le ſang eſtant portée au cerveau, ne bouche les conduits des nerfs, ou ne ſe porte avec plus d'abondance dans les vaiſſeaux des meninges : ce qui augmente dans le réveil les douleurs de teſte. De plus les mouvemens du corps tenant les fibres de toutes les parties plus tendués, les rendent plus propres à reſiſter à l'impulſion des liqueurs qui fermentent ; de ſorte que quand elles ſont detenduës dans le ſommeil, le ſang qui fermente peut plus aiſément ſéjourner en quelqu'une des parties ſolides. C'eſt encore par la mê-

me raiſon, que dans le froid de toutes les fiévres intermittentes, l'on doit ſe mouvoir & s'exercer, ſi les forces & la ſaiſon le permettent, ou ſe tenir bien couvert auprés d'un bon feu clair, afin de rarefier les liqueurs & le ſang: car pour lors les vaiſſeaux eſtant fort pleins, ne reçoivent que bien peu de levains étrangers qui ſont dans les premiéres voyes; & il n'eſt pas beſoin de recourir à un venin, dont les eſprits ſe délivrent pour expliquer cette façon d'agir, comme fait Morton.

Aprés l'accés. Il faut tâcher d'entretenir le malade dans un air guay, ouvert, frais & un peu humide, excepté dans le chaud de l'accés: car dans ce temps là, on fait tres-mal d'éventer & même de découvrir un malade, parce que l'on empêche la tranſpiration; & dans le temps du friſſon, il faut bien couvrir le malade, ou le frotter avec l'eſprit de vin mêlé à quelques huiles aromatiques, ſi le malade n'a pas la force d'agir; & ſur la fin de chaque accés, l'on doit changer les draps & la chemiſe du malade à cauſe de la ſueur; la raiſon de cette façon d'agir eſt, que dans le friſſon tous les remedes exterieurs qui ſont capables de

donner du mouvement au ſang, &, pour ainſi parler, un peu de rarefaction, ſont capables d'empêcher qu'il n'entre une auſſi grande quantité de matiere heterogene dans le ſang qu'il en ſeroit entré ſans cela. De plus ces ſortes de remedes en ouvrant les pores facilitent la ſortie de la matiere heterogene qui a eſté mêlée avec le ſang. On peut ajoûter que ces remedes peuvent relâcher les fibres des membranes & des nerfs : ce qui fait qu'elles ſont moins ébranlées, & que le malade ne s'apperçoit pas de mouvemens ſi violens.

Si l'on voit que la matiere qui cauſe la fiévre tierce ſoit un peu épaiſſe, ou parce que la fiévre tierce ſuccede à une fiévre quarte, ou par quelques autres accidens, l'on peut faire une ptiſanne avec quelques aromates, en prenant par exemple, *ſur quatre pintes d'eau de fontaine chaude une demie-once de canelle en poudre, un gros de ſel de tartre fixe, & un bâton de regueliſſe, en battant le out jusqu'à ce qu'il ſoit refroidi* ; & le paſſant par une chauſſe à hipocras ; il ne faut prendre de cette ptiſanne que dans le friſſon ou un peu aupatavant. *Ptiſanne*

Si d'un autre côté il y a peu de froid,

mais que la chaleur soit fort incommode, & qu'on voye qu'il peut arriver quelque desordre de la grande fermentation des liqueurs ; on peut mêler à l'eau commune les aigres de souphre ou de vitriol, qui, suivant le témoignage de Vanhelmont, corrigent d'une maniere souveraine la chaleur & la soif. Mais si l'on craint qu'ils ne fixent trop les parties volatiles du sang, & qu'ils n'empêchent tout-à fait la fermentation, on pourra faire user au malade du nitre purifié ou du nitre antimonié ; & on en mettra de l'un ou de l'autre environ deux scrupules ou un demi gros sur une pinte d'eau. On peut substituer à l'un & à l'autre, le sel vegetal qui ap-

Clysteres. proche de leurs vertus. Il faut toûjours entretenir la liberté du ventre au malade par quelques lavemens faits avec une decoction de mauve, où on ajoûtera un peu de miel : par exemple deux ou trois onces de miel commun, sur une chopine de decoction.

Quand on doit faire vomir. Aprés avoir ainsi ordonné au malade la maniere dont il se doit conduire, on doit considerer s'il a quelques envies de vomir, & si la fiévre paroist de nature à devenir opiniastre ; pour lors si l'on

ne voit point de diſpoſition inflammatoire dans le bas ventre, on doit faire prendre un vomitif au malade deux ou trois heures avant l'accés, ou au plus tard lorſqu'il commence, afin de vuider la matiere contenuë dans le ventricule qui doit le cauſer en paſſant dans le ſang. Quand l'operation eſt finie, ſi le malade n'a point eſté à la ſelle, on doit luy donner quelques lavemens, afin de vuider les matieres contenuës dans les gros boyaux : ce qui fait que la matiere heterogene qui ſe ſepare de la maſſe du ſang ſur la fin de l'accés, trouve les paſſages plus ouverts pour ſe filtrer dans les inteſtins, & eſtre chaſſée dehors.

On peut ordonner differens remedes pour faire vomir : par exemple, on peut faire prendre *une decoction de feüilles de cabaret avec l'oximel ſcillitic, ou un gros de racine de cabaret reduite en poudre dans un boüillon, ou un ſcrupule de gilla vitrioli dans un verre de ptiſanne, ou ſix gros de vin emetique, avec trois ou quatre onces d'eau de Chardon benit, ou cinq ou ſix grains de tartre ſtilié dans un peu de boüillon ou de ptiſanne*, ces derniers doivent eſtre preferez. Emetiques.

S'il y a des contrindications. Mais lorsqu'un malade n'a pas de la disposition au vomissement, soit par temperament, soit par quelque accident qui accompagne la maladie, ou que la fiévre ne paroisse pas difficile à guerir à cause de la saison, ou parce que les accés sont tres-courts; l'on doit se contenter de faire observer un regime exact au malade tel que nous l'avons décrit auparavant, & luy ordonnet quelque leger purgatif sur la fin de son accés, afin d'empêcher que la matiere qui a esté separée du sang & poussée dans les glandes qui accompagnent le canal intestinal, ne retourne dans la masse du

Purgation. sang; on peut infuser *deux gros de sené avec un scrupule de sel fixe de tartre dans six onces d'eau commune, & dissoudre dans l'infusion une once de manne.*

Si l'on croit que le malade ne soit pas suffisamment purgé, on peut faire dissoudre quelques grains de diagrede rendu soluble avec l'huile de tartre par défaillance. *Symdenha* ordonne les purgatifs dans le jour d'intermission;

Quand on s'en doit servir. mais je trouve qu'on a déja laissé repasser une bonne partie des levains dans la masse du sang: ainsi je croy plus à propos de n'attendre que la fin de l'ac-

cés

cés pour les donner. Il dit encore en un autre endroit qu'il faut donner quelque narcotique auparavant l'accés; mais je croy qu'on ne le doit point faire sans auparavant avoir purgé beaucoup le malade : car quoique le narcotique soit capable d'embarasser les parties du levain, & même d'empêcher leur action ; cependant quand le levain est en grande quantité, & qu'il n'est point évacué, il reprend bien-tost ses premieres forces, & agit avec plus d'action : ainsi il arrive de ce remede ce qui arrive de tous les specifiques qu'on donne sans avoir suffisamment vuidé, c'est à dire, que la fiévre devient double tierce, ou continuë.

Narcotique.

Il ne faut pas aussi, quoi qu'en dise *Silvius Deleboë*, donner des purgatifs ou des remedes qui incisent la pituite immediatement avant l'accés, à moins qu'on ne voye une grande disposition dans la maladie pour un cours de ventre, ou que le malade n'ait esté déja bien purgé : parce que ces remedes en donnant de l'agitation à la matiere qui est contenuë dans le canal intestinal, font qu'il en passe une plus grande quantité dans le sang : ce qui rend l'accés

Erreur de Silvius.

plus violent; & le purgatif ne pouvant pas suffiſamment agir pendant la violence de l'accés, cauſe encore des agitations inutiles au malade.

Précipitans. Quand on a évacué les premieres voyes, l'on peut faire prendre des abſorbans & des précipitans, afin d'adoucir l'acidité du levain; mais lorſqu'on les fait prendre au commencement de l'accés, on les doit faire prendre en fort peu de liqueur: c'eſt pour cela qu'on fait quelquefois prendre douze *grains de ſel de tartre & autant d'yeux d'écrevice dans une cuillerée de vin chaud*, au commencement de l'accés; & quand l'ardeur de la fiévre eſt fort grande, & qu'on veut diminuer la fermentation, ſans empêcher la depuration des liqueurs, on ſe ſert d'yeux d'écrevice, d'antimoine diaphoretique ou d'autres medicamens terreſtres & abſorbans, dans quelque ptiſanne ſans acides.

Les remedes dans le friſſon. Si aprés avoir vuidé le canal inteſtinal le froid ne laiſſe pas d'eſtre fort grand dans les accés ſuivans, on peut donner dans le friſſon & auparavant quelques volatils, & ordonner par exemple, à l'imitation de *Silvius*, dans quelques eaux ſudorifiques, quelques

ſels volatils, quelques gouttes d'huiles diſtillées & quelque ſirop. Par exemple, *prenez de l'eau de perſil & de chardon benit, de chacune deux onces & demie; demie once d'eau theriacale, cinq grains de ſel volatile de corne de cerf, deux goutes d'huile de gerofle & ſix gros de ſirop d'œillets:* on fera une potion pour faire prendre par cuillerées trois heures avant le friſſon; on en peut même faire prendre la moitié entiere au commencement du friſſon, pourveu qu'il ait coûtume de durer quelque temps: s'il y avoit cependant quelque diſpoſition inflammatoire dans le bas ventre, ce qu'on connoiſtroit par ſa tenſion & ſa douleur, il ſeroit mieux de donner, comme faiſoit Varandée, *deux ſcrupules de theriaque nouvelle, en beuvant par deſſus un peu d'eau de plantain*; ou bien mêler quelques narcotiques à la potion: par exemple. *prenez cinq onces d'eau de chardon benit, diſſoudez dedans dix grains de ſel volatile de ſuccin, deux gouttes d'huile de romarin, & ſix gros de ſirop de diacode:* ou bien au lieu du ſirop quelques gouttes de *laudanum* liquide, on fera une potion pour donner par cuillerée avant le

Potion ſudorifique.

Potion ſudorifique & anodine.

friſſon. Lorſqu'il n'y a point de diſpoſition inflammatoire dans le bas ventre, on peut mettre cinq & ſix gouttes d'huile de romarin ou de thim, qui priſes dans l'eau de chardon benit auparavant l'accés, ſont de grands ſpecifiques.

Specifique.

Indicatiõ pour la ſaignée.

Mais lorſque les vaiſſeaux ſont fort pleins, & qu'on voit, comme nous avons dit, une tenſion douloureuſe dans le bas ventre, il eſt beaucoup mieux de faire ſaigner le malade dans les jours d'intermiſſion : ce qui rend l'operation des purgatifs qu'on donne dans la ſuite beaucoup plus aiſée, parce que la depuration des liqueurs ſe fait avec plus de facilité quand elles ont une eſpace plus libre pour circuler ou pour fermenter. De plus quand les fibres des inteſtins ſont relâchées, les canaux des glandes ſont plus ouverts; de ſorte que ce qui doit eſtre chaſſé par le purgatif, ou eſtre ſeparé dans la fermentation de la fiévre, trouve des paſſages ouverts : mais il ne faut pas pour cela aſſurer avec *Baillon* qu'il faut toûjours ſaigner avant d'en venir à la purgation en toute ſorte de fiévres : car lorſqu'il n'y a ni abondance de ſang dans les vaiſſeaux, ni diſpoſition inflammatoire, ſi l'on

ſaigne avant d'avoir purgé, la matiere contenuë dans les premieres voyes paſſe dans les routes de la circulation, & ſert de levain pour augmenter ou entretenir la fiévre.

Il faut bien prendre garde de faire aucune ſaignée dans le temps du chaud, à moins qu'on ne craigne la rupture de quelque vaiſſeau : car elle empêche la fermentation & la depuration du ſang ; & par conſequent les évacuations de l'humeur morbifique qui ont coûtume d'arriver ſur la fin de l'accés : cependant l'on eſt ſouvent obligé de ſaigner, principalement avant le quatriéme accés, pour rendre l'effet des purgatifs plus heureux ; mais l'on doit ſaigner autant qu'il eſt poſſible hors des accés. Si l'on manque de ſaigner, il arrive quelquefois quand un malade abonde en ſang, & qu'il a la fiévre bien forte, qu'il ſe rompt quelque vaiſſeau par la violence de la fermentation, comme on peut voir dans les Epid. de Baillou Livre 2. Dans le temps qu'on n'a pas ſaigné hors de l'accés, & qu'on eſt contraint de ſaigner dans la violence de l'accés, on peut faire boire au malade quelques ptiſannes rafraichiſſantes char-

En quel temps.

Ptisanne rafraichissante. gées d'esprits acides : par exemple, *prenez une pinte d'eau boüillante que vous jetterez sur une poignée de feüilles de coquelico : vous laisserez refroidir, & vous y ajoûterez un demi gros d'esprit de souphre : on peut mettre les fleurs de violettes si on veut rafraichir davantage;* mais comme toutes ces choses sont des obstacles à la depuration du sang, si l'on s'en peut passer, on fait beaucoup mieux de se servir simplement d'absorbans ou de précipitans, qui ont toûjours lieu, & qui ne laissent pas de calmer les fermentations du sang. C'est dans cet esprit qu'on peut ordonner les yeux d'écrevice, la terre sigillée ou de Lemnos, le corail, les perles, les écailles d'huitre calcinées, l'antimoine diaphoretique, le besoard mineral, les sels volatils qui ne sont point huileux en petite dose, principalement quand ils sont mêlez aux eaux distillées de chicorée, de pourpier, de laituë, de sperme de grenoüille, qui contiennent toutes quelques sels volatils dépoüillez de toute sorte de parties huileuses ; & il n'est pas étonnant que les sels volatils qui ne sont mêlangez d'aucuns souphres, diminuent considerablement les fermen-

Volatils dépoüillez de souphre.

tations dans ces ſortes d'occaſions, principalement quand on les prend au commencement de l'accés, parce qu'ils corrigent puiſſamment la matiere aigre qui eſt dans le ventricule, ou qui a paſſé dans le ſang; & que d'un autre côté ils écartent les parties des ſouphres qui ſont dans le ſang, & qui entretiennent la violence de la fermentation.

On doit donner des purgatifs ſur la fin des accés, qu'on fera, comme nous avons déja dit, avec le ſené, le ſel de tartre & la manne. On peut auſſi y ajoûter la caſſe: ou au lieu de ces deux medicamens, quelque électuaire purgatif; ou bien ſi le malade n'aime pas à eſtre purgé en potion, on prendra douze grains de diagrede, autant de mercure doux & autant de ſel de tartre avec trois gouttes d'huile de ſuccin, & quelque petite partie de conſerve de roſes: on fera du tout un bol, en beuvant par deſſus un boüillon. *Indicatiō des purgatifs.*

Cependant ſi ſur la fin de l'accés les ſueurs eſtoient fort abondantes, il ſeroit mieux de s'en tenir aux ſudorifiques: par exemple, en mêlant dans les eaux de perſil, de fenoüil ou de chardon benit, quelques gouttes d'huile de *Des ſudorifiques.*

romarin, un peau d'eau theriacale & de sirop d'œillets pour donner sur la fin de l'accés; & lorsque la sueur seroit finie, on donneroit le purgatif aprés cela, dans les jours d'intermission, on continuëroit les remedes qui peuvent dissoudre les souphres, rendre le sang plus coulant, fortifier les fibres de l'estomac:

Quinquina.

tels sont le vin, la decoction & la reinture de quinquina, que l'experience a montré estre un rres-grand specifique, mais qu'on ne doit absolument donner que dans les jours d'intermission: par

Teinture ou infusion du quinquina.

exemple, *prenez une demie once de quinquina en poudre, un gros de sel vegetal: laissez infuser dans un vaisseau bien bouché avec une pinte d'eau chaude pendant six heures au bain marie.* On se sert aussi de vin d'absinte mêlé à l'eau, de sel lixivieux d'absinte ou de petite centaurée, des poudres ou des decoctions de dictam, de gentiane, ou de tormentille, &c.

On fera quelque prisanne avec le sel vegetal dissous dans l'eau commune avec un bâton de regueliffe pour la boisson ordinaire. On peut recommencer tous ces remedes, si les symptomes continuënt & si les forces sont

suffisantes : c'est à la prudence du Medecin d'en juger.

Quand la douleur d'estomac est fort grande, dans le temps du froid on peut appliquer sur l'estomac une emplâtre avec la theriaque & l'huile de muscade ; ou faire un cataplasme avec la menthe & l'absinte, un peu de muscade rapée, un peu de poivre & de gingembre en poudre, le tout boüilli dans le vin, & appliqué chaudement sur l'estomac. On peut appliquer des choses à peu prés semblables sur le dos quand le froid est grand, ou bien frotter l'épine du dos avec la theriaque & l'eau de vie. *Emplâtre* *Cataplasme.*

CHAPITRE XIX.

De la Fiévre tierce bâtarde.

LA fiévre tierce bâtarde vient comme celle que nous venons de décrire de deux jours l'un. Elle vient ordinairement par un frisson qui n'est pas si insupportable que celuy de la legitime, mais qui est plus long : la chaleur qui succede au frisson est plus douce, *Caractere.*

& n'est pas si également partagée dans toutes les parties du corps : les accés ne reviennent pas dans des heures justes ; & durent toûjours plus de douze heures : la sueur qui suit les accés n'est pas pour l'ordinaire fort abondante : en un mot, tous les accidens que nous avons décrits dans la fiévre tierce reguliere se rencontrent dans celle-cy, avec cette difference qu'ils sont icy beaucoup moins violens, & qu'ils durent beaucoup plus long-temps.

Causes exterieures. Cette fiévre est d'ordinaire précedée par des temps pluvieux qui ont duré tout l'hyver ou tout l'été : elle arrive souvent dans le printemps suivant ou dans l'automne. Ceux qui y sont sujets sont fort humides & remplis d'humeurs pituiteuses & lymphatiques : elle peut dans ces sortes de sujets arriver par les mêmes causes qui produisent la tierce veritable ; mais dans les temperamens qui sont autrement constituez, elle ne vient que rarement, à moins qu'on n'ait usé d'aigres mêlez aux aromates, de vivres grossiers, de beaucoup de salades & de fruits, principalement lorsqu'on boit du vin pur par dessus, ou d'autres liqueurs spiritueuses comme

Ratafia, Eau de vie, *Roſſolis*, &c.

On connoiſt aſſez par la diſpoſition *Explication.* de toutes ces cauſes externes que la maſſe du ſang eſt moins chargée de parties ſulphureuſes exaltées, & qu'elle contient beaucoup davantage de parties aqueuſes & terreſtres, que dans la tierce veritable: car la conſtitution pluvienſe des ſaiſons n'eſt capable que de fournir des humiditez par le moyen de l'air; les acides & les fruits qui ne ſont pas meurs ne peuvent que fixer les parties volatiles & ſulphureuſes; les fruits aqueux ne peuvent que communiquer au ſang beaucoup de phlegme: tout cela diminuant la fermentation & le mouvement du ſang, doit rendre les accidens moins violens, d'autant plus que les ſels ſont écartez par le phlegme: mais comme d'un autre côté il ne ſe fait pas beaucoup de ſeparation quand le ſang circule & fermente lentement, on ne doit pas s'étonner ſi les accidens durent plus longtemps, & ſi les ſueurs ſont beaucoup moins abondantes. Au reſte comme les mouvemens des fermentations qui arrivent dans le ſang ſont plus irreguliers, lorſque la cauſe n'eſt pas tout-à-fait ſeparée de la maſſe: il s'enſuit que les ac-

cés des tierces bâtardes ne peuvent pas garder la justesse des autres : ajoûtez à cela que les serositez qui se trouvent dans ces sortes de fiévres peuvent dissoudre la matiere morbifique, & la porter à tous momens dans le sang, lorsqu'elles sont abondantes & trés-fluides : ainsi cette fiévre se tourne aisément en double tierce ; ce qui peut estre cause en partie de l'irrégularité de ses accés.

Prognostic. La tierce bastarde finit rarement en sept accés ; elle en dure souvent plus de quatorze, parce que le sang se purifiant moins, elle doit durer davantage ; & comme le sang n'est pas si huileux, les fermentations qui se font d'une maniere plus douce, apportent moins de péril & moins d'incommodité au malade ; cependant il est assez ordinaire que cette fiévre se change dans une quarte, ou dans une autre fiévre chronique, où qu'il se fasse quelque embaras dans quelque partie glanduleuse : elle finit d'ordinaire par le cours de ventre ; l'on ne doit rien craindre de cette fiévre, non plus que des autres intermittentes, lorsque le malade n'est point abatu, qu'il se porte bien hors de l'accés, & que le ventre est sans dureté. Il est inutile de repe-

ter ici beaucoup de prognoftics qui font communs, ou à toutes les maladies, ou feulement aux intermittentes ; cependant fi on la voyoit accompagnée d'urines rouges & enflammées, de déjections bilieufes, d'une grande foif, d'une douleur acre par tout le corps, ce feroit un mauvais figne, parce qu'on devroit craindre que le corps ne fuft pas capable de foutenir la violence de la fermentation, à caufe de la longueur des accés. En general toutes les fiévres baftardes font plus longues & plus perilleufes que les legitimes.

Quant à la maniere dont on la doit guerir, elle doit eftre à peu prés femblable à celle qu'on obferve pour guerir la fiévre tierce exquife : car il faut toûjours détruire les levains étrangers, & empêcher qu'ils ne retournent dans la maffe du fang ; cependant à caufe de la longueur des accés, l'on peut plus aifément donner des bouillons pendant la fiévre : il faut entierement s'abftenir des chofes qui participent de l'aigre, & il n'en faut jamais mêler, pour empêcher la violence de la fermentation ; au contraire l'on doit donner les volatils & les fulphureux en *Guerifon.*

plus grande quantité que dans la veritable tierce.

Il est rare qu'on soit obligé de saigner dans cette maladie : on doit mêler quelques aromates aux ptisannes, en prenant par exemple, *Trois gros de canelle en poudre, un quarteron de sucre, & versant dessus une pinte d'eau bouillante.* Il me souvient d'avoir lû en *Forestus*, une ptisanne qu'il recommande fort, & qui est à peu prés semblable à celle-ci.

Regime.

Tout le monde voit bien que les émetiques doivent estre d'un grand secours dans ces rencontres, lorsqu'on les fait prendre au commencement des accés & au commencement de la maladie, par les mêmes raisons que dans l'autre espece de tierce ; & c'est aussi par des raisons semblables, qu'on ordonne des purgatifs deux ou trois heures avant la fin de l'accés : l'on doit moins donner de sudorifiques, & purger plus souvent, parce que la matiere qui est plus grossiere dans cette maladie, peut plus aisément se precipiter par les selles que se filtrer, par les glandes de la peau. Cela n'empêche pourtant pas qu'on ne puisse donner quelques precipitans, &

Medicamens au commencement de l'accés.

même quelques attenuans dans le temps le plus chaud de l'accés ; mais il faut ſe conduire là-dedans ſuivant les indications qu'on prend par le mouvement de l'humeur & de la nature : Et c'eſt en cela que conſiſte la prudence d'un Medecin ; & ſur tout dans les jours d'intermiſſion, faire prendre au malade du vin de quinquina, en faiſant infuſer une once de la poudre de cette écorce dans une pinte de vin, dont on fait prendre à differens temps dans la journée, trois ou quatre verrées au malade. *Vin de quinquina.*

CHAPITRE XX.

De la double tierce.

LA double tierce eſt celle qui vient tous les jours, mais à des heures differentes, & dont les accés qui répondent à la tierce, c'eſt-à-dire, qui viennent dans les jours impairs, ſont plus violens. Au reſte, ſes accés ſont aſſez ſemblables à ceux des tierces baſtardes ; ils ſont cependant ſouvent moins longs à cauſe que la matiere ſe diſſipe plus *Caractères.*

ſouvent. Les premiers accés durent quelquefois juſqu'à dix-huit heures, mais ceux qui ſuivent ſont beaucoup plus courts.

Cauſes exterieures. Les cauſes qui la produiſent, ſont les mêmes que celles de la tierce baſtarde, dans un temperament dont les humeurs ſont fort fluides; car la *Explication.* grande abondance de ſeroſitez écartant les parties ſalines du ſang & du ferment, rendent les fermentations plus foibles; mais les retours ſont plus frequens, & viennent tous les jours, parce que l'abondance des ſeroſitez qui ſe mêlent au levain de l'eſtomac, à la liqueur pancreatique & inteſtinale, rendent le chyle plus coulant, & portent plûtoſt les matieres heterogenes dans le ſang: & ſi la matiere qui eſt portée dans le ſang eſt aſſez abondante pour entretenir la fermentation morbifique pendant longtemps; il arrive quelquefois que les principes de la maſſe du ſang n'ayant point de parties balſamiques pour les arreſter, ſe ſéparent les unes des autres, & laiſſent échapper des ſeroſitez par les glandes du ventricule & du pancreas, qui reportent de nouveaux levains dans le ſang, de ſorte qu'un accés recom-

mence,

mence, quoique l'autre ne soit pas fini : C'est ce qu'on appelle fiévres *intrantes* ; il peut y en avoir de deux façons : car les deux accés peuvent venir dans le même jour, & laisser le jour suivant libre, ou bien la fiévre peut continuer plus long-temps que la tierce bastarde ; ce qui fait que l'autre accés recommence, quoique le premier ne soit pas encore fini ; ces sortes de fiévres sont souvent des suites des autres fiévres qui les ont precedées, parce que pendant ce temps-là le sang a beaucoup perdu de ses parties balsamiques. *Fiévres intrantes.*

L'on voit que le prognostic de cette fiévre est à peu prés semblable à celui de la tierce bastarde ; ainsi quand cette fiévre a des accés qui approchent en quelque façon de la violence de ceux de la veritable tierce, l'on doit tout craindre, principalement quand ce sont des fiévres subintrantes qui montrent l'abondance de la matiere, & qui sont trés-longues quand elles viennent dans un temps froid, pluvieux & humide ; & il est à craindre que ces longues fermentations n'affoiblissent le *tonus* des parties, & ne laissent des embaras, des schires, & d'autres desordres. *Prognostic.*

mais lorſque les accés en ſont courts, & que le malade ſe porte bien hors de l'accés ; ces ſortes de fiévres ont coutume de paſſer promptement, & ſouvent un malade en eſt quitte pour deux ou trois accés, parce que le ſang en fermentant tous les jours, tend pour ainſi parler, continuellement à ſa dépuration ; & comme il n'y a pas beaucoup d'impureté, il ne faut pas s'étonner ſi on la voit bien-toſt ceſſer.

Gueriſon. Pour ce qui regarde la gueriſon, elle eſt à peu prés ſemblable à celle de la tierce baſtarde ; car l'on a les mêmes indications, excepté que les accés étant plus frequens, l'on doit faire obſerver aux malades une diette plus exacte ; & *Regime.* dans celles dont les accés ſe touchent ou ſe rentrent les uns dans les autres, l'on doit donner au lieu des émetiques ſimples, des émetiques & des purgatifs joints enſemble avant la fin du premier accés, afin d'évacuer une bonne partie de la matiere qui doit faire le *Medicamens.* prochain accés, & d'enlever dans la ſuite la matiere qui doit couler dans le canal inteſtinal, dans la fin du premier. Et afin de ne point empêcher la ſueur, l'on peut mêler à cet émetique

purgatif, quelque ſudorifique. Par exemple : *Prenez cinq onces d'eau de chardon benit, faites diſſoudre une once de manne, un ſcrupule de ſel vegetal, & cinq grains de tartre ſtibié.* L'on fera une potion pour prendre avant la fin du premier accés, & le commencement du ſecond. L'on peut donner de la boiſſon ſur la fin de l'accés; mais l'on ne doit rien prendre de ſolide, à moins qu'on ne craigne quelque ſincope, ou qu'on ne craigne d'affoiblir trop le malade. L'on peut plus aiſément donner quelques aromates, que dans la tierce exquiſe; l'on ne doit pas ſi aiſément donner le *quinquina*, à moins que cette fiévre ne laiſſe encore des intervalles conſiderables : L'on peut dans les fiévres doubles tierces opiniâtres, ſe ſervir de decoction de Gayac, avec quelques précipitans, ou quelques ſels mixtes, comme ſont le tartre folié, le nitre folié; ou bien on en peut mettre un ſcrupule ou demi gros dans les bouillons. *Morton* décrit un febrifuge qui peut avoir lieu ici, & qu'il donne lorſque le quinquina manque, ou n'a pas lieu; ce qui eſt trés-rare ſuivant cet Auteur. *Prenez des fleurs de Camomille pulveriſées ſubti-* Potions

lement un ſcrupule ; du diaphoretique d'antimoine & du ſel d'abſinte de chacun un demi ſcrupule, avec un peu de ſirop d'œillets en bol ou diſſout dans quelque eau. L'on réïterera ce remede toutes les ſix heures pendant deux ou trois jours.

CHAPITRE XXI.

De la quotidienne.

IL y a encore d'autres fiévres intermittentes qui viennent tous les jours & qui n'ont cependant aucun rapport avec la double tierce ; telle eſt la triple quarte & la quotidienne.

Definition. L'on appelle fiévre quotidienne, celle qui revient tous les jours, dont les accés ſont ſemblables entr'eux & reviennent aux mêmes heures, qui n'a point eſté precedée par une tierce ou par une quarte. Ces fiévres ſont ſi rares, que preſque tous les obſervateurs doutent, s'il y a d'autres fiévres quotidiennes que les doubles tierces que nous avons décrites, parce que celles qui viennent tous les jours, ſont ſouvent ſuivies d'une tierce ou d'une quarte ; ce qui mon-

tre qu'elles n'estoient pas veritables quotidiennes à ce qu'ils prétendent : Pour moi qui croi que le portrait de la quotidienne est trés-different de celui de la double tierce, j'en fais une trés-grande difference ; car je ne croi pas qu'on pust appeller une fiévre qui vient tous les jours, double tierce, parce qu'elle survient à la tierce, si elle estoit douée des caracteres qui sont particuliers à la quotidienne, qui est de revenir tous les jours à la même heure, d'avoir des accés fort longs, &c. Voici donc ce qui arrive pendant l'accés d'une veritable quotidienne.

D'abord le malade sent du froid aux extremitez ; cependant sans frisson, ni tremblement : ce froid est suivi d'une chaleur fort douce, par rapport à celle des autres fiévres, & l'on sent même du chaud & du froid d'une maniere confuse en chaque partie ; les urines au commencement, sont blanches & aqueuses, l'on a une envie de dormir qu'on ne peut vaincre ; le corps est pesant & sans force ; l'on a quelquefois des défaillances, & l'esprit est toûjours craintif ; le pouls est petit, languissant & comme oppressé, principalement au *Caracteres.*

commencement & pendant l'augmentation de l'accés; le visage paroist bouffi, le teint terni, l'appetit abatu., accompagné de maux de cœur, de dégoust, & quelquefois l'on vomit : les accés durent 20. 22. heures, & quelquefois davantage.

Observation. En faisant reflexion sur la description que je viens de faire, il y a peu de personnes qui ne s'apperçoivent que les quotidiennes intermittentes, sont fort semblables à quelques-unes des fiévres épidemiques qui parurent en l'année 1694. car il y en eut beaucoup qui furent accompagnées de presque tous les accidens que je viens de remarquer. A la verité, il y avoit des Medecins qui les prenoient pour des fiévres continuës, parce qu'ils ne se trouvoient pas pendant tout l'accés; ou lorsqu'ils s'y trouvoient, ils y remarquoient si peu de difference, qu'ils ne distinguoient pas la fin du commencement : cependant dans ces sortes de fiévres populaires & pituiteuses, l'on trouve souvent des quotidiennes; il n'importe qu'on les appelle quotidiennes ou doubles tierces malignes. Il suffit de voir d'où ces sortes de fiévres peuvent venir.

Elles arrivent, suivant le rapport de ceux qui les ont observées, dans les années pluvieuses, aprés les mauvaises nourritures, les fruits humides, principalement aux personnes qui aiment le repos, qui ne font que peu d'exercice, mais beaucoup plustost aux vieux qu'aux jeunes, aux gras, qu'aux maigres, aux femmes, qu'aux hommes, en hiver qu'en été. *Causes exterieures.*

Par l'usage des fruits cruds & indigestes, par un air grossier & rempli d'humiditez, les personnes grasses & humides, ne transpirent point, leur circulation se fait lentement ; & le chyle crud continuant de se mêler au sang, se trouve enfin si dépourvû des parties volatiles, qu'il éteint ou diminue extrêmement la fermentation ordinaire du sang ; c'est pourquoi dés le commencement de l'accés, l'on sent un froid vers les extremitez, où le manque de fermentation doit estre plus sensible : mais comme les fibres des parties sont fort relâchées, elles ne sont point beaucoup ébranlées par l'acidité, le picottement ou même l'embaras que doivent faire sentir les humeurs, en séjournant pour ainsi parler, dans les vaisseaux ; c'est *Explication.*

pourquoi les malades ne ressentent ordinairement ni tremblement ni frisson; cette matiere grossiere qui trouve trés-peu de parties spiritueuses dans le sang, ne doit pas causer beaucoup de chaleur, mais aussi elle ne peut point se separer du reste de la masse; que dans un temps trés-considerable. C'est de-là que vient la longueur de l'accés; & la crudité des urines. Comme la masse du sang n'a pas beaucoup de parties volatiles, & que d'un autre costé elles sont embarassées par des parties terrestres & grossieres, l'on ne doit point s'estonner si les malades sont si fort portez au sommeil; les nauzées, les dégousts, & même les vomissemens viennent de la dépravation du levain de l'estomac, qui ne peut jamais estre bien dispose, quand la fermentation du sang est hors de son estat naturel: Quand enfin la matiere heterogene fermente & se separe, comme elle n'est pas en un fort grand mouvement, elle remplit les vaisseaux des glandes, & y demeurant, les picotte; ce qui fait commencer un nouveau froid dans les parties exterieures, qui est en peu de temps suivi de pareils accidens que le premier.

Cette

Cette fiévre est beaucoup plus dangereuse que les doubles tierces, ou les triples quartes ordinaires; elle fatigue extrêmement, laisse une grande foiblesse; & lorsque la malignité est grande, elle est souvent mortelle. Quand Hippocrate dit que les fiévres tierces sont plus longues que les quotidiennes, l'on doit croire qu'il entend parler des doubles tierces, & non pas de celles que nous venons de décrire; puisqu'au contraire on les voit souvent durer trente & quarante jours, ou dégenerer dans quelques maladies chroniques. Nous aurons lieu de décrire ces sortes de fiévres, qui se mêlerent aux fiévres malignes des années 1694. & 1695. en rapportant quelques histoires de ces maladies. *Prognostic.*

Lorsque les quotidiennes sont mêlées aux fiévres malignes, ou lorsqu'elles se trouvent dans une année où il y en a beaucoup, l'on doit à peu prés les considerer comme des fiévres malignes, & les traiter de même. Nous en parlerons dans la suite. *Guerison.*

Mais lorsqu'elles sont exemptes de malignité, ou que les signes de malignité ne sont pas fort apparens, l'on *Guerison des veritables quotidiennes.*

doit faire boire des ptisannes chargées de parties aromatiques, & sut tout l'on doit éviter tous les aigres qu'on pourroit mêler aux boissons. Par exemple, l'on fera une ptisanne avec la racine de Bardane, d'Esquine, où l'on ajoûtera le Gayac, ou la salse pareille, &c. L'on défendra les alimens solides au malade.

Regime.

Si l'on connoist que le ventre soit rempli par sa molesse ou sa plenitude, sans tension douloureuse, par l'amertume de bouche, le dégoust & les nauzées; il faut d'abord purger par haut ou par bas, même dans le temps du froid, au commencement de l'accés, ou sut la fin. Si c'est au commencement de l'accés, il est mieux de donner un vomitif à cause du penchant que les malades ont à vomir; en prenant par exemple, quatre onces d'eau de chardon benist & huit grains de tartre stibié, qu'on rendra plus soluble, avec un scrupule de sel vegetal. Je suppose toûjours qu'on garde le regime que nous avons donné pour toutes les intermittentes, en parlant de la tierce.

Dans l'accés.

Dans le temps de l'accés, le malade prendra sa ptisanne, ou des eaux sudorifiques, avec les precipitans, comme

avec le diaphoretique mineral, le ſtomachique de Poterius, ſon anti-hectique, le bezoard mineral, &c.

Sur la fin

Sur la fin du paroxiſme, l'on doit purger en prenant, par exemple, de la ſcamonée renduë ſoluble par le ſel de tartre, dix grains; du jalap en poudre, quinze grains; l'on incorporera le tout dans un peu d'extrait de geniévre fort mol, l'on boira par deſſus une verrée de ptiſanne.

Remarque.

Comme tout cela ne peut pas ſe faire aiſément dans un même accés, à cauſe de la foibleſſe du malade: Dans le premier, l'on commencera par le vomitif, & pendant l'accés l'on fera prendre les cardiaques, les volatils ou les precipitans, ſuivant les differens degrez de chaleur; parce qu'il faut commencer à oſter les embarras qui ſe trouvent dans le ventricule & les boyaux; ſans cela les matieres qui s'y trouvent, paſſant continuellement par les veines lactées dans la maſſe du ſang, y cauſeroient encore un épaiſſiſſement conſiderable; mais aprés le vomitif, les cardiaques ou les precipitans trouvant les voyes libres, peuvent plus aiſément paſſer dans le ſang, & le diſſoudre en le rendant

plus liquide, ou l'agiter; ce qui fait que le sang laisse filtrer une plus grande quantité de matiere heterogene dans les glandes, qui ont des canaux qui aboutissent aux intestins; mais si l'on ne peut pas ensuite donner à cause de la foiblesse du malade, un purgatif, il faut au moins donner un lavement assez fort, en faisant bouillir dans une décoction émoliente, un peu de séné ou quelque peu de verre d'antimoine, ou bien dissoudre au lieu de miel, une once de quelque électuaire purgatif, ou des hieres, &c.

Dans l'accés suivant.

Dans l'accés suivant, l'on donnera des precipitans, sans avoir auparavant fait vomir, & sur la fin un purgatif: Par exemple. *Prenez demi gros de turbit gommeux, un gros de mechoacam, & autant d'hermodactes; coupez le tout en petits morceaux, & faites bouillir dans dix onces d'eau où l'on aura fait dissoudre un scrupule de sel de tartre; l'on entretiendra un feu lent jusqu'à la consomption de prés de moitié; l'on passera par un linge, & l'on dissoudra trois gros d'électuaire de diacartame, & une once de sirop de roses pâles.*

Quand elle dev

Quand on voit que la fiévre prend

des racines malgré tous ces remedes souvent réïterez, l'on peut faire prendre la décoction de *quinquina* dans l'eau, avec un peu de sel de tartre : par exemple, sur une pinte d'eau bouillante, l'on jettera six gros de quina pulverisé, deux scrupules de sel de tartre ; l'on laissera bouillir deux bouillons, & ensuite refroidir. L'on peut prendre une verrée de cette décoction hors l'accés, & en son commencement & sur la fin ; mais l'on ne doit pas en prendre vers la vigueur de l'accés, de crainte que le *quinquina* ne fermente trop violemment avec la matiere qui fait la maladie, qui est toute passée dans le sang. *viènt chronique.*

Lorsqu'on craint qu'il ne se fasse quelque embaras en quelque partie, l'on peut mêler les febrifuges aux aperitifs : Par exemple. *Prenez de la gomme ammoniac, du sagapenum, de l'extrait de quinquina, du tartre martial solubre, de chacun parties égales ; incorporez le tout en un peu de sirop des cinq racines aperitives.* L'on fait prendre un gros de cette opiate de temps en temps. *Lorsqu'il arrive quelque dureté.*

C'est dans ces sortes d'occasions qu'on doit encore se servir des pilules

de tartre, des preparations de mars, du mars diaphoretique, du nitre folié, du tartre folié, & de plusieurs aperitifs même du mercure doux, corrigé en le lavant une fois seulement dans l'huile de tartre.

Double quotidienne. Je ne parle point des doubles quotidiennes qui prennent deux fois à un malade dans vingt-quatre heures ; car souvent ce sont des fiévres malignes, ou des fiévres lentes, dont nous aurons occasion de parler dans la suite, & l'on en voit peu qui soient reglées de même, d'une maniere continuë, à moins que ce ne soit des fiévres catharalles dont nous parlerons dans la suite de ce Traité. Il n'est pas necessaire de parler ici des autres fiévres pituiteuses, parce qu'elles sont ou symptomatiques, ou désordonnées ; de sorte que nous n'en parlerons qu'aprés avoir parlé des autres fiévres reglées.

CHAPITRE XXII.

De la Fiévre quarte reguliere.

LA fiévre quarte eſt celle qui a, entre le premier accés & le ſecond, deux jours entiers, ſans aucun reſſentiment de fiévre, c'eſt-à-dire, qu'elle revient le quatriéme jour, en comptant le jour du premier accés. Elle commence par des bâillemens qui ſont accompagnez de contorſions de tout le corps, d'un friſſon ſemblable à celui qui vient d'un grand froid; enſuite tout le corps tremble, avec un claquement de dents, & une douleur contundante dans les articles: Quelquefois pendant le froid de la quarte, l'on ſe ſent beaucoup d'apetit, quelquefois auſſi l'on ſe ſent des douleurs d'eſtomac, & il n'eſt pas rare que les malades ſouffrent quelques vomiſſemens amers ou aigres, ſur la fin du froid; la chaleur qui y ſuccede, eſt beaucoup plus douce que dans la fiévre tierce; cependant elle eſt plus forte que celle qui a *Caracteres.*

coutume d'accompagner les doubles tierces ; elle ſemble inégalement répanduë par tout le corps, de ſorte que le malade croit qu'elle eſt mêlée à quelques reſtes du friſſon. Le malade ſent toûjours de la ſoif, de la douleur de teſte, & eſt comme empêché de dormir : mais tous ces accidens ſont beaucoup moindres que dans la veritable tierce, & un peu plus grands que dans les quotidiennes, & même que dans les doubles tierces ; les accés ſont quelquefois plus longs que ceux des tierces, mais d'ordinaire ils ne paſſent pas huit ou dix heures ; quelquefois même ils ne durent pas cinq ou ſix heures. Dans le temps du friſſon, le pouls marche à pas lents, & eſt trés-petit ; mais dans la chaleur, il devient frequent, grand, inégal ; l'urine dans les premiers jours eſt aqueuſe, ſans couleur & aſſez ſubtile.

Cauſes exterieures. La fiévre quarte a coutume d'arriver à ceux qui ont des galles inveterées, un ſcorbut ou une affection hipocondriaque, & quelquefois ces ſortes de maladies finiſſent par-là. J'ai connu un homme qui avoit une fiévre quarte trés-violente, pour s'eſtre gueri de la galle,

en se frottant avec le souphre ; la quarte arrive encore souvent aprés l'usage des alimens grossiers, acides, ou austères, comme sont les fruits qui ne sont pas meurs ; aprés des chagrins, des tristesses ou des fiévres erratiques, principalement sur la fin de l'Automne.

Par toutes ces causes, le sang devient plus grossier, & pour ainsi parler, privé de ses parties volatiles, & rempli de parties aigres & tartareuses ; ainsi le levain de l'estomac ne peut point estre chargé de sels acres & volatils, comme il l'est dans l'estat naturel : c'est pourquoi la digestion des alimens ne se peut point bien faire, parce qu'ils ne sont point fermentez comme ils le doivent estre ; ainsi le chyle qui en est formé, & qui se mêle au sang, est crud & indigeste : pour lors il doit arriver que ce chyle grossier qui n'a presque point esté attenué dans l'estomac, épaissit encore le sang qui est déja fort appauvri de parties volatiles, & qu'il diminuë son mouvement naturel ; c'est par cette raison qu'on commence à sentir du froid : mais comme peu à peu ce chyle acquiert du mouvement, il se fait jour au travers des fibres des par- *Explication.*

ties ; & c'eſt dans cet écartement que les malades reſſentent un mouvement de peſanteur & de contuſion ; l'irritation qui continuë dans toutes les fibres nerveuſes & membraneuſes, cauſe un tremblement univerſel, & un claquement de dents. Les douleurs d'eſtomac & les vomiſſemens ſuppoſent toûjouts qu'il y a dans l'eſtomac une matiere qui irrite & qui picotte, ce qui cauſe quelquefois la faim pendant le froid : ce chyle qui, comme nous avons dit, a épaiſſi le ſang, a dû rendre le pouls petit & peu frequent ; mais quand les parties du chyle & du ſang ont commencé de ſe briſer, le pouls s'éleve, devient plus viſte & plus grand ; mais il eſt toûjours inégal, parce que le ſang eſtant composé de parties qui n'ont aucune proportion, n'eſt pas attenué d'une maniere égale ; c'eſt pourquoi les differentes parties du ſang marchant, pour ainſi parler, d'un pas inégal, doivent faire ſentir une inégalité dans le pouls, & dans la chaleur qui ſe répand dans tout le corps ; la ſoif, la douleur de teſte, l'empêchement du ſommeil, ſont des ſuites de la fermentation du ſang ; & la longueur de-

l'accés eſt une ſuite preſque neceſſaire de ſa groſſiereté ; cependant quand le ſang, à force de fermenter, devient plus ſubtil, ou pour mieux dire, lorſqu'aprés avoir bien fermenté, il s'eſt délivré d'une grande partie de ſes levains, les accés deviennent aſſez courts; la ſueur abondante qui vient ſur la fin de l'accés, eſt en partie cauſée par l'atténuation des parties du chyle & du ſang, & en partie auſſi de ce que les principes du ſang & du chyle ne ſe liant pas fort bien enſemble, donnent davantage lieu à la ſeroſité de ſe ſeparer lorſque le mouvement du ſang eſt ralenti : mais comme cette ſeroſité n'emporte pas beaucoup de la matiere qui fait la maladie, & que le chyle & le ſang n'ont pas eſté tout à fait ſubtiliſez par la fermentation, il s'enſuit que le levain de l'eſtomac eſt toûjours denué de parties volatiles, qu'il ſe fait un nouveau chyle crud & indigeſte, qui ſe remêlant au ſang, reproduit deux jours aprés, un accés ſemblable au premier : Et l'on ne s'eſtonnera pas de la longueur du temps qui eſt entre les deux accés, ſi l'on prend garde que le chyle eſtant trés-groſſier, doit avoir

un mouvement fort lent, qu'il peut n'en passer pas beaucoup dans le sang à cause qu'il est fort épais ; & que n'estant pas d'une nature fort opposée à la constitution du sang, il ne doit fermenter avec lui, que lorsque par la grande quantité il a assez épaissi le sang, pour l'empêcher de circuler librement, & pour lors l'accés doit être assez long ; car quand le sang est opposé par sa nature, à un chyle grossier, les accés sont beaucoup plus courts, & la quarte devient souvent pour lors double ou triple, comme nous dirons dans la suite.

Prognostic. L'on doit tirer le prognostic de la quarte, de la nature du malade, de son temperament, de la region où il se trouve, de la saison de l'année où l'on est, & des accidens qui l'accompagnent.

On peut toûjours assurer que cette maladie est tres-longue, à cause de la grossiereté de la matiere qui fait la fiévre, & du peu de parties volatiles qui sont dans le sang : ainsi elle dure souvent trois mois, quelquefois six ; & il n'est pas rare qu'elle dure un an entier : quelquefois même on la voit durer plu-

ſieurs années, ſans cependant que le malade paroiſſe en peril à raiſon des longs intervalles qui ſe trouvent entre les accés : toutefois ſi la quarte ſe trouve ſans eſtre accompagnée d'obſtructions & d'embaras dans les viſceres, & qu'elle vienne l'été ou le printemps, elle a coûtume de n'eſtre pas longue : mais celle au contraire qui vient en automne, principalement quand il tire vers l'hyver, qui a ſes accés égaux & reglez eſt tres-longue, principalement quand elle ſe trouve dans les vieillards : ou bien ſi elle ne dure pas long-temps, elle degenere dans d'autres maladies qui ſont encore plus dangereuſes, à cauſe de la groſſiereté & de l'acidité de la matiere morbifique ; & en hyver à cauſe de l'empêchement de la tranſpiration.

La quarte qui vient aux ſcorbutiques, aux hypocondriaques, aux epileptiques & à ceux qui ont des convulſions, les délivre quelquefois de leurs maladies, parce que la matiere heterogene qui cauſoit ces deſordres, reçoit de grands changemens par une longue fermentation.

Si la quarte eſt bien inveterée, qu'elle ait ſes accés bien reglez, elle n'a de-

coûtume de finir qu'au printemps ou aux équinoxes, parce que dans ces temps-là il se fait de grands changemens dans l'air, qui doivent beaucoup changer nos corps, & particulierement nos liqueurs.

Lorsqu'il se forme dans les visceres quelques tumeurs, ou que par la grossiereté de la matiere, & l'empêchement de la circulation il arrive une hydropisie, c'est quelque chose de mortel ou de difficile à guerir : ce qui est commun à toutes les autres intermittentes ; toutefois les quartes sont plûtost suivies de tumeurs schireuses que les tierces.

Le degoust & le manque d'appetit est un mauvais signe dans les fiévres quartes, parce que c'est une marque de l'entiere destruction des parties volatiles du sang.

La quarte n'est pas si dangereuse que la double ou la triple quarte, parce que les accés estant plus éloignez n'affoiblissent & ne fatiguent pas tant le malade.

L'abatement des forces, principalement hors de l'accés, doit estre compté pour un tres-mauvais signe, quand cet abatement continuë avec la maladie : car quand cela n'est qu'au commence-

mens ; cela vient ſeulement de la fatigue que le malade a ſoufferte dans les premiers accés ; mais lorſque cela continuë hors de l'accés & dans l'accés, c'eſt un ſigne de malignité. Car, ſi nous en croyons pluſieurs Obſervateurs, il y a des quartes malignes qui ſe manifeſtent, principalement par des forces abatuës, & qui ſont quelquefois ſuivies de marques pourprées.

Lorſque la quarte a des accés qui ne ſont point reglez ni égaux, on doit en avoir bonne opinion, lorſqu'elle n'eſt point jointe à quelque autre maladie, comme au ſcorbut, à la cachexie, &c.

Les urines noires qui ſont tres-mauvaiſes en beaucoup de maladies, ſemblent promettre la guériſon dans la quarte, parce que la matiere heterogene qui la cauſoit commence à ſe mêler à la ſeroſité, & peut plus aiſément eſtre évacuée par les differens pores des parties qui ſeparent les ſeroſitez.

Au contraire lorſque ceux qui ont la fiévre quarte rendent des urines blanches, aqueuſes, pâles, c'eſt un mauvais ſigne, parce que la matiere morbifique ne ſe mêle point aux ſeroſitez : ainſi la nature ne ſepare point ce qui cauſe la

maladie par le defaut des parties balſamiques & ſpiritueuſes.

Quelquefois la fiévre quarte ſe tourne en continuë, ce qui eſt tres-mauvais; mais cela n'arrive guéres qu'en hyver & aux vieillards par l'empêchement de la tranſpiration.

Quelquefois auſſi la fiévre quatte eſt emportée par un flux de ventre; & quelquefois par une dyſenterie : ſi la dyſenterie eſt legere, on n'en doit rien craindre; mais ſi elle eſt accompagnée de quelques accidens fâcheux, elle eſt tres-dangereuſe.

Les fiévres quartes d'automne & même les autres intermittentes de cette ſaiſon, ſont quelquefois ſuivies d'hydropiſie, de cachexie, de melancolies hypocondriaques, à moins qu'on n'ait le ſoin de prévenir ces maladies par de frequentes purgations. Le flux hemoroïdal ſoulage ceux qui ont la fiévre quarte : au contraire le ſaignement du nez leur fait du mal; car quand le ſang ſort des narines, il faut que le ſang ſoit plus chargé de ſels qu'à l'ordinaire : ce qui fait voir une corroſion dans les pores des vaiſſeaux, & c'eſt une marque d'une tres-mauvaiſe diſpoſition dans le

ſang

sang, principalement lorque le sang est tres-épais : au contraire le flux hemoroïdal décharge un sang arresté qui croupissoit dans les vaisseaux hemoroïdaux ce qui l'empêche de se remêler au sang : de sorte que le malade se trouve soulagé.

La fiévre quarte finit quelquefois par l'ictericie noire, & quelquefois aussi par la galle. Dans le premier cas le ferment acide qui causoit la fiévre s'adoucit, en se mêlant à la bile & à la serosité : ce qui teint les serositez en noir, & fait que la matiere morbifique peut plus aisément estre filtrée par les differens tamis. Dans le second, la matiere heterogene se coagule dans la peau & y produit des galles. Il me souvient que Rhodius rapporte, qu'il a connu des personnes qui avoient toûjours la galle à moins qu'ils n'eussent tous les ans la fiévre quarte ; & j'ay connu plusieurs personnes qui ont esté délivrées de la fiévre quarte par des galles assez opiniâtres.

On doit beaucoup considerer le regime & la façon dont le malade doit se comporter dans les longs intervalles qu'il a, & où il paroist tout-à-fait sain : *Guerison*

ce qu'il doit manger doit estre aisé à digerer, faire peu d'excremens : on y peut mêler des choses qui attenuënt les humeurs ; c'est par cette raison qu'on leur fait user de plantes aromatiques : l'on doit éviter tout ce qui est gluant ou aigre au goust, & tout ce qui se peut aigrir aisément : comme les laitages, les sucreries & toutes sortes de fruits, à moins qu'ils n'abondent en parties subtiles & volatiles : ainsi les oiseaux, les jaunes d'œufs, les chairs des jeunes animaux, pourveu qu'elles ne soient point visqueuses, sont fort bonnes dans les temps d'intermission. Entre les plantes dont on fait user en ptisanne ou dans les boüillons, ou dans les potages, on doit choisir principalement celles qui ont des sels volatils, & quelques souphres exaltez dissous en quelque humidité : car ils sont fort propres à corriger les sels acides, & à subtiliser les parties grossieres du sang : telles sont la bouroche, la pimpernelle & le cerfeüil ; mais on loüe entre toutes les autres les racines de rave cuites dans le boüillon, parce qu'elles poussent par les urines ; par les mêmes raisons les racines de persil, de seleri ou de fenoüil

Regime.

ne peuvent eſtre que tres-bonnes. On ne doit pas interdire le vin au malade, on luy peut faire uſer d'une ptiſanne avec quelques ſudorifiques : mais ce ne doit eſtre qu'aprés qu'il aura eſté purgé dans les premiers accés, de crainte de faire paſſer toutes les matieres qui ſont dans les premiéres voyes dans la maſſe du ſang : par exemple, *prenez de l'écorce de gayac & de la ſalſepareille mondée, de chacune demi once, du ſalſaphras ſix gros, vous ferez boüillir le tout bien concaſſé en ſix pintes d'eau, qu'on reduira doucement à quatre*; l'on ajoûtera *deux gros de tartre martial ſoluble, & un de canelle en poudre, l'on laiſſera encore boüillir juſqu'à la conſomption d'un quart : on laiſſera refroidir aprés l'avoir tiré du feu, & enſuite on le paſſera pour en boire dans les jours d'intermiſſion.* *Ptiſanne*

On ne doit manger & boire que pour ſe ſoûtenir, parce que le levain ſtomacal eſt toûjours tres-alteré dans cette maladie; & l'on doit craindre que la boiſſon ſe mêlant difficilement avec le ſang, & y portant un chyle groſſier, n'augmente la matiere qui fait la fiévre, & beaucoup les ſeroſitez : principalement lorſqu'on boit ou qu'on mange

quatre ou cinq heures avant l'accés. Il ne faut pas même dormir un peu avant l'accés ni durant l'accés, par les mêmes raisons que dans les fiévres tierces & dans le frisson & les autres accidens on doit garder le même regime ; ou tout au moins, il ne doit pas estre fort different : cependant si la faim ou la soif estoient excessives pendant le froid ou le chaud, on pourroit donner à manger & à boire au malade.

Medicamens dans les premiers accés. Comme les premiers accés sont plus longs & plus violens que ceux qui suivent, les malades sont d'ordinaire fort abatus : c'est pourquoy Galien pretend qu'on doit traitter les malades dans le commencement d'une maniere fort douce : ce qu'on doit pourtant entendre de l'usage des purgatifs, des sudorifiques ou des specifiques, qui peuvent en entraînant la matiere luy donner du mouvement, & la faire passer dans la masse du sang : car il est certain par raison & par experience, quoi qu'en disent quelques nouveaux, & particulierement Morton, qu'on ne doit point donner de quinquina sans avoir vuidé les premieres voyes, & que les emetiques même violens peuvent estre don-

nez dans les premiers accés d'une fiévre quarte, pourveu qu'on les donne un peu auparavant que l'accés commence, ou dans le temps du friſſon, s'il n'y a point de contr'indication; afin que le chyle crud & la matiere qui doit faire la fiévre, puiſſe eſtre chaſſée par la bouche, ce qui fait qu'il n'y a point d'accés, ou qu'il eſt beaucoup plus leger. Il ſeroit auſſi inutile qu'ennuyeux de rapporter deux cens obſervations, qui prouvent cette verité: il ſuffit de dire que le meilleur vomitif aprés les antimoniaux, c'eſt la racine de cabaret juſqu'à un gros, dans le vin blanc ou dans l'eau de chardon benit, ſuivant le conſeil de *Riviere* & *de Rulandus*.

Il faut auſſi donner ſouvent des lavemens auparavant l'accés, par les mêmes raiſons que dans les autres fiévres dont nous avons parlé. De plus les lavemens empêchent les coliques, les douleurs d'eſtomac, & les autres accidens qui arrivent d'ordinaire aux melancoliques, en tirant ou évacuant les vents, principalement ſi l'on y a mêlé quelques carminatifs, c'eſt à dire, quelques plantes aromatiques dans la decoction, & le diaphœnic ou la benedicte

en dissolution. Nous avons quelques Observateurs qui se vantent d'avoir tiré par là seulement des malades hors d'affaire. *Prenez*, par exemple, *une poignée de persil & autant d'ache, avec une pincée de semence d'anis & deux de daucus : faites boüillir le tout en trois demi-septiers d'eau ; passez & en prenez chopine : dissoudez une once de diaphœnic & demi-once de benedicte laxative ; ou bien dissoudez du miel, de romarin une once, avec le diaphœnic ou la benedicte suivant le plus ou le moins d'indication que vous aurez pour purger.*

Si le froid est fort grand, on peut frotter l'épine du dos avec l'eau de vie, où on aura dissout la theriaque, & même laisser des linges trempez dans cette eau sur l'estomac.

On peut même appliquer aux bras & aux carpes la composition *d'Angelus Sala*, avec la *corne de cerf brûlée en noirceur, la mumie & l'ail*, ou quelques autres medicamens chargez de parties volatiles, comme la *ranuncule pilée & appliquée aux poignets*, ou *la therebentine avec la poudre d'oliban, pour en faire une espece d'emplastre sur du cuir, pour appliquer sur chaque poi-*

gnet, ou quelques autres volatils, qui peuvent communiquer au ſang des parties acres & volatiles capables de le diſſoudre.

On ne doit pas obmettre les potions ſudorifiques, particulierement dans le temps de l'accés, faites, par exemple, avec deux onces d'eau de menthe & autant d'eau de perſil, deux gros d'yeux d'ecrevice préparé, douze grains de ſel volatil amoniac, deux gouttes d'huile de ſuccin & autant d'huile de romarin : on donne ces ſortes de potions dans le commencement du froid, quand on a dans les accés précedens vuidé le corps par quelque emetique aſſez puiſſant : ſans cela ces ſortes de remedes rendroient la matiere qui doit cauſer l'accés plus ſubtile : ce qui feroit qu'elle paſſeroit plus aiſément dans le ſang : de ſorte que la quarte deviendroit double ou tierce, peut-eſtre même continuë par la faute du Medecin : ainſi l'on a ſouvent vû que le quinquina, les yeux d'écrevice avec le ſel de tartre, les ſels lixivieux, les perles préparées, les écailles d'huitres calcinées, & quelques autres ſpecifiques terreſtres rendoient les fiévres quartes plus violentes, ou les

doubloient quand ils estoient donnez avant les émeriques.

Lorsque la chaleur est répanduë par tout le corps, l'on peur donner à boire au malade, principalemenr sur la fin de l'accés : il est rres-rare qu'on soit contraint d'ouvrir la veine à cause de la grandeur de la fermentation ou des autres symptomes ; ainsi il semble que la précaution de Galien est fort inutile, qui dit, que si le sang est noir & épais, comme il l'est d'ordinaire dans ceux qui ont quelques maladies melancholiques, il en faut tirer beaucoup ; & qu'au contraire s'il est d'un rouge jaune & éclatant, & par consequent subtil, on doit d'abord s'arrester : car quoique la plûpart des praticiens soient de cet avis, il me semble que si le sang paroist rouge & subtil, cela dépend de son manque de mouvement & de la quantité des acides, ou parce qu'en tombant goutte à goutte, il prend une reinture rouge par le nitre de l'air : au contraire quand il a une couleur obscure & noîratre, cela vient souvent de ce qu'il fermente, & qu'estant dans un plus grand mouvement, il vient en arcade, & tombant d'un mouvement continu

Si la saignée convient.

continu, il eſt moins expoſé au nitre de l'air : ce qui paroît tout-à-fait oppoſé aux raiſons de ces Autheurs : quoi qu'il en ſoit la ſaignée appauvrit toûjours la maſſe du ſang de ſes parties ſpiritueuſes : ainſi elle eſt toûjours contraire à la fiévre quarte ; à moins qu'il n'y ait ſuppreſſion des mois ou d'un flux hemoroïdal ; & pour lors l'on ne la doit pas faire fort abondante.

Si les acides. Les acides & toutes les choſes aigres ſont extrêmement contraires à ceux qui ont la fiévre quarte : ainſi l'on ne peut pas même leur en donner dans le temps de la fermentation ; mais l'on peut leur faire prendre quelques potions avec les précipitans, ou les abſorbans, en prenant par exemple, de l'eau de bugloſe & de bouroche de chacune deux onces, des yeux d'écrevice préparez & de l'antimoine diaphoretique de chacun demi gros ; une once de ſirop de papaverheas, & dix gouttes de *laudanum* tartariſé : l'on donneroit cette potion dans le temps de la chaleur.

Temps des purgatifs. On purgera ſur la fin de l'accès en prenant, par exemple, trois gros de ſené, ſur leſquels on verſera ſix onces d'une decoction de polipode & d'épi-

thime; on ajoûteta un scrupule de sel fixe de tartre, on entretiendra quelque temps la chaleur : on dissoudra ensuite une demi-once de manne; & on passera le tout.

Lorsqu'il y a des obstructions.

Si l'on voyoit qu'il y eût quelques obstructions, on donneroit les pilules de tartre de Quercetan ou de Sagapeno Camilli, non seulement sur la fin de l'accés, mais même dans le commencement, pourveu que les premiéres voyes eussent esté bien vuidées dans les accés précedens.

Mais comme il est impossible de faire tous ces remedes dans un seul accés; l'on se contentera de donner un lavement quatre heures avant l'accés, & immediatement aprés que le malade l'aura rendu, on luy donnera un vomitif. Dans les jouts d'intermission, on pourra faire prendre quelque peu d'absorbans; mais avant l'accés suivant, ou dans le froid même, on fera prendre quelque diaphoretique : par exemple, quelques gouttes d'esprit volatil de sel ammoniac dans un peu d'eau de chardon benit : ce qui diminuë beaucoup les symptomes. Si l'on craint de trop échauffer, on fera avaler au malade les fleurs de

sel ammoniac jusqu'à trente grains dans un peu d'eau de chardon benit : ces sortes de remedes détruisent les aigres, & font beaucoup de bien ; & sur la fin du second accés, il faut donner un purgatif au malade.

Conformité de nostre pratique avec Hippocrate.

Cette façon de traitter les fiévres quartes est tout-à-fait semblable à celle d'Hippocrate & de Galien : car Hippocrate commençoit la guerison des fiévres quartes en donnant un emetique dans le commencement de l'accés ; & ensuite il venoit aux purgatifs, comme on peut voir dans son Livre des affections ; & Galien dans son Livre de la Theriaque à Pison, dit qu'il a guéri plusieurs fiévres quartes en les faisant vomir aprés le souper, en leur donnant ensuite le suc d'absinthe, & enfin deux heures avant l'accés la theriaque : & par ce moyen, dit cet Autheur, le malade se trouvoit délivré de son accés. Il paroist par là qu'il faisoit vomir auparavant d'en venir aux specifiques ; & lorsque les malades prenoient la theriaque sans avoir vomi, la quarte devenoit double par l'attenuation de la matiere qui passoit plûtôt dans le sang, comme on peut voir en Galien, par l'exemple qu'il rap-

porte d'Eudeme dans les précognitions *ad posth.*

De plus j'ajoûte qu'on ne peut pas purger dans le premier accés, ni même quelquefois dans les seconds; mais lorsqu'on a fait vomir, il faut tâcher de rendre la matiere fort coulante: ce qui rend l'operation du purgatif beaucoup plus grande & plus profitable.

Le grand febrifuge. Lorsque l'accés où l'on a purgé est passé, on doit venir à l'usage du quinquina en poudre boüilli dans l'eau commune, demie-once sur une pinte, avec demi gros de sel de tartre, ou en opiate ou dans le vin; mais on ne le doit donner que dans les jours d'intermission: parce que dans le temps de l'accés, il se feroit une trop grande fermentation avec l'humeur qui fait la maladie: mais avec cette précaution cet excellent remede emporte souvent cette fiévre & tous les autres febrifuges ont perdu, pour ainsi parler, tout leur credit, depuis que le Roy par sa bonté a rendu ce remede plus commun, en le faisant publier, afin que son peuple en usast sans craindre les fables que quelques personnes inventoient pour le détruire.

On peut se servir de plusieurs autres

ſpecifiques, qui ont tous la vertu d'abſorber les aigres, de diſſoudre le ſang & de l'entretenir dans un état de liquidité. On mêle le ſel fixe de tartre aux yeux d'écrevice, ou bien on ſe ſert du fébrifuge de *Tymeus*, qui ſe fait en prenant, *demi-gros d'antimoine diaphoretique, des yeux d'écrevice préparez, de la corne de cerf préparée ; & des perles préparées, de chacun un gros :* on mêle le tout enſemble, & on en fait une poudre, dont on prend deux ſcrupules qu'on peut mêler avec autant de ſel de tamaris dans quatre ou cinq onces d'eau de chardon benit. J. Rayus recommande le guy qui vient ſur l'épine vinette reduit en poudre & infuſé dans le vin ; pour prendre deux heures avant l'accés : quelques autres ordonnent le ſaffran dans le vin ; d'autres la myrrhe, quelques autres ordonnent quelques goûttes d'huile diſtilée de poivre & de myrrhe, dans quelque eau diſtilée : tous ces remedes ſe donnent pour faire les mêmes effets ; & l'on s'en peut ſervir, pourveu qu'il n'y ait point de dureté ſcyrrheuſe dans le ventre, ou dans les hypocondres : ce que le Medecin doit bien examiner, parce qu'il en vient or-

dinairement à ceux qui ont la fiévre quarte pendant un temps considerable.

Pour lors il faut mêler au quinquina & aux sels lixivieux quelques aperitifs : principalement ceux qu'on tire du mars.

Opiate de quinquina aperitive. Par exemple, prenez deux gros de quinquina, du crocus de mars aperitif, & du tartre folié, de chacun un gros, dix gouttes d'huile de myrrhe, incorporez le tout avec le moins qu'on pourra de conserve de roses & de sirop d'absinte : on fera une opiate qu'on divisera en six parties pour prendre dans les jours d'intermission le matin à jeun, en beuvant par dessus un peu de vin : ou bien on fera dissoudre l'extrait de genievre & celuy de chardon benit, de chacun un gros, dans de l'eau de menthe en consistence de sirop : on ajoûtera deux gros de quinquina, & un gros de mars diaphoretique : avec un peu de sirop d'absinte ; & lorsque cela sera reduit en opiate, on le retirera du feu, & on y ajoûtera dix gouttes d'huile de gerofle ; on prendra deux scrupules ou un gros de cette opiate, en beuvant par dessus deux onces d'une ptisanne où on aura ajoûté le Mars.

Lorſqu'on veut purger le malade, on *Purgatifs propotionez.* le peut faire avec les pilules catholiques de *Poterius* dans les jours d'intermiſſion : on en donneta un ſcrupule ; mais s'il y avoit tres-peu de matiere morbifique, qu'elle eût eſté évacuée par les emetiques & de grands purgatifs, il faudroit pour lors prendre une petite pilule de *Sagapeno camilli* au commencement de l'accés, & continuet cela dans les accés ſuivans, en faiſant frotter le cou & le dos avec l'huile de ſauge & de laurier, l'eau de vie & la theriaque. Quercetan aſſure qu'il en a gueri pluſieurs de cette façon ; & cela eſt aſſez probable, parce que la gomme ammoniac & le *ſagapenum* ont des parties capables d'attenuer : ainſi quand elles ſont portées dans la maſſe du ſang, elles attenuënt & ſubtiliſent les humeurs. Il ſe peut même faire que leurs parties groſſieres ſe liant dans le ventricule avec les parties de la matiere morbifique, la retiennent & l'empêchent de paſſer dans le ſang : c'eſt pourquoy lorſque la matiete eſt en tres petite quantité, on peut purger au commencement de l'accés. C'eſt par cette raiſon qu'Hippocrate commence à faire

vómir pour diminuer la quantité de la matiere, & qu'il purge dans le commencement de l'accés suivant : mais cette pratique ne réüssiroit pas toûjours, parce que la matiere qui cause les fiévres quartes en ce pays-icy, est d'ordinaire plus abondante que dans celuy d'Hippocrate : de sorte qu'il faut estre certain par quelques signes qu'il y a peu de matiere, lorsqu'on donne des purgatifs dans le commencement de l'accés.

Lorsqu'il y a quelque partie où l'on sent une dureté, on peut y appliquer l'emplastre de ciguë mêlée à l'emplastre carminative de *Silvius*, ou l'emplastre faite avec le suc de tabac épaissi & la cire. Quoique l'experience nous apprenne que plusieurs personnes ont esté gueries par la colere, par la peur & par d'autres mouvemens de l'esprit, qui viennent d'une maniere subite, & qui n'est point attenduë : cependant comme la fiévre quarte qui n'est point accompagnée d'accidens, n'a pas coûtume de devenir mortelle ; je crois qu'il faut s'abstenir de tous ces mouvemens subits, qui agitent le corps d'une maniere extraordinaire, & qui souvent

laissent de tres-mauvaises suites : c'est par cette même raison, qu'on se trompe fort lorsqu'on suit le conseil de Celse en changeant la maniere de vivre, en passant de l'eau au vin, du vin à l'eau, des vivres doux aux acres, des acres aux doux, sans aucune indication; & qu'on porte cet excés jusqu'à boire des verres entiers de vinaigre : car les malades deviennent beaucoup plus mal, & l'on ne trouve pas que la temerité soit un remede.

Il ne faut jamais par la même raison donner des remedes qui peuvent mettre la vie en danger, comme nous lisons que Willis a fait à une fille d'illustre famille, à laquelle il donna le flux de bouche pour la guerir de la fiévre quarte, car le remede est pire que le mal ; & nous lisons dans Fernel, qu'un homme qui avoit la verole avec la fiévre quarte, fut gueri de la verole en passant par le flux de bouche, par quelques onctions mercurielles ; mais que la fiévre quarte luy demeura.

On doit encore moins se servir de préparations arsenicales ; car quoi qu'il soit vrai que quelques charlatans ayent gueri quelques-unes de ces fiévres les

plus opiniâtres, en en mettant quelques grains dans une grande quantité d'eau qu'ils filtrent, &c. cependant comme ces sortes de remedes ne peuvent convenir qu'aux personnes tres-fortes, & qu'ils laissent des impressions terribles; l'on ne doit point s'étonner, si l'on en voit si souvent des catastrophes horribles.

CHAPITRE XXIII.

De la Fiévre quarte bâtarde.

LA fiévre quarte bâtarde est une espece d'intermittente qui revient le quatriéme jour en comptant le jour où le premier accés a pris, comme la quarte que nous venons de décrire; mais quoiqu'elle revienne avec frisson, elle ne laisse pas d'estre fort differente dans tous les autres accidens : les forces sont abatues, la soif est plus grande, la chaleur est plus acre & plus brûlante, les urines sont plus rouges, les accés ne reviennent point aux mêmes heures; & ils sont fort dereglez dans leur longueur; en un mot, il semble que cette espe-

Caractéres.

ce de quarte approche de la fiévre tierce, par la violence de ses symptomes ; elle succede toûjours à quelques autres fiévres continuës ou intermittentes.

Les fiévres qui sont suivies de la quarte bâtarde, doivent toûjours estre regardées comme les premieres causes qui ont, pour ainsi parler, dérangé l'économie du corps. Le mauvais regime du malade, la mauvaise application des medicamens, ou enfin la propre constitution du malade peuvent estre causes de ce changement : car on conçoit assez que si la masse du sang devient appauvrie de parties subtiles & balsamiques pendant une fiévre violente, la digestion des alimens ne se faisant pas bien, il doit s'engendrer un chyle grossier & un peu acide, qui doit ébranler dautant plus aisément les fibres nerveuses, que leur tissu a esté fort affoibli pendant la fiévre précedente : c'est de là que viennent la foiblesse & l'acreté de la chaleur qui ont coûtume d'accompagner cette fiévre, la soif & les autres accidens sont plus grands, parce que les parties solides resistent moins à l'impulsion des liqueurs. *Causes exterieures.*

Prognostics. Ces fiévres sont tres-difficiles à guerir ; & comme le *tonus* des parties solides est fort affoibli, il est tres-ordinaire de les voir accompagnées d'embarras ou de tumeurs scyrrheuses dans les visceres : ce qui fait qu'elles durent beaucoup plus long-temps que les quartes veritables n'ont coûtume de durer : ou bien elles se changent en d'autres maladies chroniques ; & il n'est pas rare de les voir durer deux ou trois ans.

Guerison. Il faut pour les guerir, prendre une route moyenne entre celle que nous avons décrite pour la fiévre tierce, & celle que nous avons décrite pour la fiévre quarte veritable. Il faut que le malade observe une diete beaucoup plus exacte que dans la quarte, que sa ptisanne soit rafraîchissante, c'est à dire, avec un gros de sel vegetal, & un bâton de regueliffe sur une pinte d'eau chaude.

Regime.

L'on ne doit pas si souvent réïterer les émetiques, que dans la veritable quarte : & l'on ne les doit pas donner si violens, particulierement si les forces sont abatuës ; & même l'on doit toûjours s'en abstenir, lorsqu'il y a

quelque dureté scyrrheuse : l'on doit toûjours purger sur la fin de l'accés, & si l'on purge dans le commencement, ce ne doit estre qu'avec quelques pilules faites de gommes aperitives ; l'on ne doit, non plus qu'en la quarte ordinaire, jamais donner d'aigres ; & il est rare qu'on soit obligé d'ouvrir la veine. Aprés avoir bien purgé, l'on peut donner quelques goutes d'huiles distilées, dans le commencement de l'accés, parce que par leurs sels volatils huileux, elles détruisent ou embarrassent une partie de la matiere acide, qui est en trés-petite quantité. Par exemple : *Prenez trois onces d'eau de reine des prez, un scrupule d'extrait de genièvre, quatre goutes d'huile de romarin, de thin ou de la sauge, avec demi-once de sirop d'œillet.* L'on fait une potion pour prendre dans le temps du froid, ou auparavant l'accés : L'on ne doit pas encore mépriser l'usage des sels volatils des plantes ou des animaux, dans le temps du froid, ou auparavant l'accés ; mais entre tous les sels volatils, s'il y a quelque choix entr'eux, il semble que le sel volatil de sel ammoniac, se soit acquis le plus de reputation.

Purgatifs.

Aperitif. S'il y avoit quelques duretez, il faudroit recourir aux aperitifs, entr'autres aux opiates que nous avons décrites pour la fiévre quarte ordinaire; aux pilules de gomme ammoniac, à la teinture de mars, au tartre martial soluble, & même au *Calomelanos* de Turquet, qui me paroist un mercure qu'on a lavé dans l'huile de tartre par défaillance. L'on pourroit donner douze grains de scamonée soluble, & quinze de ce mercure, dont l'on feroit une purgation pour prendre sur la fin des accés, ou dans les jours d'intermission.

Specifiques à doivent donner avec precaution. Il est dangereux de trop donner dans les specifiques dans cette sorte de fiévre: car les absorbans & les precipitans rendant le sang plus dissous, & la circulation plus prompte; il arrive quelquefois que lorsque quelque partie est, pour ainsi parler, bouchée, ou embarassée, il se fait à cause de la foiblesse du ressort des parties, des engorgemens considerables; & même l'on ne doit donner le *quinquina*, la gentiane, ou la petite centaurée, qu'aprés quelques purgatifs ou évacuans, & même aprés que la matiere a esté un peu dissipée dans quelques accés; car

quand on les prend dans le commencement de cette maladie, sans ces précautions, il arrive souvent qu'elle se convertit en double ou triple quarte, comme firent les Medecins de Rome à *Eudemès*, Peripateticien. Il faut donc toûjours, pour donner les volatils ou les specifiques, avoir bien vuidé les premieres voies ; sans cela la matiere heterogene, qui est renduë plus coulante, passe dans le sang ; & comme elle n'est pas suffisamment corrigée, elle doit augmenter la cause de la fiévre, & rendre les accés ou plus longs, ou plus frequens. L'on doit avoir égard à cette évacuation des premieres voies, même lorsqu'on donne des choses purement embarassantes & huileuses ; ainsi ce n'est qu'après avoir purgé, qu'on peut donner le benjoin, la myrrhe & le poivre par parties égales, incorporez dans le suc d'absintre, pour en faire des pilules d'un demi scrupule, pour prendre avant le froid ; mais comme comme tous ces febrifuges sont infiniment au dessous du quinquina, il est beaucoup mieux de se servir des opiates aperitives & febrifuges où il entre.

CHAPITRE XXIV.

De la double & triple quarte.

IL est aisé de connoistre la double quarte, par ses accés differens ; car elle prend deux jours de suite, & laisse le troisiéme libre, & elle a toûjours esté precedée par la quarte.

Caracteres & causes. Elle vient, comme nous avons dit, de quelque dereglement dans les remedes ou dans le regime du malade, qui ayant davantage remué la cause de la maladie, a fait que les accés ont dû estre plus frequens.

Prognostic. Elle est plus dangereuse & plus difficile à guerir, que la quarte, parce qu'il est mieux que la matiere étrangere ne soit point mêlée au sang, que d'y estre mêlée ; cependant Hippocrate conseille en un endroit, de faire changer les fiévres quartes lorsqu'on ne les peut guerir ; ce qui ne peut estre bon que dans un pays chaud, où la matiere qui cause la maladie, n'est pas en grande quantité, & où les habitans sont fort sobres.

L'on

L'on doit garder un regime sembla- *Guerison.*
ble à celui de la double tierce, prendre souvent des lavemens, se faire vomir & se purger avec des medicamens doux ; & l'on ne doit pas craindre lorsque les fermentations sont violentes, d'ouvrir un peu la veine, mais ce doit estre en petite quantité : Les sudorifiques dans la suite, & les specifiques dans le jour d'intermission, peuvent avoir beaucoup de succés.

Si cette fiévre succedoit à une tierce, ou que les accés fussent violens, l'on pourroit mêler quelques acides aux sudorifiques : Par exemple : *Prenez deux onces d'eau de fenouil, autant d'eau d'ulmaria, dissoudez dedans un scrupule d'extrait de chardon benist, vingt grains de poudre de vipere, une once de sirop d'œillet, & demi-once d'eau theriacale, où l'on aura ajoûté quinze gouttes d'esprit de nitre dulcifié ; l'on fera une potion sudorifique pour donner sur la fin de l'accés.*

La triple quarte a ses accés tous les *Caracteres.*
jours comme la quotidienne & la double tierce, avec cette difference, qu'elle a esté precedée par une fiévre quarte, & que l'accés qui répond au veritable accés de la quarte, est toûjours le

plus violent. Au reste elle prend differens caracteres ; quelquefois elle approche dans ses accidens de la quarte, d'autres fois elle approche davantage de la tierce, il est rare qu'elle dure long-temps reglée de la sorte sans changer en continue, ou revenir à son premier periode. Lorsqu'elle devient continue, elle est trés-dangereuse, à cause de la malignité & de la grossiereté de la matiere qui la produit : elle n'a rien de different des autres fiévres que nous venons de décrire, pour son prognostic & pour sa guerison ; l'on doit seulement remarquer quelle est la fiévre dont ses symptomes approchent le plus, pour en juger, & pour la guerir de même, excepté qu'on doit faire observer une diete plus exacte, à cause de la proximité des accés.

Prognostic.

Guerison.

Il y a encore d'autres fiévres qui ne reviennent que de cinq jours l'un, d'autres qui ne reviennent que de six jours l'un, quelques autres toutes les semaines à pareil jour : Elles sont toutes de la nature de la quarte ; & quand les accés en sont longs, elles ont coutume de durer des années entieres. Galien qui reduisoit tout à son systême, n'en

admettoit point, peut-eſtre, comme dit Fernel, de crainte d'eſtre obligé d'admettre une cinquiéme humeur, ou de déſigner un autre foyer, que dans les veines ; cependant Hippocrate les avoit déja remarquez ; & l'experience fait voir aſſez ſouvent qu'il s'en trouve, mais elles ſont rares, & ne meritent point de conſideration particuliere. Elles ont les mêmes cauſes que les quartes ; l'on en doit faire le même prognoſtic, & l'on doit ſuivre les mêmes indications pour les guerir : Ainſi il ſeroit trés-inutile d'en parler en particulier.

Il ne ſera pas inutile de prouver cette pratique par quelques obſervations de fiévres intermittentes qu'on a traitées de cette maniere, ou d'une façon differente.

AVERTISSEMENT.

QUoique nous ayons décrit d'une maniere aſſez ample, la methode de guerir les maladies dont nous avons parlé, ſuivant les indications que nous avons tirées de leur explica-

tion, l'on a crû à propos d'en donner ici quelques exemples, parce qu'il arrive quelquefois dans la pratique des cas particuliers qui font varier les indications generales : on en a donné le moins qu'il a esté possible ; on n'en a point rapporté qui n'eût quelque chose de particulier, & sur tout on a évité d'en rapporter plusieurs semblables, parce que cela ne sert qu'à fatiguer le Lecteur. On a aussi évité de rapporter des exemples de celles qu'on a trouvées sans accidens singuliers, & qui estoient, pour ainsi parler, toutes unies. Il y a peu de Medecins qui ne pussent faire une longue liste de malades qu'ils ont gueris de ces sortes de maladies, par leurs remedes, ou par la force de la nature, parce qu'il y en a quelques-unes de trés-legeres ; c'est pourquoi on s'est particulierement appliqué à celles, qui par la varieté ou la grandeur de leurs accidens, peuvent montrer si la methode qu'on a observée est juste. On décrit d'abord la maladie comme elle estoit dans son commencement ; on la suit pas à pas, on rapporte le regime, & les medicamens que le malade a gardez, & pris, ensuite on dit quel a esté l'évene-

ment de la maladie ; on tâche d'expliquer toutes ces choſes ſuivant les principes que nous avons poſez ; & on en tire les inductions & les conſequences qu'on croit neceſſaires.

CHAPITRE XXV.

Des Obſervations des intermittentes.

PREMIERE OBSERVATION.

D'une fiévre tierce qui parut dans la ſuite maligne.

DANS l'année 1694. le vingt-cinq Janvier, l'on m'appella pour voir Monſieur Duchemin de la Morliere, demeurant prés la Porte Montmartre, chez Madame la Marquiſe de la Boulaie. Il me parut par ſon recit, qu'il avoit eu un accés de fiévre tierce intermittente ; car il avoit reſſenti un friſſon le jour precedent, qui avoit eſté ſuivi d'un vomiſſement & d'une trés-grande chaleur, qui avoit fini au bout de dix heures, par une ſueur aſſez abon- *Expoſition.*

dante. Je le trouvois sans fiévre ; mais comme il estoit fort plein, qu'il avoit le ventre rempli de matieres, je lui ordonnai un lavement pour prendre le jour même, une prisanne pour boire & six grains de tartre stibié pour prendre en une liqueur, quelques heures avant son accés : mais toutes les personnes presentes condamnerent une methode qu'ils n'avoient point vû pratiquer ; ainsi il ne prit point le medicament que je lui avois ordonné. Le 26. la fiévre revint, accompagnée des mêmes symptomes, à peu prés à même heure, l'on m'envoya querir, & j'arrivai sur la fin de son accés : Je lui conseillai de se purger sur l'heure même, avec la manne, quelques grains de diagrede & le sel de tartre ; mais le malade ne le voulut pas, par l'obstination & les conseils de ceux qui estoient autour de lui : Il aima mieux prendre l'eau febrifuge de Monsieur l'Abbé de Lucé, qui lui fut conseillée par une personne qui le voyoit souvent. Cette eau me parut une dissolution du tartre alumineux dans de l'eau commune ; car elle estoit un peu aigrette, elle laissoit quelque astriction à la langue,

& les criſtaux qu'on en tire, repreſentent le tartre alumineux de Rolfincius.

Le tartre alumineux ſe fait, en prenant de l'alun calciné qu'on fait diſſoudre dans le vinaigre diſtilé, qu'on paſſe enſuite par le papier gris, & qu'on fait évaporer en criſtaux. L'on donne ordinairement un ſcrupule de cette drogue à chaque fois. Le 28. il n'eut point de fiévre; je lui dis que cette gueriſon ne me paroiſſoit pas ſeure, parce que la cauſe de la maladie reſtoit toûjours: mais ſe ſentant bien, me diſoit-il, il ne voulut rien faire. Je le laiſſai donc ſe conduire comme il ſouhaitoit. Le 30. il fut repris d'une fiévre violente; l'on appella un autre Medecin, qui lui ordonna dans le même jour, deux ſaignées, & ſur la fin de l'accés, de la poudre de vipere, avec les yeux d'écrevice; ce qui rendit la matiere contenuë dans les premieres voies plus fluide, & plus propre à paſſer dans le ſang; de ſorte que la fiévre parut continuë. Le premier de Février l'on me rappella, je le trouvai avec de grandes envies de vomir, ſans aucune tenſion douloureuſe dans le ventre: Je

Tartre alumineux.

lui conseillai l'émetique, mais le malade en fut empêché par l'autre Medecin, de sorte que je le laissai absolument. J'ai sçû depuis, par quelqu'un de ses amis qui le vit pendant toute sa maladie, qu'on réïtera les saignées par deux fois, & qu'on continua l'usage des cordiaux. Le 2. de Février, l'on donna un lavement, & l'on fit une saignée du pied à cause du délire qui parut, & on continua les cordiaux. Le 3. du même mois il parut des taches de pourpre : dans ce temps, le Medecin ordonna l'émetique, avec un purgatif, pour prendre en deux fois : En chaque dose il y avoit six grains de tartre émetique ; il vuida peu de chose par ce medicament, presque rien par le vomissement, & encore moins par en bas : Et le 4. Février il mourut.

Conclusion. On peut conclure de cette Observation, que quoique la fiévre tierce ne soit pas du nombre des grandes maladies, cependant par la faute du Medecin ou du malade elle peut produire des maladies tres-considerables : car si la matiere contenuë dans les premiéres voyes avoit esté évacuée, elle n'auroit pas produit dans la suite une fiévre

Explication.

continuë.

continuë. De plus la nature seule auroit pû purifier la masse du sang : mais l'eau de l'Abbé de Lucé qu'on donna mal à propos, ayant fixé les parties de la matiere morbifique par son acide, la retint pour ainsi parler quelque temps dans le ventricule, & les intestins; & demeurant comme attachée dans ces endroits, elle y acquit par la chaleur, des dégrez de pourriture & de malignité qu'elle n'avoit pas auparavant. Enfin, quelques parties s'en estant dégagées, & ayant passé dans la masse du sang, donnerent lieu à une fiévre continuë; mais lorsqu'on eut desempli les vaisseaux par des saignées abondantes, & qu'on eût rendu la matiere contenuë dans les premieres voyes, plus liquide avec des cardiaques, tous les accidens s'augmenterent, parce que la matiere passa toute entiere dans le sang; ce qui fit que la fiévre qui n'estoit que continuë, devint maligne, lorsque toute la matiere morbifique contenuë dans le ventricule & dans les boyaux, eût passé dans le sang; & lorsque le ventricule fut lui même trés-tendu par le gonflement de la matiere contenuë dans ses vaisseaux sanguins, l'on re-

courut envain aux émetiques, & aux purgatifs.

Inductions. L'on peut encore conclure de cette Observation, que comme les precipitans peuvent doubler les intermittentes, quand ils sont donnez sans avoir vuidé les premieres voyes; de même les acides, & principalement les astringens, peuvent causer de grands desordres, en empêchant l'évacuation des matieres : ainsi les Medecins qui rejettent tous les évacuans, & qui prétendent qu'on ne doit se servir que d'alteratifs, sont fort éloignez de la verité.

II. OBSERVATION.

D'une tierce intermittente, suivie de trés-grands accidens.

1695. Ademoiselle de Lacroix, femme de Monsieur de Lacroix, ruë du Foin, âgée d'environ 30. à 35. ans, fut attaquée d'une veritable fiévre tierce intermittente sur la fin du mois d'Aoust de l'année 1695. sans aucun accident considerable. Je fus appellé sur la fin

Exposition.

de l'accés, je lui ordonnai un regime aſſez exact, un lavement pour le lendemain ; & parce qu'elle avoit de grandes envies de vomir, je lui ordonnai cinq grains de tartre émetique dans un bouillon auparavant l'accés : Elle vuida une trés-grande quantité de matiere jaunâtre, viſqueuſe & amere. L'accés ſuivant fut beaucoup moindre que le premier : Je lui ordonnai quelques precipitans & quelques abſorbans pendant l'accés. Dans le jour d'intermiſſion, je fis réïterer le lavement ; & dans le troiſiéme accés, le diaphoretique mineral dans l'eau de chardon beniſt : Sur la fin je lui ordonnai un purgatif avec demi gros de mechoacam, deux gros de ſené, un ſcrupule de ſel de tartre infuſez dans un demi-ſeptier d'eau commune, & dans la diſſolution un gros & demi d'electuaire de *Pſillio* & une once de manne : Elle vuida beaucoup de ce purgatif ſans vomiſſement, nauzées ni tranchées. Le jour ſuivant ſe paſſa parfaitement bien, & même avec aſſez de force ; mais dans le temps du quatriéme accés, elle fut travaillée d'un vomiſſement extraordinaire, avec des forces abatuës, un pouls petit &

languiſſant, & une ſueur froide. Elle vuidoit une quantité prodigieuſe de matieres jaunâtres & gluantes; je fus étonné de ces ſymptomes; je demandai à la malade ſi elle ne ſçavoit point ce qui pouvoit contribuer à cet accident, & elle me répondit, qu'elle avoit oublié de me dire qu'elle eſtoit preſte d'avoir ſes regles lorſque je lui ordonnai ſa purgation; & qu'elle croioit même que la purgation avoit ſupprimé quelque choſe qui avoit commencé à couler. En conſiderant tous les differens accidens de cette maladie, je ne voulus point arreſter d'abord cette évacuation, je lui dis de prendre de temps en temps quelques bouillons chauds, afin de s'aider à vomir; elle vuida plus de dix livres d'une matiere gluante, par haut & par bas, avec un abatement univerſel, qui eſtoit ſuivi d'un hoquet, & d'une envie inutile de vomir, avec les extremitez froides. Je lui fis faire une petite Potion avec quatre onces d'eau de menthe, un ſcrupule de theriaque, demi-once d'eau theriacale, & une once de ſirop d'œiller: Elle prenoit de temps en temps quelques cueillerées de cette Potion; ce qui la fortifioit, &

renvoyoit la chaleur vers les parties exterieures. Sur la fin de la journée l'on s'apperçût que les envies de vomir diminuoient : mais comme le hoquet continuoit toûjours avec un abatement universel, que quand elle vomissoit elle ne rendoit que ses bouillons, & qu'elle n'avoit aucune envie de vomir, sinon aprés qu'elle avoit pris de la ptisanne ou du bouillon, je lui ordonnai une Potion vers le milieu de la nuit suivante, avec six onces d'eau de menthe, deux scrupules de diaphoretique mineral, un scrupule de poudre de viperes, cinq gouttes de laudanum liquide, demi-once de sirop de diacode, & autant de celui de coquelico : L'on fit une Potion pour prendre à deux fois, dont je fis prendre la premiere prise à l'heure même ; & la seconde estoit pour prendre incontinent aprés qu'elle auroit vomi la premiere. Elle revomit la premiere incontinent ; on lui fit prendre la seconde, qu'elle garda, & tous les accidens cesserent, & ne revinrent point le jour suivant, qui estoit le 8. de sa maladie ; mais dans le 9. qui répondoit au cinquiéme accés, nous vîmes revenir tous les mêmes sympto-

mes que je voulus arrester comme auparavant ; mais l'on appella un autre Medecin qui blâma fort ma conduite, & qui ne voulut entendre parler ni de cardiaques ni de narcotiques, & qui nonobstant les forces abatuës, le hoquet, le pouls languissant, les sueurs froides, & les sincopes qui venoient de temps en temps, ne laissa pas d'ordonner le petit lait, & les eaux de Forges pour sa boisson, les quatres semences froides dans ses bouillons ; & enfin une Potion avec les coraux preparez, l'eau de plantain & le sirop de grenade. Il continua ces sortes de remedes pendant deux jours entiers ; ce qui affoiblit tellement la malade, & augmenta tellement tous les symptomes, qu'elle paroissoit devoir mourir en peu ; ce qui me fit dire au Medecin devant les parens, que puisqu'il ne vouloit pas donner quelques narcotiques avec les cardiaques, je croyois que la malade mourroit la nuit même ; & que cependant j'esperois la tirer d'affaire, en lui en faisant prendre. Ainsi j'ordonnai la Potion suivante, malgré le Medecin : *Prenez deux onces d'eau de chardon benist, & autant d'eau de menthe, dissoudez demi-*

gros de poudre de vipere, & autant de diaphoretique mineral, un gros de confection de hiacinte sans odeur, trois gros d'eau de canelle, cinq goutes de laudanum liquide, & une once de sirop de diacode; l'on mêlera le tout pour faire une potion pour prendre en deux prises. L'on donnera d'abord la premiere, & deux heures ensuite la seconde. Par la premiere, tous les symptomes cesserent comme par enchantement, sans aucune recidive. Les mois qui avoient esté supprimez reparurent, & avec une diette convenable, & quelques purgations, on la rétablit en peu de jours en sa premiere santé.

L'on voit par cette Observation, qu'un Medecin doit toûjours interroger les femmes malades du temps dans lequel elles doivent avoir leurs mois, particulierement dans les maladies qui ne sont pas trés-aiguës, de crainte qu'il n'ordonne quelques purgatifs ou quelques autres remedes qui les puissent supprimer; car quand les fermens qui doivent s'évacuer par-là ne s'évacuent pas, ils se remêlent au sang comme l'on a pû voir par l'exemple de nostre malade, où cette matiere heterogene estant *Explication.*

rentrée dans le sang, rendit le quatriéme accés beaucoup plus violent; ce qui empêcha les filtrations. Et enfin la matiere morbifique estant devenuë beaucoup plus acre par le mêlange des parties du ferment, & estant poussée vers le ventricule & les boyaux, elle y excita tous les symptomes dont nous venons de parler, en irritant, picottant & déchirant les membranes des boyaux & du ventricule, ce qui faisoit que leur membrane nerveuse étant dépoüillée de son velouté, causoit des mouvemens convulsifs si-tost que la malade prenoit quelques boüillons, ou qu'il abordoit quelques humeurs dans la cavité de ces parties; & il est certain que ces sortes d'accidens ne peuvent guere estre calmez que par des stomachiques & des narcotiques. De plus ces sortes de medicamens estant aromatiques, pouvoient servir peu à peu à pousser les levains propres à la generation des mois, dans les parties destinées à les recevoir, ce qui devoit beaucoup servir à faire cesser tous les accidens.

Induction. Je ne dis rien de l'usage du petit lait, des acides & des incrassans; tout le

monde s'apperçoit bien que ces fortes de remedes étoient donnez sans indications, & qu'ils firent beaucoup de tort à la malade, en retenant la matiere en ses boyaux, en détruisant le ressort des parties, en continuant l'irritation, en affoiblissant le mouvement du sang & des esprits : en un mot, en la mettant dans l'estat où elle estoit lorsqu'on lui donna ses derniers Sacremens, avant de revenir aux cordiaux & aux narcotiques. J'ajouterai seulement en passant, que cette maladie qui auroit passé dans l'esprit de Morton, pour une fiévre intermittente déguisée en *cholera morbus*, fut aisément guerie sans retour, sans qu'on ait esté obligé d'en venir au quinquina.

III. OBSERVATION.

D'une tierce bâtarde.

UN homme appellé le Sieur Chaisot, se mêlant de negoce de Montres, &c. demeurant sur le Pont au Change, à l'enseigne des trois visages, m'envoya prier de le venir voir. Il 1689. *Exposition.*

avoit depuis deux mois une fiévre tierce baſtarde, & une tumeur à l'hypocondre droit, avec une douleur aſſez grande, ſans cependant que la peau euſt reçû aucun changement. Il avoit quelquefois des rots; & quand il en avoit rendu une certaine quantité, il ſentoit, pour un temps, quelque ſoulagement. Il avoit des nauzées au commencement de ſes accés, & enſuite des cours de ventre. Il avoit tenté inutilement les ſaignées, les aperitifs & les purgatifs qui lui avoient eſté ordonnez par differens Medecins & Chirurgiens qui l'avoient vû: Je lui ordonnai d'abord un lavement; & aprés qu'il l'eut rendu, je lui dis qu'il prendroit au commencement de l'accés qui devoit bien-toſt venir, une Potion avec quatre onces d'eau de chardon beniſt, dix grains de ſel de tartre, ſix de tartre ſtibié, & une demi-once de manne. Il vuida beaucoup par haut & par bas. Enſuite dans la vigueur du chaud, je lui fis prendre quinze grains de fleurs de ſel ammoniac diſſous dans un peu d'eau de chardon beniſt, & un peu aprés dix grains de ſel de tartre auſſi diſſous dans une cueillerée d'eau de

chardon benist. Il sua beaucoup sur la fin de l'accés, & jetta une trés-grande quantité de vents par haut & par bas, & l'accés cessa. Le lendemain je lui fis faire une opiate avec le sagapenum, la gomme ammoniac, le sel de tartre, le mercure doux & la scamonée. Il jetta beaucoup de matieres gluantes ; comme je craignois l'accés du lendemain, je lui dis d'attendre ; la fiévre ne revint point, nous continuâmes nostre opiate pendant cinq ou six jours, en prenant une ptisanne aperitive avec le tartre martial ; il rendoit toûjours quelques phlegmes gluans & une grande quantité de vents, pendant ce temps-là la tumeur & la douleur du costé droit diminuoient à veuë d'œil. Et enfin en peu de temps il fut absolument gueri de sa tumeur & de sa fiévre, par l'usage de ces seuls remedes.

L'on peut conclure de là, que toutes les tumeurs & les douleurs qui viennent dans les fiévres chroniques vers les hypocondres, ne sont pas causées par des embaras dans les vaisseaux : il y en a quelques unes qui peuvent estre produites par des vents, principalement dans ceux qui sont sujets aux rots, tels *Induction.*

ſont les melancoliques, les ſcorbutiques & les femmes hyſteriques ; c'eſt peut-eſtre pour cette raiſon qu'Hippocrate nous a averti, que ceux qui rendoient des rapports aigres, n'eſtoient pas ſujets à la pleureſie.

IV. OBSERVATION.

D'une double tierce finie en peu de temps.

1696. LE Sieur Fauvel, Eſtudiant en Medecine, me fit appeller aprés le premier accés d'une double tierce intermittente qui lui avoit duré quinze à ſeize heures ; je lui ordonnai un lavement & une ptiſanne ; & parce que je ne ſçavois pas précíſement ſi l'accés lui prendroit le jour ſuivant, parce que je ne ſçavois pas ſi ce n'eſtoit point une tierce baſtarde, je lui dis de tenir ſix grains de tartre ſtibié, pour les prendre lorſqu'il ſentiroit que l'accés prochain lui devroit venir. L'accés lui reprit le lendemain, & il prit le remede que je lui avois ordonné, au commencement de ſon accés dans un bouillon ;

Expoſition.

il vomit & fut purgé sur la fin de l'accés : je luy ordonnai une purgation avec le sené, le sel de tartre en infusion & en dissolution, l'électuaire de *Psillio* ; il fut encore beaucoup purgé & sur la fin de l'operation de son medicament, je luy dis de prendre une verrée de decoction de quinquina dans l'eau telle que nous l'avons décrite, & d'en reprendre de temps en temps jusqu'à ce que son accés luy reprit. Sur la fin de son troisiéme accés, je luy dis de reprendre le même purgatif, ce qu'il fit : & il reprit ensuite la même decoction de quinquina ; & fut par ces seuls remedes absolument délivré de sa fiévre.

Il paroît par là, que quoique la double tierce, dont les accés sont longs soit ordinairement longue, cependant si dans les commencemens on vuide les premieres voyes, elle cede facilement aux remedes. *Inducti*

Il seroit tres-inutile de rapporter les differens succés heureux de cette pratique dans les fiévres intermittentes, tant exquises que bâtardes : il suffit de dire qu'entre celles que j'ai jusqu'icy tentées, je n'en ay point trouvé de plus

sures ni de plus faciles, & que les plus obstinez ne m'ont pas paru tenir contre cette façon de guerir.

V. OBSERVATION.

D'une quarte intermittente.

1694. *Exposition.* UN jeune homme âgé de 28. ans ou environ, Commis, demeurant à l'Hôtel de Sens, estoit travaillé d'une quarte intermittente depuis plus de six mois: il m'appella dans l'automne, il avoit esté plusieurs fois purgé, saigné, & avoit usé de differens febrifuges, & sur-tout du *quinquina* : la fiévre avoit plusieurs fois passé de quarte en tierce, & estoit toûjours revenuë à sa regle ordinaire. Ayant bien observé toutes ces choses, & ne remarquant aucune dureté dans son ventre, je luy dis de se faire donner un lavement dans l'un des jours d'intermission, & qu'avant l'accés il prît six grains de tartre emetique ; & sur la fin de son accés un purgatif avec parties égales de scammonée & de sel de tartre : tous ces remedes le firent beaucoup évacuer par haut

& par bas, j'ordonnai le jour ſuivant une ptiſanne avec l'eſquine & le ſel vegetal, & ſur la fin un bâton de regueliſſe. Je luy dis de prendre un lavement avant le ſecond accés, & enſuite un plus violent émetique que le premier dans le commencement de ſon accés; & vers le milieu de ſon accés, une potion avec le ſel volatil ammoniac, quelques goutes de l'huile de ſuccin, un peu de ſirop d'œillets dans l'eau de chardon benit; il vomit beaucoup, & ſua extrêmement: ce qui diminua conſiderablement les accés ſuivans. Enfin j'enlevai abſolument ſa fiévre avec de petites pillules faites avec la gomme ammoniac, le ſel de tartre & un peu de diagrede que je luy faiſois prendre un peu auparavant ſon accés: ce qui arriva au cinq ou ſixieme accés.

L'on voit par cette Obſervation que les purgatifs avec les febrifuges ne ſont pas capables d'ôter la fiévre quarte; qu'au contraire ſouvent ces ſortes de medicamens joints à la ſaignée, peuvent faire paſſer la plus grande partie de la matiere contenuë dans les premieres voyes dans le ſang: ce qui fit

dans ce malade que les accés devinrent plus frequens ; & que de quarte, elle devint tierce. Mais enfin elle reprit ſon train ordinaire par ſa groſſiereté naturelle. Ainſi on peut dire avec Hippocrate, que la principale gueriſon de la fiévre quarte conſiſte à faire vomir un malade dans le commencement de ſes accés, pourveu qu'il n'y ait point de contr'indication ; car s'il y en avoit quelques-unes, comme forces abatuës, difficulté de reſpirer, toux ſeche, cou long, &c. ſans envies de vomir, ſans degouſt, &c. on ſeroit obligé de donner des lavemens auparavant l'accés, des purgatifs ſur la fin ; & lorſqu'on auroit vuidé ſuffiſamment les premiéres voyes, l'on viendroit aux ſpecifiques, & entr'autres au ſel volatil ammoniac, ſans huiles, dans de l'eau de chardon benit au commencement de l'accés : je dis ſans huiles diſtilées, parce qu'on doit craindre la violence des accés dans les perſonnes qui ont la poitrine foible. Quand on a ſuffiſamment évacué, & que les accés ſont fort diminuez ; on peut pour lors donner au commencement de l'accés quelques purgatifs gommeux, parce qu'ils ne remuent

pas

pas beaucoup la matiere contenuë dans les premieres voyes, & qu'en se liant avec elle, ils en empêchent une bonne partie de passer dans le sang : mais l'on ne doit mettre ces choses en usage, que lorsque le quinquina manque.

VI. OBSERVATION.

D'une quarte bâtarde.

MOnsieur de M... Capitaine de vaisseau, m'envoya querir vers le milieu du mois de Mars : il avoit une fiévre quarte, qui avoit succedé à une fiévre tierce, & qui même avoit esté continuë par l'usage du quinquina donné à contre-temps : il estoit fort maigre avec une petite toux sans aucune disposition au vomissement, & sans aucun degoust : les accés avoient coûtume de luy durer douze, ou quatorze heures. Il y avoit déja sept mois que cette maladie luy duroit ; & si elle avoit quelquefois paru éteinte, c'estoit pour recommencer avec plus de violence cinq ou six jours aprés. 1697.

Je luy ordonnai une purgation ſur la fin du premier accés avec le diagrede & le ſel de tartre, ce qui le fit beaucoup évacuer : je luy ordonnai une ptiſanne avec un peu de canelle en poudre & le ſel vegetal dans l'eau commune ; & auparavant ſon accés, le ſel volatil ammoniac diſſous dans un peu d'eau de chardon benit ; & ſur la fin de ſon accés, une purgation ſemblable à la premiere, de cette façon, avec quelques lavemens avant les accés : ſa fiévre diminua trés-conſiderablement, de ſorte qu'il n'avoit pas trois heures d'accés : je le repurgeai encore, & luy ordonnai quelques bouteilles de decoction de quinquina dans l'eau, & il fut abſolument gueri en quinze jours, reïterant quelques priſes de ſel volatil ammoniac dans l'accés.

On voit par là qu'il n'eſt pas beſoin de recourir aux ſpecifiques de Vanhelmont & de Riviere, qu'ils ont cachez avec tant d'oſtentation & ſi peu de bonne foy, & qu'il ſuffit de bien prendre ſes indications. En effet nous ne manquons pas de bons remedes, il ne s'agit ſeulement que de trouver le moyen de les appliquer.

TABLE
DES MATIERES
contenuës dans ce premier volume.

A

B.

C.

E.

F.

G.

I.

L.

M.

N.

P.

Q.

R.

S.

T.

V.

Fin de la Table des Matieres.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maistre des Requestes ordinaires de nostre Hostel, Baillifs, Senéchaux, Prevosts, leurs Lieutenans, & tous autres nos Justiciers & Officiers qu'il appartiendra, SALUT: Nostre bien amé LAURENT D'HOURY, Nous a fait remontrer qu'il luy a esté mis entre les mains un Manuscrit intitulé, *Nouvelle Pratique des Maladies aiguës, & de toutes celles qui dépendent de la fermentation des liqueurs*, composé par DANIEL TAUVRY, Docteur Regent en la Faculté de Medecine en l'Université de Paris: lequel desirant faire imprimer, il Nous a supplié luy accorder nos Lettres sur ce necessaires: A CES CAUSES voulant favorablement traitter l'Exposant, Nous luy avons permis & accordé, permettons & accordons par

ces presentes, d'imprimer ou faire imprimer ledit Manuscrit dans nostre Royaume & non ailleurs, le vendre & debiter en tel volume, marge & caractere que bon luy semblera pendant le temps de dix années entieres & consecutives, à commencer du jour qu'il sera achevé d'imprimer : faisant tres-expresses défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'imprimer ou faire imprimer ledit Livre sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de Titre, Impression étrangere, en quelque sorte & maniere que ce soit, sans le consentement de l'Exposant, ou de ses ayans cause : à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, trois mille livres d'amende, & de tous dépens, dommages & interests : à la charge par l'Exposant de faire imprimer ledit Livre sur de bon papier & en de beaux Caracteres, suivant les Reglemens des années mil six cens dix-huit, & mil six cens quatre-vingts-six, faits pour la Libraire & Imprimerie, mettre deux Exemplaires dudit Livre dans

noſtre Bibliotheque publique, un en celle de noſtre Chaſteau du Louvre; & un en celle de noſtre tres-cher & feal Chevalier Chancellier de France le Sieur BOUCHERAT, & de faire enregiſtrer ces preſentes dans la Communauté des Imprimeurs & Libraires avant que de l'expoſer en vente, à peine de nullité des Preſentes: du contenu deſquelles vous mandons faire joüir & uſer l'Expoſant & ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ceſſant & faiſant ceſſer tous troubles & empêchemens contraires: Voulons que mettant au commencement ou à la fin dudit Livre l'Extrait des Preſentes, elles ſoient tenuës pour bien & duëment ſignifiées, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers Secretaires, foy ſoit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier noſtre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, faire pour l'execution des Preſentes toutes Significations, Actes & Exploits requis & neceſſaires; ſans demander autre permiſſion: CAR tel eſt noſtre plaiſir. DONNE' à Paris le trente-uniéme jour du mois d'Octobre, l'an de grace

mil ſix cens quatre-vingts-dix-ſept, & de noſtre Regne le cinquante-cinquiéme. Par le Roy en ſon Conſeil, *Signé*, C ARPOT.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le ſept Novembre mil ſix cens quatre vingt-dix-ſept.
Signé, P. AUBOUIN, *Syndic.*

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le trois Mars 1698.

FAUTES D'IMPRESSION.

Pag. 32. en marge, *κόπυζα*. *lisez* *κόρυζα*.
P. 34 *l.* 24. partie. *lisez*. partie noble.
P. 36. *l.* 20. & 22. elles, *lisez*, ils.
P. 50. *l.* 18. tout. *lisez*. tous.
P. 51. en marge, diarrhes, *lisez*, diarrhées.
P. 132. en marge, sanguine. *lisez*, sanguins.
P. 155. en marge, prhrenesie, *lisez*, phrenesie.

